

CAI
172

COLLECTION D'ÉTUDES, DE DOCUMENTS ET DE TÉMOIGNAGES
POUR SERVIR À
L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS

HERBERT T. FITCH

*Inspecteur du Service Spécial de Scotland Yard
Membre de la "World Association of Detectives"
et de la "International Secret Service Association"*

SCOTLAND YARD

CONTRE L'ANARCHIE ET L'ESPIONNAGE



PAYOT, PARIS

CA 1172

1933

2639

80

SCOTLAND YARD
CONTRE
L'ANARCHIE ET L'ESPIONNAGE

A LA MÊME LIBRAIRIE

- GÉNÉRAL SIR GEORGE ASTON. — **Secret Service. Espionnage et contre-espionnage anglais pendant la guerre (1914-1918).** 25 fr.
- CAPITAINE L. V. S. BLACKER. — **Mes patrouilles secrètes en Haute Asie** 20 fr.
- HECTOR C. BYWATER. — **Les Mystères de la Guerre Navale (1914-1918)** 20 fr.
- HECTOR C. BYWATER et H. C. FERRABY. — **Intelligence Service. Souvenirs du Service Secret de l'Amirauté Britannique** 18 fr.
- CONTRE-AMIRAL GORDON CAMPBELL. — **Mes Navires mystérieux** 18 fr.
- HANSI et E. TONNELAT, officiers interprètes de complément — **A travers les lignes ennemies. Trois années d'offensive contre le moral allemand** 9 fr.
- CAPITAINE GEORGE HILL, du British Secret Service. — **Ma Vie d'Espion (I. K. 8)** 18 fr.
- H. C. HOY, secrétaire privé du directeur de la Naval Intelligence Britannique. — **40 O. B., la Chambre secrète de l'Amirauté. Préface de Sir Basil Thomson** 15 fr.
- GÉNÉRAL A. DE KOCHKO, ancien chef de la police judiciaire de Moscou, ancien directeur du service central des recherches judiciaires de l'empire russe. — **Scènes du monde criminel russe** 20 fr.
- **Souvenirs d'un détective russe** 10 fr.
- COLONEL T. E. LAWRENCE. — **La Révolte dans le Désert, 1916-1918** 32 fr.
- J. HERON LEPPER. — **Les sociétés secrètes, de l'antiquité à nos jours** 25 fr.
- EDMOND LOCARD, docteur en médecine, licencié en droit, directeur du Laboratoire de Police technique de Lyon. — **Manuel de Technique policière** 15 fr.
- R. H. BRUCE LOCKHART, consul de Grande-Bretagne à Moscou. — **Mémoires d'un Agent britannique en Russie (1912-1918).** 25 fr.
- MARTHE MC KENNA, du Service Secret britannique. — **Souvenirs d'une Espionne** 16 fr.
- LIEUTENANT DE VAISSEAU F. VON RINTELEN, de la Marine Impériale allemande. — **Mes Souvenirs de guerre secrète (The dark Invader)** 20 fr.
- GÉNÉRAL MAX RONGE, dernier chef du Service des Renseignements au Grand Quartier Général et à l'Etat-Major Général des Armées austro-hongroises. — **Espionnage. Douze années au Service des Renseignements** 24 fr.
- J. C. SILBER. — **Les Armes invisibles. Souvenirs d'un espion allemand au War Office, de 1914 à 1919** 18 fr.
- CAPITAINE KARL SPINDLER, commandant du croiseur auxiliaire allemand *Libau*. — **Le Vaisseau fantôme. Episode du complot de Sir Roger Casement et de la Révolte irlandaise de Pâques 1916** 18 fr.
- SIR BASIL THOMSON, ancien chef de l'Intelligence Service. — **La Chasse aux Espions. Mes souvenirs de Scotland Yard (1914-1919)** 18 fr.
- C. WALSH, ancien juge à la Haute Cour d'Allahabad. — **Mœurs criminelles de l'Inde** 20 fr.
- LIEUTENANT MAX WILD, officier de liaison au Quartier Général de la VII^e armée, officier au Service de Renseignements allemand. — **Mes aventures dans le Service Secret, 1914-1918** .. 20 fr.
- GÉNÉRAL P. ZAVARZINE, ancien chef de l'Okhrana de Moscou. — **Souvenirs d'un chef de l'Okhrana, 1900-1917** 18 fr.

T 1281

COLLECTION D'ÉTUDES, DE DOCUMENTS ET DE TÉMOIGNAGES

POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS

HERBERT T. FITCH

Inspecteur du Service Spécial de Scotland Yard
Membre de la « World Association of Detectives »
et de la « International Secret Service Association »

SCOTLAND YARD

CONTRE

L'ANARCHIE ET L'ESPIONNAGE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR TH. LACAZE
INTERPRÈTE, CAPITAINE DE RÉSERVE



PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1933

Tous droits réservés

LIVRE PREMIER

L'ANARCHIE

I

Dès qu'on prononce le mot « anarchie » l'on voit quantité de snobs esquisser un sourire dédaigneux et suffisant. Ils vous déclarent que ce terme d'anarchie est tout juste bon pour épouvanter les gens et pour désigner, s'il s'agit de la Russie, la révolte d'un peuple contre ses oppresseurs et s'il s'agit de l'Angleterre, l'activité de quelques misérables à demi morts de faim. Au cours de toute une vie d'homme passée au Service Spécial de Scotland Yard, la moitié de mon travail a été consacrée à l'étude de l'anarchie et des moyens d'en préserver le pays.

Ma profession de policier m'a enseigné à ne pas m'alarmer sans raison, mais à tenir compte des faits incontestables et de leurs conséquences logiques. Je citerai dans ce livre des faits concernant les incendiaires, les assassins politiques, les agents de la Tcheka, les agitateurs anarchistes avec lesquels j'ai moi-même été en contact et dont je suis à même de décrire l'activité.

Quant aux conclusions je laisserai à mes lecteurs le soin de les tirer.

Qu'avant toutes choses ils veuillent bien se débarrasser de cette utopie selon laquelle les révolutionnaires

Premier tirage, octobre 1933.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

comme tels ne peuvent exister dans la libre atmosphère de l'Angleterre. Ils pullulent au contraire. Pendant un demi-siècle l'Angleterre a été le refuge sacré, le camp d'entraînement de toutes sortes d'extrémistes pour qui le sol de leur propre patrie était devenu trop brûlant. Mes lecteurs d'un certain âge se rappelleront sans doute ces journées d'avant-guerre où les polices de Londres, de Manchester et de Glasgow eurent d'incessantes rencontres avec des foules communistes enflammées par la présence au milieu d'elles de Juifs et de Russes qui devinrent plus tard les chefs des révolutions russes. A cette époque Scotland Yard recevait de Russie, d'Espagne, d'Italie, d'Amérique, d'innombrables demandes de renseignements sur certains agitateurs dangereux qui, s'étant réfugiés chez nous, imprimaient pour les exporter des pamphlets incendiaires dont les exemplaires nous revenaient ensuite, avec d'amères notes marginales, de Saint-Petersbourg, de Madrid, de Rome et de New-York.

Aujourd'hui, bien que nous ayons renforcé nos lois contre les étrangers indésirables, nous en avons encore tout autant parmi nous. Mais ils appartiennent à l'espèce dangereuse, tranquille en apparence qui agit au lieu de parler.

Je lis périodiquement dans tel ou tel journal que lord Trenchard a procédé à quelque aggravation subtile des règlements de police concernant les agitateurs indésirables ou que tel ou tel individu porteur d'un nom polonais ou italien vient d'être expulsé. En feuilletant mes propres carnets je retrouve le nom de cet indésirable; peut-être existe-t-il dans mes dossiers des notes sur la manière dont je l'ai filé il y a quelques années. Ces cahiers et ces rapports contiennent un certain nombre d'observations à l'encre rouge se rapportant à des attentats anarchistes qui ont réussi ou presque réussi.

Et ceux-ci deviennent de plus en plus fréquents.

Je ne suis pas autorisé à raconter avec tous ses détails l'histoire des événements qui aboutirent à l'assassinat de sir Henry Wilson. Mais je puis du moins, sans contrevenir aux lois sur les secrets officiels, déclarer que la raison pour laquelle il fut suivi et finalement tué sur le seuil de sa propre demeure dans le calme quartier de Belgravia fut qu'il connaissait trop de choses sur l'activité des révolutionnaires en Irlande. A cette époque la voiture de lord French était équipée comme un tank et même les vitres en étaient à l'épreuve des balles; et beaucoup d'autres généraux et fonctionnaires de la police ne sortaient jamais de chez eux sans une escorte armée.

Scotland Yard entreprit une action rapide et décisive avant même que se tût sur le pavé d'Eccleston Street l'écho des pas en fuite des assassins. Des arrestations eurent lieu; certains papiers saisis révélèrent des complots et menaces de mort contre un grand nombre d'hommes ayant une réputation mondiale et contre certains ministres célèbres; plusieurs individus furent expulsés peu après avec l'assurance que s'ils étaient repris sur territoire britannique, le meilleur traitement qu'ils pussent espérer serait l'incarcération à vie.

Une année ou deux auparavant une double tentative de meurtre avait eu lieu pour le compte de l'anarchie et il s'en fallut de peu que sir William Horwood, alors chef de la police, et le secrétaire d'Etat à l'Intérieur, en devinssent les victimes. Ouvrant un matin, chez lui, son courrier, sir William trouva un paquet contenant une boîte à bonbons avec des chocolats. Aucune lettre n'accompagnait cet envoi qui semblait fait par un admirateur. Les bonbons étaient fort appétissants, mais l'adresse était dessinée en caractères imitant l'imprimerie et le chef de la police s'étonna que l'expéditeur

se fût donné tant de mal pour déguiser son écriture. Il se rappela certaines menaces qui lui avaient été faites. Dix minutes après, l'analyse exécutée par les soins de la police révéla dans ces chocolats la présence d'une quantité d'arsenic suffisante pour tuer tout un régiment.

Ce fut une grosse erreur de faire au chef de Scotland Yard un envoi de ce genre. Sans cette fausse manœuvre des événements beaucoup plus graves eussent été possibles. Mais le Service Spécial se rendit immédiatement compte que l'effort ne demeurerait pas isolé et tout de suite le téléphone fonctionna. Nous savions exactement quels étaient les personnages célèbres alors odieux aux anarchistes; et l'un d'eux, le secrétaire d'Etat, nous annonça l'envoi d'une boîte de chocolats exactement semblables, qui elle aussi contenait de l'arsenic.

Chocolats, emballage, boîte, papier qui l'enveloppait, adresses laborieusement imprimées furent examinés au microscope. Peu de minutes après cet examen l'escouade volante était en mouvement et des cordons de police barrèrent toutes les rues et ruelles aboutissant à certaine maison dont un habitant avait précédemment déjà éveillé nos soupçons. L'arrestation n'eut pas de suites graves, l'homme ayant, bien que convaincu, bénéficié d'une plaidoirie alléguant son infirmité d'esprit. En réalité il n'avait été qu'un instrument; d'autres hommes contre lesquels malheureusement rien ne put être prouvé, avaient certainement trempé dans l'affaire et durent dans la suite quitter le pays. Ils eurent beaucoup de chance de s'en tirer à si bon compte.

Pendant la guerre des malfaiteurs complotèrent d'assassiner Lloyd George par des flèches empoisonnées lancées au moyen d'une sarbacane, mais là encore Scotland Yard intervint trop rapidement pour eux, ce qui sauva la vie à notre plus grand politique du temps de guerre.

Ce chapitre qui a plutôt le caractère d'une introduction et d'une esquisse donnant quelques faits destinés à montrer que l'anarchie n'est aucunement le fruit d'une imagination en délire serait incomplet sans une brève mention de la section spéciale de notre service secret — cet organisme particulier où j'ai vécu et servi à partir de 1915.

Les extrémistes ont toujours vécu dans cette illusion que le meurtre politique perpétré à titre de protestation sociale ne peut valoir à son auteur qu'une peine d'emprisonnement. Les agents anarchistes s'efforcent d'en persuader les fanatiques qui leur servent d'instruments; et beaucoup parmi ces derniers sont prêts à briguer une gloire acquise à bon compte en jetant une bombe contre un Premier ou un secrétaire d'Etat et le feraient certainement si Scotland Yard n'agissait pas déjà pendant la fabrication des engins explosifs.

La Section Spéciale fut fondée au début des années quatre-vingts pour mettre à la disposition de la police un service entraîné tout particulièrement en vue de parer à la menace croissante des attentats politiques. Sa nécessité apparut peu après quand la voiture de Mr. Balfour ayant été assaillie par une foule armée de gourdins et de pierres, il ne dut la vie qu'au cercle formé par les revolvers de Scotland Yard. La reine Victoria était constamment suivie par sept hommes armés, mais ils furent déjoués un jour et la reine frappée d'un coup de gourdin.

Le sort tragique de Mr. Spencer Perceval, victime d'un attentat pendant qu'il allait et venait à l'intérieur de la Chambre des Communes, fit voir jusqu'où pouvaient aller ces fanatiques politiques.

Tout ne peut être dit, même aujourd'hui, au sujet de ma vieille « boîte ». Mais c'est bien parce que l'organisme équivalent fit défaut en Autriche que put avoir

lieu l'attentat de Serajevo et que le monde entier fut plongé dans les horreurs de la guerre. De nos jours la Section Spéciale veille sur la famille royale; aucun homme d'Etat notoire ne part pour le continent sans être discrètement accompagné par des hommes robustes en complets gris; nuit et jour canons, avions et sous-marins secrets sont surveillés et gardés; un invisible cercle d'hommes incorruptibles protège les discussions politiques d'importance vitale et les faits dont la divulgation pourrait mettre l'univers à feu et à sang.

Avez-vous jamais vu dans un journal un entre-filet annonçant que certains plans du gouvernement ont disparu? Lisant entre les lignes le détective se rend alors compte que quelque puissance étrangère nous a porté un coup cruel, que des notes non officielles s'échangent avec une alarmante rapidité, que des menaces de guerre peuvent jeter leurs ombres jusqu'à nos portes. Mais, sans manquer, quelques jours après, les journaux annoncent en peu de mots que les plans sont retrouvés. Et seule la Section Spéciale a connaissance des mesures rapides et sûres de l'inlassable activité de cerveaux plus pénétrants que celui de Sherlock Holmes, des arrestations secrètes, peut-être même d'une catastrophe mondiale évitée. Aucun journal ne trahit les noms de ces policiers ignorés du public, mais seulement ceux des hommes publics dont l'existence est constamment à la merci de la bombe ou du poignard et dont la disparition paralyserait et affaiblirait notre gouvernement.

Qu'on ne croie pas que j'exagère. Depuis 1900 rien moins que sept monarques régnants en Europe et un président américain ont été assassinés et bien d'autres ont été chassés de leurs royaumes. Le communisme règne en Russie; en Autriche, en Hongrie, à travers l'Espagne et l'Allemagne il fait des ravages. Une seule grande nation possède encore un roi solidement assis sur

son trône et c'est par la grâce de Dieu et l'inlassable surveillance de la Section Spéciale, la Grande-Bretagne.

Et pourtant il existe en Angleterre des agents de l'anarchie qui vont et viennent sans cesse dans Limehouse ou dans le West End en offrant des liasses de souples billets de banque ou une prise de cocaïne en paiement de l'exécution par le revolver ou par la bombe de tel ou tel homme d'Etat. Même en Angleterre il est aujourd'hui une douzaine de personnages qui ne savent jamais si l'homme qui les approche dans la rue ne tient pas un couteau dans la main qu'il cache sous son pardessus ou si leur courrier du matin ne va pas tout à coup faire explosion et mettre en pièces la table à laquelle ils déjeunent avec tous ceux qui y sont assis. Depuis quelque temps règnent le calme et le silence et Scotland Yard s'efforcera de les maintenir; mais étant donné la nature même des choses, il ne pourra s'écouler beaucoup d'années sans que notre tranquillité ne soit ébranlée par l'explosion d'une bombe dont la fabrication nous sera, pour une cause ou une autre, demeurée inconnue.

II

Au début de 1905, deux ans après mon entrée au Service Spécial, je fus appelé dans un petit bureau nu et vide de Scotland Yard pour y apprendre qu'un inspecteur des plus connus désirait me voir. Il feuilletait quelques papiers et il me salua joyeusement de la tête quand j'entrai chez lui.

« Avez-vous jamais entendu parler des coiffeurs étrangers travaillant à Londres? » demanda-t-il tranquillement. Je secouai la tête et il posa une autre question :

« Savez-vous quelque chose sur Wladimir Oulianov? » Je restai coi une fois de plus. Il me dit de m'asseoir.

« Vous allez entendre beaucoup de choses sur cet anarchiste, si vous vivez assez longtemps pour cela, dit-il. Ecoutez-moi. Il y a quinze ans, son frère fut pendu à Saint-Petersbourg pour avoir essayé de lancer une bombe sur le chef de la police russe. Wladimir en conçut une grande rancœur; il se fit révolutionnaire et fut déporté en Sibérie d'où il est parvenu à s'évader. Il est à Londres actuellement et il va assister demain à une réunion professionnelle des coiffeurs étrangers à Islington. Or cet homme est dangereux et nous devons savoir exactement ce qu'il « a dans le ventre ». Je vous demande d'y aller et de vous renseigner. »

Nous entrâmes dans les détails de l'opération et j'appris ce fait peu encourageant que la réunion aurait lieu entre peu de personnes et qu'il ne me serait pas possible d'y assister sans un déguisement, car les invités étaient tous des anarchistes notoires. J'avais été désigné parce que je parle couramment quatre langues. Je n'étais alors qu'un simple agent de la police secrète et je désirais de l'avancement. Je partis donc pour voir ce qu'il était possible de faire. Le tenancier de l'auberge où la réunion devait avoir lieu fit preuve de loyauté et il me montra la pièce louée par les anarchistes. Il y avait dans le mur un placard des plus étroits et sans air et si exigu que je ne pus m'y introduire qu'en me pliant pour ainsi dire en deux. C'était cependant la seule chose possible et un quart d'heure avant l'arrivée des coiffeurs je me recroquevillai dans cet horrible petit réduit où le tenancier m'enferma. J'entendis s'éloigner ses pas et je fis une courte prière pour que les anarchistes ne vinssent pas inspecter le placard avant de commencer à parler.

Après une longue attente je perçus le bruit que faisaient deux hommes gravissant les marches de l'escalier;

ils entrèrent dans la salle et commencèrent à parler russe d'une voix basse et gutturale. Puis l'un des deux se plaça derrière la porte qu'il entr'ouvrait chaque fois qu'un nouveau venu montait l'escalier et il demandait à chacun d'eux, avant de le laisser entrer, le mot de passe, qui était le mot anglais *liberty*, je comptai en tout vingt-quatre personnes, puis la porte fut fermée et j'entendis le dé clic de la serrure.

Il y eut un peu de remue-ménage quand les chaises furent placées autour de la table, puis une voix grave et rude appela le camarade Max Muller.

« Dans dix ans, annonça triomphalement l'orateur après avoir fait différentes déclarations surprenantes au sujet de l'activité communiste en Allemagne, le peuple sera prêt et le maudit Hohenzollern prisonnier dans son propre palais. »

Je me rappelle avoir souri en entendant ces paroles; je ne me doutais guère combien il s'en faudrait de peu qu'elles se vérifient en 1918 alors que le plus grand autocrate du monde se verrait acculé à la fuite pour sauver sa vie menacée par son propre peuple.

La voix rude l'interrompit impatiemment pour déclarer que dix années faisaient une longue attente. L'orateur suivant fut un officier de l'armée russe qui dit que les troupes russes étaient prêtes à suivre tout chef faisant preuve d'énergie, mais que malgré une certaine désaffection qui se manifestait parmi elles, il y existait cependant beaucoup d'amour pour la personne du tsar; il conseillait d'attendre encore pour la révolution projetée que les troupes aient été travaillées davantage. Ce fut le premier que j'entendis parler de « révolution projetée » et j'écoutai avec une grande attention.

Il y eut d'autres orateurs qui dirent peu de choses importantes et puis l'un d'eux conclut son discours en déclarant qu'ils étaient tous désireux d'entendre l'avis

du camarade Borov avant d'aller plus loin. Alors la voix rude se mit à parler :

« Il n'est pas nécessaire ici que je conserve ce déguisement, dit-elle avec force, Borov n'est qu'un pseudonyme, je suis Wladimir Oulianov. »

J'entendis des toux brèves, des bruits de pieds sur le plancher et des chuchotements. Puis la voix reprit. L'homme qui parlait — celui que le monde entier devait connaître plus tard sous le nom de Lenine, le dictateur, était alors déjà aussi implacable, aussi sanguinaire que ses actes le révélèrent dans la suite. Tandis qu'il parlait, je prenais des crampes et me contractais dans mon placard en écoutant avidement ses paroles enflammées.

« Il faudra verser le sang, le verser dans des proportions colossales. Les camarades ici présents ont proposé des moyens politiques. Je prétends que la politique n'a aucune utilité pour nous. Ce qu'il faut c'est la rébellion et quand nous nous révolterons, nous ne donnerons pas de quartier. Nous nous souviendrons de nos frères pendus ou fusillés suivant le caprice des nobles ou envoyés en Sibérie pour y pourrir. Le tsar, les princes, les ducs, la police, les domestiques, les boutiquiers, tous devront périr. En Russie d'abord, puis d'un bout de l'Europe à l'autre. C'est la bourgeoisie que nous avons à craindre en Russie, en Allemagne, en Angleterre. Quand viendra le jour attendu, il faudra qu'ils périssent tous jusqu'à l'homme qui tient une échoppe dans la rue. »

Tel fut le ton du discours; de vifs applaudissements éclatèrent et le magnétisme passionnel que dégagait la voix de cet homme était si puissant qu'il eût entraîné toute une foule aux pires folies. Il y eut de violentes discussions, des coups de poing sur la table et je profitai de ce tumulte général pour essayer de donner une autre position à mes membres fatigués.

Je me rendis compte alors d'un nouvel inconvénient.

L'atmosphère de ce placard se renouvelait si peu et telle avait été la fatigue occasionnée par mon immobilité que lorsque j'essayai de bouger, ma tête se mit à tourner et je sentis mon corps singulièrement léger et comme prêt à s'envoler. Je me piquai violemment avec mon couteau pour prévenir une syncope. La douleur que je ressentis ainsi me ranima, mais le mouvement que j'exécutai pour prendre le couteau dans ma poche, fit se déplacer mon pied qui glissa brusquement d'un madrier sur le fond du placard.

Immédiatement le vacarme s'apaisa.

« Qu'est-ce que cela? » fit la voix de l'Allemand Muller. A ce moment ce fut réellement une bonne chance pour moi que Lenine et Muller eussent continuellement été en désaccord.

« Les nerfs du camarade l'incitent un peu, comme je le pensais, à la peur, dit le Russe d'un ton de mépris, pour qu'il pâlisse à ce point au bruit d'un rat dans la boiserie. »

Ils se mirent à rire; quelqu'un dit que « ces vieilles auberges sont pleines de rats » et la conversation reprit aussitôt. Je réussis à ne plus faire de bruit jusqu'à la fin de la séance et finalement ils s'en allèrent après avoir pris jour pour une nouvelle réunion la semaine suivante dans un autre débit d'Islington. Quand enfin je sortis de ce placard, j'étais courbé en deux comme un infirme et je dus rester longtemps assis avant de pouvoir mettre un pied devant l'autre.

La réunion suivante devait avoir lieu le 1^{er} mai, fête du travail, et je fus encore chargé d'y assister. Mais cette fois la salle n'avait pas de placard qui pût convenir; la seule manière de voir quelque chose était de me déguiser en garçon de salle et de servir moi-même les anarchistes. Cette fois encore le tenancier était un ami de l'ordre et de la loi, et quand le jour fut venu, je

rasai ma moustache de policier (dont j'étais très fier), je pris une serviette sur le bras et portai dans la salle un plateau de boissons.

Il y avait vingt-huit hommes autour d'une table oblongue et celui qui présidait était respectueusement appelé camarade Borov. Ce fut la première fois que je le vis, un vrai type de Juif au crâne poli, à la face ovale, aux yeux petits, avec une assurance diabolique dans chaque trait de son visage plein d'une force magnétique. A côté de lui se tenait un Juif d'un autre genre comme on en voit dans chaque boutique de Soho, nez proéminent, face blême, longue moustache, avec une petite barbe au bout du menton et une épaisse chevelure ébouriffée, Leiba Bronstein, plus tard Lev Trotzki.

J'eus des boissons à servir et, les plaçant sur la table, je fis tomber à terre par accident plusieurs carnets et cahiers de notes empilés à côté du coude de Lenine; je me précipitai avec empressement et gaucherie pour les ramasser.

« Espèce de maladroit, idiot! » s'écria Lenine en colère, exactement comme eût pu faire un de ces damnés aristocrates; terrorisé par le son de cette voix, le garçon tout tremblant laissa tomber sa serviette sur les papiers épars. Et tout en les ramassant le garçon réussit à en dissimuler un exemplaire dans les plis de la serviette et à le conserver par devers lui. J'ai toujours considéré comme un de mes meilleurs exploits ce tour de passe-passe exécuté sous les regards de vingt-huit paires d'yeux accoutumés à se garder de la police secrète du tsar.

Dix minutes après, le document était en route pour Scotland Yard et j'étais de nouveau tout à mon office de serviteur. Et je dois dire que ces anarchistes faisaient honneur aux liqueurs aussi bien qu'homme qui vive. J'écoutai attentivement, à travers le vasistas ouvert,

toutes sortes de discours anarchistes au cours desquels les orateurs répétèrent pour la plupart avec emphase ce que j'avais déjà entendu à la séance précédente, mais avec cette différence qu'il y avait cette fois une tendance nettement favorable aux idées de rébellion. Je pris mes notes avec plus de facilité n'ayant qu'à me tenir debout sur une chaise en appliquant mon oreille au vasistas pour entendre à merveille. A la fin de la réunion je risquai un gros coup en laissant retomber ma serviette sur un compte-rendu de la réunion que je pus emporter sans que, heureusement pour moi, personne ne s'aperçût qu'il manquait, chacun croyant sans doute qu'un des camarades présents l'avait empoché.

La séance suivante eut lieu deux jours plus tard dans Great Portland Street et mes chefs m'y envoyèrent encore. Cette fois je fus en peine au sujet d'un déguisement, car le garçon qui avait été si maladroit à Islington ne pouvait manquer d'être reconnu. J'allai donc trouver certain perruquier de théâtre célèbre à Londres qui me coupa les cheveux, me gratifia d'une superbe perruque et me grima si scientifiquement qu'en me regardant dans un miroir je pus à peine croire que l'image reflétée par la glace fût réellement la mienne. •

Je n'osai pas cette fois essayer de subtiliser des documents, mais je m'attardai longuement dans la salle et j'entendis presque tout ce qui se dit pendant que j'étais au dehors. Cette réunion fut historique, car à la fin, lorsque Lenine et Trotzki eurent fait des discours passionnés dont chaque phrase avait été applaudie, il y eut un vote sur la convenance ou non d'une révolution immédiate en Russie. Vingt et un assistants votèrent pour le déclenchement sans autre délai et sept seulement pour une attente.

Le résultat ayant été proclamé, Lenine se leva dans un silence impressionnant. « Camarades révolutionnaires,

dit-il d'une voix qui tremblait d'émotion, j'ai attendu cette heure et j'ai travaillé pour elle pendant toute ma vie. Mon frère est mort pour elle. Pendant les quelques mois qui vont suivre nous balayerons nos oppresseurs dans un flot de sang. Ensuite l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Angleterre nous imiteront. Dans dix ans d'ici peut-être, le monde entier sera libre et le peuple sera maître du globe terrestre. »

La suite est connue de tous. Nous eûmes la grande grève générale de 1905 alors que la nation russe tout entière se vit retranchée du reste du monde civilisé. Deux navires de guerre se révoltèrent, il y eut des mutineries dans l'armée et les gouvernements se suivirent coup sur coup au fur et à mesure que le tsar se voyait acculé de capitulation en capitulation. Le régime tsariste fut ébranlé jusque dans ses fondations et ne se remit qu'en partie pour s'effondrer ensuite pendant la Grande Guerre.

Pour ce qui concernait ma propre personne les résultats furent plus agréables, car je fus promu au grade de sergent de la police secrète et mes chefs me donnèrent l'occasion d'un avancement subséquent. Assez longtemps après, cette affaire eut encore une autre suite. On me présenta à Scotland Yard la photographie d'un individu soupçonné d'agitation anarchiste. Les policiers possèdent généralement une bonne mémoire des physionomies et après un instant de réflexion je m'en rappelai le nom. C'était un des principaux orateurs révolutionnaires parmi les prétendus coiffeurs étrangers. J'allai l'interwiever et je découvris assez rapidement que ses camarades russes l'avaient envoyé en Angleterre avec plusieurs milliers de livres sterling destinées à la caisse révolutionnaire de ce pays.

L'homme fut dûment expulsé avec avertissement de ne plus se montrer en territoire britannique. Il s'en est

bien gardé jusqu'à présent; s'il le fait et quand il le fera moi ou un autre nous le reconnaitrons. J'ai l'impression très nette qu'il reviendra quelque jour.

III

En feuilletant de nouveau les pages quelque peu jaunies de mes cahiers de notes, je trouve qu'un des premiers noms de révolutionnaire notoire qui s'y présente est celui de Maxime Gorki. Mais avant même d'entrer en relation avec le prophète de la révolution, j'avais joué un rôle de peu d'importance dans une ou deux aventures qui me montrèrent que l'anarchie représente une véritable force vitale.

En avril 1906 Mr. Balfour nous remit quelques lettres qu'il avait reçues et lui demandant de verser immédiatement par lettre recommandée 5.000 livres à une adresse de Chemnitz. Les lettres étaient signées : « La main noire d'Europe et d'Amérique » avec une esquisse très rudimentaire à l'encre de Chine d'une main brandissant un poignard dégouttant de sang; elles menaçaient le destinataire d'être exécuté dans les six mois s'il n'obtempérait pas à ce chantage. Nous agîmes rapidement en Angleterre et sur le continent; un compositeur âgé de vingt ans et travaillant en Angleterre fut arrêté et condamné et l'on renforça la garde qui veillait sur Mr. Balfour.

Un autre cas intéressant fut l'arrestation en 1906 d'un Juif russe soupçonné d'être en relations avec un agent extrémiste du pays et de préparer un attentat à la dynamite. Devant le tribunal ce vieillard — étrange créature ratatinée, ressemblant à un singe — éclata en sanglots et surprit toute l'assistance en déclarant qu'il était le

Juif errant et que pendant deux mille ans il avait parcouru le monde avec le désir de mourir et qu'il avait pris part à toutes sortes d'attentats anarchistes dans l'espoir d'être exécuté. Il fut condamné à quelques jours de détention comme vagabond et mendiant. Il partit pour la prison en racontant qu'il avait dit au Christ de marcher et qu'il était maintenant lui-même condamné à marcher sans arrêt.

Ce fut dans les premiers jours de mai 1907 que je vis pour la première fois Maxime Gorki à Londres. Il y avait eu cette année un grand nombre de réunions d'anarchistes surveillés par Scotland Yard, les unes dans les parcs, d'autres dans des maisons particulières et deux dans des églises. Nous apprîmes alors qu'un grand congrès devait se réunir en secret dans une salle de l'Est de Londres et j'eus l'ordre d'y assister.

La réunion fut encore une fois pour la forme une assemblée des coiffeurs étrangers de la capitale. En vue de créer « l'atmosphère » je me fis grimer par certain coiffeur étranger qui n'appartenait pas à l'organisation; avec ce que je savais par Scotland Yard et ma propre connaissance des langues allemande, russe et française je me sentis suffisamment en sûreté en échangeant la poignée de main secrète à la porte pour entrer ensuite dans la salle. Gorki se trouvait déjà sur l'estrade; c'était un homme de taille moyenne, très blanc de teint, aux yeux gris vert très vifs, à la moustache châtain foncé, aux cheveux grisonnants. D'autres orateurs se rangèrent à ses côtés et finalement les portes furent fermées et gardées par deux solides gaillards.

Gorki se mit à parler, sur un ton songeur, des souffrances des exilés de Sibérie et des paysans terrorisés en Russie. Beaucoup de ses camarades, dit-il, préconisaient une révolution sanglante; mais il était pour des mesures moins radicales. Toute tentative d'assassiner le

tsar et sa famille ne pouvait que provoquer une réprobation mondiale. Il fallait les déposer sans violence.

La salle retentit alors de cris et de sifflements. Un homme à la chevelure ébouriffée et de haute taille bondit sur l'estrade et se mit à chanter un chant funèbre grave et saisissant. D'autres voix se joignirent à la sienne et bientôt toute la salle vibra aux sons de la musique. C'était l'hymne funèbre prohibé pour les nihilistes exécutés et les exilés de Sibérie. Et il respirait une telle haine et une telle décision que j'en frémis.

Un homme court, trapu, aux traits rudes était debout sur l'estrade et ses yeux perçants fouillaient la salle. « Le camarade Trotzki », chuchotèrent toutes les bouches. C'était en effet l'anarchiste dont j'avais fait la connaissance deux années auparavant. Et lui du moins avait soif de sang. Il grognait en parlant; ses fortes mains tremblaient et puis se calmaient. D'autres orateurs suivirent; des jeunes filles de dix-huit ans aux longues tresses noires étaient plus sanguinaires que tous les autres. Elles avaient perdu père, frère, amant, mère. A la fin de la séance j'entendis chanter pour la première fois la *Bannière rouge*.

Ce fut vers cette même époque que je fus appelé dans une maison meublée de Pimlico où venait de se commettre un suicide et je vis là un des autres aspects de l'anarchie. Une jeune femme gisait sur le sol toute recroquevillée, une balle dans la tête et un revolver à la main. L'examen de ses papiers démontra que c'était indubitablement Marie Derval, connue et redoutée en Russie sous le nom d'Hélène de Krebel. Au cours de sa courte vie elle avait été célèbre d'abord par son mariage avec le fameux agitateur russe Tcherkesov. C'était une union anarchiste sujette à être dissoute à la volonté de l'une des parties. Mais Marie, après avoir fidèlement servi la cause anarchiste pendant un an, fut

délaissée par son mari. Elle n'avait jamais pensé que son amour serait déçu.

Folle de rage et de haine elle alla droit à la police secrète tsariste et livra des documents, qui firent condamner Tcherkesov et un grand nombre d'amis de ce dernier. Il y eut des pendaisons à Saint-Petersbourg, mais son mari put s'échapper et passer en Amérique. Bien que personne ne pût prouver que Marie avait trahi, plusieurs la soupçonnèrent. Afin de la forcer à se déclarer ils la désignèrent pour assassiner un général russe fameux. Comprenant qu'elle avait fini de jouer son rôle, (elle avait espéré attirer Tcherkesov en Russie), elle alla encore une fois à la police, dénonça un certain nombre de plans anarchistes dont un complot soigneusement étudié contre la vie du tsar et s'enfuit ensuite en Amérique. Elle suivit l'infidèle à travers les Etats-Unis, l'Angleterre, la France, l'Amérique et de nouveau la France. Mais elle était elle-même talonnée de plus en plus près par les limiers vengeurs de la révolution.

A Paris elle sortit pour essayer de tuer Tcherkesov d'un coup de revolver, mais elle le manqua et rentra chez elle pour apprendre que trois hommes s'étaient enquis d'elle en promettant de revenir plus tard. Sans même prendre le temps de faire ses paquets elle se réfugia à Londres. Il y avait encore parmi ses papiers une dernière lettre d'amour passionné pour son « mari », quand je la trouvai morte. Personne ne sut jamais si elle l'aimait encore ou si elle essayait seulement de l'attirer dans la mort, si elle s'était tuée par peur ou par désespoir de reconquérir un amour perdu.

Vers la fin de la même année je pris part à une perquisition dans un rez-de-chaussée de Shepherd's Bush. Le propriétaire de ce local était bien connu de nos services qui l'avaient patiemment surveillé pendant quatorze ans; il était fameux comme secrétaire d'une

association de révolutionnaires. Sa cave avait été le théâtre de nombreuses réunions secrètes et plus d'un réfugié de Sibérie y avait trouvé un asile.

Peu de jours encore avant notre perquisition rien ne pouvait lui être reproché de contraire aux lois britanniques. Mais nous découvrîmes alors une petite presse d'imprimerie construite par un professionnel ainsi qu'une grosse quantité de brochures incitant les paysans russes à la rébellion, les marins et soldats russes à la mutinerie et ainsi de suite. Notre homme ne fut pas tout à fait assez leste dans sa tentative de fuite et il fut traité comme il le méritait.

Ce fut en janvier 1907 que se présenta le cas suivant d'assassinat anarchiste. Levine Povincelli, un jeune Italien, fut trouvé un matin à Plumstead Marshes un revolver de fabrication étrangère à son côté et le front troué par une balle. Il était connu pour avoir été en relations avec un groupement anarchiste de Londres; par ailleurs il n'avait eu aucun ennui, c'était un jeune homme d'excellente humeur et qui disposait d'assez d'argent pour ses besoins. Il nous fut impossible d'identifier ses assassins, mais nous soupçonnâmes fort deux hommes qui avaient quitté le pays dans la nuit du crime. Cependant, les organisations anarchistes du continent sont trop touffues et trop répandues pour qu'il y ait beaucoup de chances de les convaincre d'un crime une fois que leurs membres ont quitté l'Angleterre.

Le premier agent révolutionnaire à qui j'eus affaire ensuite était un homme dont le nom était alors connu dans le monde entier. Au début de l'année 1907 il avait été désigné par un vote secret pour assassiner le général Bogaliev avec tout son état-major et il s'en acquitta avec sang-froid et férocité. Il fut arrêté et jugé en Russie et ses camarades menacèrent de mort tous les juges pour le cas où il serait condamné. Les juges se laissè-

rent intimider et louvoyèrent en expédiant le meurtrier en Sibérie, mais la menace de mort n'en fut pas moins exécutée sur chacun d'eux.

Le 12 avril, alors que les convois de prisonniers avançaient sur les steppes vers les mines sibériennes, le prisonnier avala un émétique violent et fut peu après jugé trop malade pour continuer le voyage. Un petit groupe d'anarchistes déguisés en soldats constituant une escouade de relève prit la garde du chariot dans lequel il fut couché. Ils tailladèrent en secret les jambes des chevaux de l'attelage et frottèrent de camphre les plaies afin de faire boiter ces bêtes. Ce véhicule avec ses faux gardiens resta en arrière du convoi; le conducteur fut tué et le prisonnier politique et ses amis prirent en toute hâte la fuite avec des chevaux de rechange placés à quelques lieues en arrière le long de la piste. Ils réussirent à passer au Japon.

Mais les agents secrets de la police tsariste étaient sur leurs traces et ils furent par l'Orient en Angleterre où cet homme, que nous appellerons Karpovitch se tint caché pendant un certain temps au fond de Pimlico. Je vis sa logeuse et perquisitionnai sa chambre pour m'assurer qu'il était bien celui que nous soupçonnions, mais il ne revint jamais à cette adresse. La logeuse me dit que son pensionnaire était « un gentleman aimable et tranquille payant régulièrement son loyer, plutôt grand et se méfiant beaucoup des inconnus »; elle déclara que deux étrangers l'avaient demandé la nuit précédant ma visite et qu'elle les avait conduits à la chambre qu'il occupait. Elle était sûre qu'il y était, l'ayant entendu remuer quelques minutes auparavant; cependant en ouvrant la porte elle avait trouvé la chambre vide. Les visiteurs voulurent attendre, mais cette logeuse dévouée n'eut pas confiance en eux et menaça d'appeler un agent de police. Ils partirent finalement et personne ne vit

plus Karpovitch autant que je sache. La femme me dit qu'il portait une chaîne de montre dont il était très fier et qui lui parut se composer de petites balles; ce détail me permit d'identifier mon homme d'une manière certaine, puisque Karpovitch portait constamment une chaîne faite des balles au moyen desquelles il avait tué le général Bogaliev et son état-major. Ces projectiles avaient été montés sur un fil d'argent par un ami du meurtrier qui vivait à Saint-Petersbourg et qui fut condamné à mort et exécuté pour ce travail; Karpovitch jura de toujours porter cette chaîne jusqu'au jour où il pourrait en employer les balles pour exterminer les bourreaux de son ami.

En 1906 et 1907 Londres sembla être le réduit central et mondial de l'anarchie. Il se passait rarement un mois sans que l'un ou l'autre des chefs reconnus du parti russe ne vint y chercher un refuge ou haranguer une réunion des camarades les plus importants. De sentiments moins violents bien que nullement à prendre à la légère, des gens bien connus en Angleterre réussirent à faire sensation en prêtant leur nom à différentes causes socialistes; une pairesse notoire écrivit de l'hôtel Ritz pour envoyer 15 livres à une association ouvrière; la photographie d'un auteur distingué était répandue en tous lieux avec la dédicace « le dramaturge du mouvement ». Et les agents du Service Spécial allaient et venaient, perquisitionnant dans les maisons, réunissant des renseignements, écoutant des discours incendiaires et s'efforçant de traiter avec le plus d'indulgence possible, tout en privant leur action de toute efficacité, les Juifs, les Russes, les Italiens venus ici pour exciter des querelles dans notre pacifique pays et le rendre malheureux.

IV

Les premiers jours de 1906 trois anarchistes notoires s'évadèrent de Russie pour échapper à ce qu'on appelait alors la cravate de Stolypine, terme d'argot désignant la pendaison que M. Stolypine offrait alors généreusement aux agitateurs de Saint-Petersbourg. Comme il arrive chaque fois qu'un anarchiste de marque se déplace d'une ville dans une autre, Scotland Yard en fut informé, mais il advint que les fugitifs allèrent tout d'abord à Paris. Le monde n'en entendit plus parler jusqu'au 1^{er} mai 1907 et à leur tentative d'assassiner un homme politique français. Ce fut un de ces cas singuliers où s'affirme la justice immanente; celui qui se préparait à tuer fut lui-même mis en pièces par sa propre bombe. Les trois hommes, Pierre et Jacques Lapidus et Paul Hefeld se cachaient le long d'un boulevard où devait passer la voiture de cet homme politique. Soudain retentit le fracas d'une explosion, Jacques Lapidus fut projeté à terre, Hefeld recula en titubant et Pierre Lapidus fut littéralement réduit en bouillie par l'éclatement prématuré de la bombe dans sa poche. Les deux complices se lancèrent au milieu de la foule qui les entourait, échappèrent à la police et se réfugièrent dans un asile secret du Quartier Latin.

En janvier 1909 s'acheva la carrière de ces deux hommes et ils acquittèrent le prix des actes de violences commis sur notre territoire.

Une usine de Tottenham envoya un beau matin un de ses employés pour retirer dans une banque 85 livres en or et en billets destinées à payer des salaires. Le messager partit dans une voiture pilotée par un chauffeur;

il toucha l'argent et il descendait d'automobile aux abords de son usine quand un jeune homme robuste, au teint foncé, s'élança contre lui, l'abattit d'un coup de poing et s'empara du sac contenant l'argent. C'était Jacques Lapidus. Il prit la fuite, mais aussitôt le chauffeur courut après lui et le ceintura. Les choses en fussent restées là si l'homme n'avait pas été armé, mais il tira immédiatement un lourd revolver dont il frappa le chauffeur à la tête en l'envoyant au sol.

Un ouvrier répondant au nom de Smith qui venait vers eux vit la lutte et son issue et, bien que menacé par le canon du revolver, lança un coup de poing à Lapidus, mais le manqua. Alors le voleur perdit son sang-froid et tira à bout portant sur ce nouvel agresseur. La balle traversa le veston de l'ouvrier sans le toucher et Lapidus qu'avait rejoint Hefeld prit sa course sur le pavé, poursuivi par deux hommes et un jeune garçon.

Mais un nouvel acteur surgit dans ce drame. A la vue de cette poursuite une voiture de passage s'y associa et rejoignit les bandits, et c'est alors que Hefeld revenant sur ces pas tira une balle de revolver qui traversa le pare-brise en le brisant en mille morceaux. Le conducteur fit une brusque embardée, mais continua la poursuite. Cependant, alors qu'il n'était plus qu'à vingt yards derrière eux, les deux hommes se retournèrent et tirèrent une salve de balles qui tout en manquant le conducteur mit la voiture hors de service.

Ces coups de feu avaient attiré un agent de police nommé P. C. Tyler. Quittant son poste, il dirigea la poursuite des deux voleurs qui ne lâchaient pas la mallette contenant l'argent. P. C. Tyler paya son courage de sa vie car Lapidus, ayant entendu des pas derrière lui, se retourna brusquement et lui envoya une balle dans la nuque à quatre yards de distance environ.

A ce moment, émus par la chute du policeman, les poursuivants auraient pu se laisser distancer suffisamment pour permettre aux deux hommes de leur échapper, n'eût été le courage d'un jeune garçon appelé Joseph Joscelyne. Il s'élança aux trousses de Hefeld qui restait en arrière et courait très pesamment; les deux autres poursuivants se remirent alors en chasse pour ne pas être dépassés par un si jeune homme. Mais Hefeld était armé lui aussi, lorsque Joscelyne, l'atteignant enfin dans sa course, lui mit la main sur l'épaule, il fit volte-face et lui envoya une balle à travers la tête.

Cette fois personne n'hésita plus. Avec un hurlement de fureur la foule talonnait en les frappant les deux assassins : Lapidus avait réussi à disparaître. Tout à coup Hefeld, qui n'avait que vingt et un ans et était affolé par sa terreur, vit surgir devant lui un agent de police qui lui fit rebrousser chemin. Il essaya dans son désespoir de passer dans un jardin par-dessus une clôture, mais il était à bout de souffle et de forces. Il glissa, tomba sur le sol, vit l'agent s'élançer sur lui et, tournant son revolver contre lui-même, tira. Il était encore en vie quand il arriva à l'hôpital, mais il mourut dans la nuit.

J'étais, quant à moi, sur les traces de Jacques Lapidus. Un cordon de police encerclait le point où il avait disparu et je fis différentes enquêtes sur les deux hommes et sur leur manière de vivre.

Je constatai sans difficulté qu'ils avaient été en relations avec plusieurs clubs anarchistes du voisinage et au bout de peu de temps je pus les identifier; c'étaient les deux individus qui s'étaient échappés de Paris deux ans auparavant et qui étaient venus en Angleterre sous des noms d'emprunt.

Ce même soir les agents frappaient à la porte d'un cottage de Walthamstow et s'apprêtaient prudemment à

y pénétrer. N'obtenant pas de réponse ils frappèrent encore; aussitôt, comme pour leur répliquer, retentit à l'intérieur un coup de revolver, puis un grognement et un soupir. Le coup n'avait pas été tiré à travers la porte qui était fermée à clef. Les agents la forcèrent; une lampe à pétrole brûlait dans cette petite pièce sans meubles, sur le sol, effondré sur lui-même gisait Jacques Lapidus, anarchiste, assassin et voleur — tué de sa propre main.

Encore une fois ces hommes avaient été les instruments d'agitateurs étrangers, mais plus prudents, qui travaillaient vraiment à réaliser la révolution dans notre pays. Tout en effet permettait de croire qu'ils avaient agi sous la menace d'être dénoncés pour leurs crimes passés et avaient reçu l'ordre de s'emparer de la mallette du messager avec l'or qu'elle contenait et qu'ils devaient remettre au groupement anarchiste exerçant une pression sur eux. Il avait fallu d'urgence de l'argent pour payer les gages de certains agents; le fait que Lapidus et Hefeld eussent perdu leur vie dans cette tentative n'avait aucune importance pour les hommes responsables. Une fois de plus, malheureusement, il nous fut impossible de convaincre du crime les lâches qui méritaient réellement d'être punis.

Par un chaud après-midi d'été, en 1909, une réunion eut lieu à l'Institut Impérial de South Kensington et un grand nombre de personnes s'intéressant aux réformes à introduire dans l'Inde y assistèrent. A l'issue de la conférence deux des visiteurs les plus distingués, le lieutenant-colonel sir William Hut Curzon-Wyllie, aide de camp du vicomte Morlay ((alors secrétaire d'Etat pour les Indes) et le docteur Cawas Lalcaça, un Parsee jouissant d'une influence considérable aux Indes, descendaient ensemble les larges degrés de l'Institut en discutant les incidents de l'après-midi. Sir William ressemblait d'une

manière frappante à lord Curzon avec qui on le confondait parfois.

Lady Wyllie avait été prendre son manteau au vestiaire. Un jeune Indien que personne n'avait remarqué dans le brouhaha du départ gravit soudain les marches de l'escalier à la rencontre des deux hommes qui descendaient. Un des assistants lança bien un avertissement inintelligible, mais avant que qui que ce fût eût fait un geste, l'étudiant tira de sa poche un revolver et en déchargea le magasin à bout portant contre la tête et le corps de sir William. Une balle pénétra dans un œil, l'autre à côté de l'autre œil et une troisième atteignit le docteur Lalcaca au flanc. Les deux victimes s'effondrèrent sur l'escalier tandis que l'étudiant tournait rapidement vers lui-même le canon de son revolver en appuyant sur la gachette; elle retomba avec un bruit sec; le magasin était vide.

Les assistants descendant l'escalier se précipitèrent en criant et un instant après l'assassin fut violemment appréhendé par une douzaine de mains et son arme arrachée. Les spectateurs horrifiés se penchèrent sur les deux hommes abattus, mais le secours arrivait trop tard. Sir William avait cessé de vivre — il avait en effet été tué sur le coup et le docteur Lalcaca, bien que respirant encore, quand il fut porté quelques minutes après à l'hôpital Saint-Georges, expira presque aussitôt.

Pendant ce temps l'étudiant se mit à donner en souriant quelques explications, mais il fut prié de se taire, un peu rudement. Puis ce drame atteignit son point culminant. Lady Wyllie revenant avec son vestiaire vit quelqu'un étendu sur l'escalier. Elle avait entendu les détonations et pensait qu'un attentat avait été commis. Elle courut aux côtés de la victime, avec le désir de se rendre utile.

« Oh, le pauvre homme! » s'écria-t-elle avec pitié;

puis elle se rendit compte soudain que c'était son mari. De nombreux Indiens présents à la scène en furent atterrés et se mirent à pleurer. Lady Wyllie fut emportée et le jeune assassin toujours fier de son acte fut arrêté. En route pour la prison et plus tard devant le tribunal il garda le plus grand calme. Il dit se nommer Madan Lal Dhingra, déclara qu'il était Hindou et qu'il avait tué sir William par erreur le prenant pour lord Curzon de Kedleston qui, dit-il, était un « ennemi des libertés indiennes. » Il plaida froidement qu'il avait commis une « erreur de bonne foi » et que de toutes façons le meurtre était un « délit politique » dont le seul châtement possible était une détention à temps.

L'horreur qu'éprouva toute l'Angleterre devant cet acte fut renforcée par certains faits que je fus obligé de citer au cours des débats. Les deux frères de Dhingra avaient étudié en Angleterre quelques années auparavant. Apprenant que leur frère était en relations avec des agitateurs indiens et des extrémistes, partisans de Krishnavarma, le fameux protagoniste du meurtre politique avant la guerre, ils avaient écrit à sir William dont ils connaissaient l'empressement et les sympathies indiennes pour le prier de bien vouloir essayer de secourir le jeune homme. Sir William avait fait plusieurs recherches et enquêtes, mais n'en avait pas découvert l'adresse et la lettre par laquelle il demandait des indications supplémentaires était encore à la poste au moment même où le jeune assassin qu'il désirait aider lui tirait deux balles de revolver dans la tête.

Les débats furent dramatiques. Je me rappelle aujourd'hui encore le visage brun et souriant de Lal Dhingra affirmant que ses « camarades » lui avaient donné l'assurance qu'il ne pouvait être pendu pour son crime. Comme les heures passaient tandis que les yeux froids des jurés le considéraient, il devint un peu nerveux,

ses doigts maigres se mirent à tambouriner sur la paroi du box des témoins et il jeta autour de lui des regards perçants et nerveux. Il n'invoqua aucune excuse, sinon qu'il avait commis un crime politique, mais au dernier moment certains hommes influents du pays conseillèrent à son avocat de plaider la folie, ce qui fit sourire complaisamment le prisonnier. C'était une bonne idée, mais elle ne le sauva pas.

Quand le président du jury eut proclamé son verdict et que le juge se fut coiffé de la toque noire, le visage de Dhingra se couvrit d'une pâleur mortelle. « Mais c'est un assassinat, Votre Honneur, un assassinat », murmura-t-il dans son angoisse, comme s'il n'en pouvait croire ses oreilles. Peu de jours après, l'annonce de sa mort par pendaison fut affichée en public en guise d'avertissement pour ceux qui l'avaient trompé et lancé sur cette voie ainsi que pour les malheureuses dupes comme lui qui se prêtent à des tâches que les instigateurs ont peur d'accomplir eux-mêmes.

Un des plus regrettables aspects du crime politique est la manière dont les chefs anarchistes trompent les gens de couleur dans l'espoir d'en faire leurs instruments. L'Indien, l'Égyptien, vivant en Angleterre éprouvent un certain malaise et se trouvent dépaysés en raison de leur race et quand un agent révolutionnaire excite sournoisement ces sentiments jusqu'à en faire une plaie envenimée pour flatter ensuite et attirer à eux ces hommes désemparés, ces derniers se laissent facilement induire à « frapper un coup généreux pour la cause de la liberté » comme dit l'agitateur. Celui-ci lance tous les mensonges plausibles au sujet des injustices commises dans les colonies britanniques et il entraîne sa victime à boire les plus grandes quantités possibles de whisky à bon marché sous prétexte de camaraderie. Les indigènes ne résistent pas à cette intoxication mas-

sive et bientôt sous l'influence combinée de l'alcool, de la flatterie, des sentiments patriotiques et des ressentiments d'une race qui se croit méprisée, l'homme de couleur devient capable d'exécuter tout ce que lui conseille « son ami ». Ensuite, comme c'est la règle, le misérable instrument subit son châtement et les instigateurs du crime, ceux qui moralement en portent l'entière responsabilité, ricanent et se frottent les mains puis vont à la recherche d'un nouveau fou au teint bronzé à utiliser de même façon.

V

J'ai mentionné dans mon dernier chapitre que les agitateurs anarchistes recouraient volontiers au vol quand les fonds venaient à leur manquer dans notre pays. Toutes les formes de violence, toutes les manières de contrevenir aux lois semblent donner satisfaction à ces hommes; on dirait qu'ils souffrent d'un certain sentiment d'infériorité auquel ils ne peuvent remédier qu'en violant les lois qu'ils affectent de mépriser. C'est de la même façon que de jeunes écoliers mettent leurs doigts dans le nez quand le maître a tourné le dos. En décembre 1910 nous eûmes un cas tout à fait symptomatique du mépris professé par les anarchistes pour la vie humaine et de leur disposition à se retourner et à mordre à la manière des rats quand ils sont dérangés dans leur funeste activité.

Un agent de police de service, ayant remarqué que la porte d'une boutique de Houndsditch avait été forcée, donna un coup de sifflet et entra. Trois cambrioleurs sortirent du fond de la boutique, s'élançèrent vers lui, l'abattirent d'un coup de poing et s'enfuirent dans la

rue, mais se trouvèrent pris entre deux agents venant de directions opposées. Se voyant cernés les voleurs jetèrent un rapide regard autour d'eux et prirent leur course vers le policier le plus éloigné des deux pour disparaître subitement dans un immeuble. L'agent qui avait été renversé était sur leurs traces et se rencontra devant la porte avec ses deux collègues; elle était fermée, mais la serrure fut bientôt forcée et les trois hommes pénétrèrent dans un couloir où régnait l'obscurité la plus absolue.

Aussitôt des coups de feu éclatèrent et les agents furent tous les trois tués à bout portant par un pistolet automatique Mauser. S'étant bien assurés de la mort de leurs victimes, les auteurs de ce crime perpétré de sang-froid rassemblèrent tout ce qu'ils croyaient pouvoir les trahir et prirent la fuite.

L'affaire fut immédiatement confiée au surintendant Wensley sous les ordres de qui je servais alors et qui était l'un des plus grands détectives que Scotland Yard eût jamais connus. Les perquisitions faites dans la maison du crime au N° 9, Exchange Buildings, à Houndsditch nous donnèrent quelques indices remarquables. Nous trouvâmes dans une pièce du premier étage un cylindre à gaz pesant 25 kgs dont le contenu servait manifestement aux anarchistes pour la fabrication de leurs bombes explosives. Il y avait également un outillage de cambrioleurs moderne et des plus complets comprenant des pinces monseigneur de type récent, des scies, des passe-partout, de la nitro-glycérine pour faire sauter des portes de coffres-forts, des mèches à bois, des pinces, des emporte-pièces, des vilebrequins et des mèches à métaux d'un acier trempé spécialement. La fabrication de ces outils ne pouvait avoir coûté moins de cent livres. Nous trouvâmes, chose plus importante encore, des indications qui nous firent supposer que le dernier loca-

taire de cette maison avait appartenu à une ligue d'anarchistes lettons de l'East End alors très mal notée parce que suspecte d'avoir trempé dans le crime tout récent de Tottenham où se trouvaient impliqués Lapidus et Hefeld.

Les enquêtes faites dans cette direction révélèrent que plusieurs de ses membres avaient disparu subitement la nuit du triple assassinat. Levi Goldberg (ou Gardstein) et trois autres individus recherchés par nous avaient disparu et toute l'organisation de Scotland Yard fut mise en mouvement pour les retrouver. Ils s'étaient livrés précédemment à la contrebande maritime et l'on craignit un certain temps qu'ils se fussent embarqués clandestinement à bord de quelque bateau partant pour l'étranger. Plusieurs pistes furent suivies, certaines sans résultat, mais peu d'heures s'écoulèrent avant que trois hommes fussent arrêtés, tandis que Gardstein lui-même que nous considérions alors comme l'auteur réel des coups de feu avait tenté de se suicider et qu'il était mort, tout juste avant son arrestation, dans une petite maison de Grove Street, à Stepney; la perquisition de cette maison nous procura une véritable surprise car elle avait été outillée pour ainsi dire sous nos yeux et à notre insu.

C'était un vrai dépôt d'armes; elle en contenait de tous genres; nous ne doutâmes pas un instant que les assassinats de Houndsditch n'eussent mis une fin prématurée à une conspiration prévoyant de nombreuses razzias à main armée sur les biens des habitants du centre de Londres. Il y avait eu à cette époque et pendant les mois précédents un rassemblement suspect d'agitateurs étrangers dans la capitale et bien que soumis à la surveillance de la police, ils semblaient avoir préparé des coups du même genre. Nous n'avons jamais découvert la véritable identité de Gardstein. Comme la

plupart des autres anarchistes il avait un nombre déconcertant de pseudonymes, mais sa mort fut certainement un coup sérieux pour les espérances du parti dans notre pays, car peu après la plupart des autres agitateurs connus repartaient pour le continent.

Nous découvrîmes dans sa maison de Stepney de grandes quantités de produits chimiques et d'explosifs tels que : acides nitrique et sulfurique, nitro-glycérine, bouteilles en verre et cornues semblables à celles employées sur le continent pour la fabrication des bombes et plusieurs livres imprimés clandestinement et contenant des instructions détaillées pour la confection de ces engins et machines infernales avec des notes marginales au crayon, de l'écriture même du mort; toutes choses qui ne nous laissèrent aucun doute sur ses occupations des derniers mois. Il y avait également un ceinturon garni de 150 cartouches à balles dum-dum pour pistolet Mauser (la balle à pointe émoussée qui s'aplatit en frappant le but, et produit ainsi des plaies énormes et qui est expressément interdite par les conventions de guerre entre nations civilisées), plus de 600 cartouches ordinaires en vrac dont un certain nombre aux extrémités tronquées ce qui les faisait s'aplatir comme les dum-dum, des quantités de poignards, de couteaux et de vieux fusils Mauser et plus de cent revolvers.

Une suite très intéressante de cette affaire fut, une semaine ou deux après le crime, la lettre adressée à l'un des journaux importants et fameux de Londres et qui condamnait formellement les assassins, affirmant que l'auteur de la missive n'avait rien à faire avec les gens responsables de l'attentat et qu'il nourrissait l'espoir de les voir livrés à la justice. Cette lettre était signée « Pierre, le peintre ». L'examen au microscope de la signature en démontra l'authenticité et l'identité avec une autre, d'origine connue. L'enveloppe ne portait pas

d'adresse d'expéditeur, mais un timbre et un cachet postal russes.

L'affaire eut encore une autre suite qui me fit, pour la première et la dernière fois, croiser la route du trop fameux Enrico Malatesta, comte sicilien de vieille souche, anarchiste inébranlable et qui passait alors pour le chef d'un puissant groupement d'anarchistes dans notre pays. Le cylindre de gaz découvert par la police dans la maison de Houndsditch était, selon certains journaux de l'époque, imputable à Malatesta. En réalité ces rumeurs étaient sans fondement; mais elles naquirent du fait que nos instructions signalaient la présence présumée de Malatesta en Angleterre et nous enjoignaient de prendre nos mesures pour que ses faits et gestes n'excitassent aucun soupçon, car il était généralement considéré comme un homme des plus dangereux.

Cet étrange gentilhomme avait eu pendant toute sa vie quelque chose d'un oiseau annonciateur de tempêtes. Héritier de vastes domaines en Sicile, il était de bonne heure devenu un adepte fanatique du communisme dans son sens le plus élevé; il avait été assez sincère et convaincu pour partager ses propriétés et en organiser l'administration au bénéfice exclusif des paysans opprimés qui les occupaient. Dans la suite il avait parcouru le monde entier prêchant la doctrine communiste et conspirant en vue d'un idéal imaginaire d'égalité. Constamment en lutte avec les autorités constituées, en contradiction dangereuse avec les interprétations abusives — imputables à des chefs et agitateurs sans scrupules — des principes anarchistes, sa liberté fut perpétuellement en danger et sa vie même menacée. Mais la chance l'accompagnait et la manière miraculeuse dont il échappait aux dangers lui avaient valu le surnom de « l'homme aux neuf existences ».

Sa physionomie était frappante. Cheveux noirs, barbe

noire, hâlé, grand, yeux noirs et pleins de feu, il était beau, ténébreux et inquiétant. Son courage frisait la témérité; il n'était pas en Angleterre depuis bien longtemps qu'il fut arrêté sous l'inculpation de diffamation.

Il répondit bravement que les paroles qu'il avait prononcées étaient véridiques en substance, mais l'affaire tourna contre lui et finalement il quitta notre territoire.

J'ignore où il dirigea ses pas. Plusieurs pays lui avaient déjà fermé leurs portes en raison de ses discours incendiaires et de son activité et il se faisait un point d'honneur de ne tirer aucun secours de ses domaines siciliens. Il n'était d'ailleurs pas aimé parmi les chefs anarchistes, car sa langue acérée était toujours prête à leur reprocher les moyens dénués de tous scrupules qu'ils employaient et considéraient comme justifiés par leurs buts, mais que Malatesta déclarait déshonorants pour la cause du communisme.

Cet homme singulier avait passé plusieurs années de sa vie dans des geôles étrangères; il avait été condamné à mort trois fois et s'était chaque fois évadé de prison, en échappant ensuite à toute recherche. Juste avant d'arriver en Angleterre il avait été incarcéré dans l'île de Lampedusa en Méditerranée à la suite d'une condamnation à vie.

Il avait réussi à introduire dans sa cellule un petit outil destiné à creuser la pierre au moyen duquel il avait à force de forer pratiqué dans le mur un trou assez grand pour y passer. Une nuit d'orage il sortit ainsi de sa prison, se faufila jusqu'au port, atteignit à la nage une petite barque de pêche chassant sur son ancre qu'il réussit à gouverner jusqu'à Malte sur une mer déchaînée que des marins éprouvés refusèrent d'affronter pour le poursuivre, tant elle leur parut dangereuse.

On ne saura peut-être jamais combien de fois notre pays a été sur le point de subir des soulèvements révo-

lutionnaires. Le sûr bon sens du travailleur britannique sut opposer alors comme aujourd'hui une digue infranchissable à toute révolution, chose contraire à tous nos sentiments nationaux. Mais n'oublions pas que dans certains pays comme l'Autriche et la Russie les désirs des masses populaires ne furent pas pris en considération au moment où d'égoïstes agitateurs levèrent l'étendard de la révolte. C'est ainsi que l'Angleterre d'avant-guerre aurait pu subir de temps en temps des rébellions isolées, provoquées, mais non exécutées par de lâches anarchistes étrangers. Les vies humaines sacrifiées à ces occasions auraient été celles d'ouvriers anglais dévoyés par l'infection communiste et de policiers britanniques s'efforçant de préserver le public du pillage, du crime et du meurtre!

La loi sur les secrets de l'Etat ne m'autorise pas à mentionner toutes les surprises dramatiques qui se présentèrent entre 1910 et 1914, les arrestations soudaines d'étrangers indésirables, par la suite incarcérés ou expulsés, les relations constantes entre les assassinats les plus brutaux et certains vols importants; je ne puis en raconter davantage au sujet des agents anarchistes qui, tels des araignées tissant leurs toiles, circulaient entre nos grandes villes pour constater finalement que notre police détruisait leur pauvre travail et délivrait les dupes stupides qu'ils avaient prises dans leurs pièges avant qu'elles eussent été cruellement châtiées pour leur crédulité.

Mais je puis dire du moins ceci : quand retentit le cri de détresse poussé par les nations après l'assassinat de Serajevo, lui aussi conçu et exécuté par des anarchistes; quand les meneurs résidant sur notre sol se mirent à travailler, comme ils croyaient pouvoir le faire, à la ruine du pays au moment même où il était moins que jamais en mesure de se protéger, alors que Scotland

Yard était absorbé par la chasse aux espions et par leur capture; quand les flammes lancées par la guerre comme par un volcan entraînaient avec elles toutes sortes d'épaves humaines aux nerfs malades et de mauvais sujets, ces agitateurs subirent un échec retentissant. Scotland Yard était, il est vrai, occupé ailleurs; mais les gens inquiets et mécontents et les miséreux jusqu'alors prêts à écouter n'importe quel traître leur parlant de révolution laissèrent tomber à partir du 4 août à minuit toutes leurs plaintes et griefs personnels. Les anarchistes qui se réjouissaient au milieu d'eux les appelant camarades et les invitant à frapper leur pays au moment du danger se virent recevoir par des injures, des menaces et finalement par la violence. Comme je le montrerai dans mes chapitres sur l'anarchie pendant la guerre, les meneurs ne suspendirent nullement leur action, mais on pourra juger par le petit incident suivant, que me raconta un de mes collègues à Noël 1914, de l'accueil qu'ils reçurent.

Il rentrait chez lui un soir en suivant une rue de Cricklewood encombrée par la foule, quand il vit un homme courant à toutes jambes et poursuivi par un groupe hurlant et sifflant, composé principalement de femmes. Mon ami s'élança à leur suite dans l'intention d'empêcher quelque crime. Il ne rejoignit le groupe que dans Edgware Road, à proximité de Welsh Harp et là seulement parce que l'homme était pris. Se frayant un passage à travers la foule qui comptait alors quelques centaines de personnes il demanda, tout essoufflé, de quoi il s'agissait.

« De quoi? dit en haletant une grande femme osseuse portant un panier au bras, il s'est adressé à un groupe de gens pour leur dire que le moment était venu de renverser le roi, puisque les jeunes hommes étaient tous partis au front! Nous allons le plonger dans l'eau, voilà

ce qu'il y a, et si vous essayez de nous en empêcher vous irez avec lui. Et il a de la chance de s'en tirer à si bon compte; il y en a parmi nous qui lui tordraient le cou, si elles étaient libres de le faire. »

Voici la mentalité que trouvèrent les communistes quand ils essayèrent d'appliquer le coup de pied de l'âne à un pays en détresse.

VI

Pour changer, ce paragraphe ne traite pas des anarchistes. Je l'ai inséré ici parce qu'il y trouve sa place dans la relation chronologique de ma carrière, car les événements qu'il rapporte eurent lieu pendant ces joyeuses années d'avant-guerre alors que l'Angleterre tout entière semblait danser aux sons langoureux des valse de Strauss, dans un rêve de bonheur et de paix. Même à cette époque cependant tout n'était pas à la paix absolue, car je fus mêlé à deux événements au moins qui auraient eu un retentissement considérable si les journaux en avaient parlé.

La première affaire débuta par la trouvaille que fit un jardinier de Buckingham Palace derrière la haute muraille qui sépare de la place Grosvenor les jardins du Palais; il y ramassa un mince feuillet de papier contenant une note adressée à l'une de nos princesses royales; l'écriture en était grande et pointue. Cette note qui me fut aussitôt remise parce que sa provenance était manifestement irrégulière, contenait une déclaration d'amour des plus passionnées pour la dame à qui elle était adressée, et la suppliait d'accepter gracieusement les gages d'affection que l'auteur de la lettre essaierait de lui envoyer sous peu.

Cela me remplit d'ardeur. L'inconnu avait réussi à

tromper notre surveillance une fois, mais il ne devait plus le faire! J'examinai alors le papier au microscope; je pus constater seulement qu'il était de belle qualité, de fabrication étrangère, probablement italienne, sans aucune marque de fabrique, et que l'écrit, non signé, était vraisemblablement l'œuvre d'un homme cultivé, d'âge moyen et de nationalité étrangère, ce dernier point déduit naturellement de la forme usitée sur le continent des lettres de l'alphabet. Je surveillai le palais moi-même, donnai aux serviteurs des instructions sur ce qu'ils avaient à faire dans le cas d'une nouvelle trouvaille et j'avertis discrètement différents inspecteurs de police. Le premier incident qui suivit fut la découverte d'un court mais très beau poème d'amour dans une autre partie des jardins où il avait manifestement été lancé par-dessus le mur comme le papier précédent et adressé à la même dame.

Je commençai à me rendre compte des difficultés. Ces missives avaient peut-être été jetées du haut d'un omnibus, ou pendant la nuit par un passant, ou par n'importe qui dans la foule qui circulait le long des murs à toutes les heures du jour. Je renforçai la surveillance, mais deux autres messages et un nouveau poème me furent remis au cours des trois semaines suivantes et cette affaire commençait à troubler mon sommeil. Je traînai le long des murs dix-huit heures sur vingt-quatre; des patrouilles battaient toutes les cours. Je passais et repassais sous un déguisement, mais toujours en vain. Et ce qui était plus grave encore les lettres furent alors suivies par une magnifique bague avec brillants et deux jours après par une perle choisie et de grande valeur. Et chaque envoi était accompagné d'un écrit débordant d'affection et de sincérité dans chacune de ses lignes. J'ai dû être plutôt de mauvaise humeur en ces jours-là.

Chaque message était ramassé à un endroit nouveau et il semblait qu'à moins de se rendre invisible ou de jeter ses missives du haut d'un ballon, notre homme ne pourrait nous échapper longtemps. En effet, un après-midi que je flânais dans la cour des écuries j'entendis des pas qui s'approchaient. Dissimulé dans ma cachette je regardai au dehors et je vis un homme de haute taille, d'allure distinguée qui venait rapidement vers moi. Il passa, tira quelque chose de sa poche et sans la moindre hésitation le lança par-dessus le mur dans le jardin intérieur. Je ne pus réprimer un sourire de triomphe en me montrant et en le dévisageant. Mais mon sourire disparut vite. Cet homme connaissait certainement la boxe et il me lança le plus beau direct gauche que j'aie vu en dehors de l'Albert Hall.

Je résolus de voir venir et son premier coup ayant passé tout près de mon oreille je l'assailis. Il était extrêmement fort, mais j'étais entraîné au ju-jitsu conformément aux règlements de police et il comprit, après une lutte brève mais violente, que toute résistance serait vaine. J'emmenai ma capture au poste de police le plus rapproché en me félicitant que les criminels ordinaires n'eussent pas ses remarquables aptitudes.

C'était un étranger de bonne éducation et de bonne société et il ne m'en voulut pas d'avoir accompli mon devoir. Mais il fut dûment averti que, bien que notre pays n'eût que de bons sentiments à son égard, il lui était interdit de faire à une dame anglaise une cour non autorisée, à plus forte raison quand il s'agissait d'une princesse royale; il fut enfin confié à ses amis et quitta l'Angleterre après avoir donné sa parole d'honneur de ne jamais y revenir.

Le dernier souvenir intéressant que m'ait laissé l'avant-guerre est celui de l'individu qui tenta de pénétrer dans la loge royale de l'Opéra de Covent Garden. C'était, je

me le rappelle, en novembre 1913 et j'avais passé ma matinée à une « garden party » donnée par le premier ministre, car, vu la présence de Sa Majesté, j'avais été commandé pour cette circonstance à titre de précaution contre toute action hostile des anarchistes. J'étais en costume de ville et, le roi étant parti, je rentrai chez moi pour changer de vêtement. Dès mon entrée j'entendis l'appel impérieux du téléphone.

« Est-ce Mr. Fitch? demanda une voix très agitée. Il faut venir immédiatement à l'Opéra. »

La voix était aussi effrayée qu'agitée et je ne perdais pas de temps à poser des questions. Habillé comme je l'étais je me précipitai dans la rue, sautai dans le premier taxi que je vis et le chauffeur partit pour Covent Garden à une allure qui n'a jamais été égalée, du moins en taxi. A mon arrivée je trouvai le directeur dans un état de nervosité proche d'une syncope.

« Un fou est entré ici, Mr. Fitch, balbutia-t-il en m'entraînant sur les marches de l'escalier. Il s'est fait appliquer en noir sur la chemise une tête de mort et des tibias croisés et il va et vient devant la loge royale. Je suis horriblement anxieux. Voyez, le voilà! Sa Majesté ne sait pas qu'il est là, chuchota-t-il, ne provoquez pas de scandale ici si vous pouvez l'éviter. Essayez de l'attirer dehors. Nous ne désirons pas de lutte à proximité de la loge royale, la reine et quelques membres de la famille royale s'y trouvent et elle serait effrayée. Vous savez en outre ce que ferait l'assistance si elle croyait qu'un danger quelconque menace le roi. »

C'est ainsi qu'au son des violons et aux chants des chœurs, tandis que musiciens et chanteurs faisaient de leur mieux pour mériter les applaudissements royaux, je me trouvai dans le couloir, à peu de distance de la loge, en essayant d'induire ce fou à m'accompagner dehors. C'était un grand gaillard osseux, aux yeux clairs,

au regard sauvage, et il portait son habit de soirée largement ouvert pour montrer une énorme tête de mort et des tibias croisés, d'un effet très réaliste, appliqués sur sa chemise. Je discutais, je le cajolais, je le flattais de mon mieux; il avait l'intention de pénétrer dans la loge du roi et il avança deux ou trois fois dans cette direction pour reculer quand je lui dis qu'il y avait à l'intérieur des gardes qui l'arrêteraient inévitablement avant même qu'il pût adresser la parole à Sa Majesté.

Il y eut quelques minutes de palabres au cours desquels je tendais tous mes muscles pour être prêt à bondir sur lui dans le cas où il s'approcherait trop de la porte derrière laquelle, ne soupçonnant même pas sa présence, était assise la famille royale.

Je trouvai un argument lumineux. Je dis au fou que sa seule chance de voir le roi face à face était de descendre dans la rue et d'attendre que Sa Majesté traversât le trottoir pour aller à sa voiture, tandis que sa suite serait derrière elle. L'histoire des gardes dans la loge était naturellement une fable, mais ma ruse fut efficace. L'homme à la tête de mort et aux tibias réfléchit, me regarda d'un air inquisiteur et descendit les marches de l'escalier avec moi.

Les gardes reculèrent devant nous sur un signe que je fis, bien que leurs mains fussent toutes tremblantes du désir d'empoigner le grand gaillard qui m'accompagnait. Je l'emmenai tout doucement dans la rue, puis je lui mis la main sur l'épaule en lui disant de se considérer en état d'arrestation. J'entamai une explication, mais mon homme fit une volte soudaine, me saisit par le bras et manqua me le briser dans sa première étreinte. Je lui appliquai un direct du gauche et réussis à me libérer pour le ceinturer. Je n'ai jamais affronté d'homme aussi fort. Nous titubions d'avant en arrière avec les huissiers du théâtre hésitant autour de nous et incapables de me

prêter main-forte en raison même de la violence de notre lutte et de notre étreinte. L'issue en parut un instant douteuse quand il empoigna encore une fois mon bras tordu, mais alors je réussis à l'abattre par un coup à la japonaise, et un agent de police qui essayait de me porter secours le saisit par un bras et moi par l'autre.

Comme je l'avais supposé dès le premier coup d'œil, cet homme était fou. Je ne puis dire ce qu'il y avait de vrai dans les récits désordonnés qu'il fit sur ses instigateurs anarchistes : je crois qu'il était tout simplement un aliéné. Quoiqu'il en soit sa folie fut attestée dans la suite et il entra dans un asile de fous.

J'eus encore une autre aventure en veillant sur le roi en 1913, mais elle prit une fin beaucoup moins mouvementée. Sa Majesté venait d'ouvrir la session du Parlement et elle entra au palais de Buckingham quand, exactement au moment où le carrosse atteignait la demeure royale, un vieillard sortit subitement de la foule en courant et leva la main comme pour jeter quelque chose dans la voiture. Me trouvant à côté de lui je lui saisis le bras avant qu'il pût achever son geste et je découvris que l'objet qu'il tenait à la main était une espèce de requête. J'allais emmener cet homme, un vieux Juif d'allure respectable, si le roi n'avait fait arrêter sa voiture et demandé de quoi il s'agissait.

« Dans la plupart des pays du Continent, me dit ce vieillard, après le passage du carrosse royal, j'aurais été frappé et laissé pour mort et mon placet aurait été mis en pièces. J'ai eu tort d'arrêter la voiture de cette manière, mais il n'est pas étonnant que vous aimiez votre roi ! »

Mes propres années de service auprès de Sa Majesté m'autorisent à souscrire absolument à cette opinion. J'ai eu affaire officiellement à la plupart des personnages royaux qui sont venus visiter notre pays; je leur ai

montré les sites de Londres en circulant avec eux incognito en autobus et en métro et je les ai rencontrés sur le continent à l'occasion des voyages où j'accompagnais pour veiller sur eux les membres de notre propre famille royale. Presque tous ces personnages ont été à mon égard extrêmement affables; certains me comblèrent de récompenses et de décorations, tel le Kaiser quand il me fit don de l'Aigle Rouge pour ma surveillance au cours de son voyage en Angleterre avant la guerre. Mais aucun d'eux ne possède cet attrait, ce charme étrange que sait si merveilleusement exercer Sa Majesté et qui fait de tout homme qui l'approche, et pour toute sa vie, un serviteur loyal et dévoué. C'est là, dans le cœur de son propre peuple sa meilleure sauvegarde contre tous ceux qui lui veulent du mal. Scotland Yard est certes capable de faire beaucoup de choses pour écarter de sa personne les meneurs étrangers et les assassins, mais c'est lui qui, mieux que tout autre, a réussi à mettre son trône sous l'infranchissable garde que lui font l'amour, le respect, le loyalisme de tout le peuple britannique.

VII

La déclaration de guerre qui éclata comme un coup de tonnerre dans l'angoisse universelle du mois de juillet 1914 entraîna pour moi une modification profonde dans mon service. Dans une autre partie de ce livre je traite avec plus de détails les tâches nouvelles qui m'échurent en 1914 et je raconte mon travail de contre-espionnage pendant les années de guerre. Ces attributions m'absorbèrent au point qu'il me serait resté peu de temps à consacrer à la répression de l'activité anar-

chiste; heureusement un certain nombre de causes concoururent à alléger cette partie de ma tâche.

En premier lieu, aussitôt la guerre déclarée, la police eut carte blanche pour débarrasser le pays de ses hôtes dangereux. Notre branle-bas de combat ne fut pas sans effet, car une centaine de meneurs de différentes catégories et diversement dangereux furent ramassés dans nos filets pendant la semaine qui suivit la déclaration de guerre pour se voir interner dans des camps de concentration ou bien expulsés comme indésirables. Scotland Yard connaissait pratiquement les faits et gestes de tous les anarchistes du pays et s'il avait jusqu'alors été empêché d'agir, c'était parce que ces révolutionnaires s'abstenaient de toute violence; on comprendra facilement que cette rafle opportune soulagea dans une grande mesure l'anxiété qui régnait en haut lieu. Plus d'un fonctionnaire de police écrasé par son travail ne serait que trop heureux aujourd'hui si un coup semblable pouvait être frappé.

Un autre facteur important qui nous libéra pendant la guerre de toute appréhension due aux meneurs communistes, ce fut le fait que pour la première fois dans son histoire le peuple britannique s'opposa fermement à toute influence étrangère. J'ai déjà relaté un cas illustrant la manière dont une foule du nord de Londres traita un anarchiste; voici un incident dont je fus témoin moi-même près de Victoria en septembre 1914. Dans une ruelle très animée un homme, monté sur une caisse à savon, avait entrepris de haranguer les passants au sujet de la guerre et de la manière dont les vies humaines étaient gâchées en France. La foule qui s'était rassemblée écouta en silence un certain temps. Puis un soldat vêtu de kaki s'approcha de l'orateur.

Je n'ai pas entendu beaucoup d'hommes donner libre cours à leur colère comme fit ce sergent et je le saluai

chapeau bas. Il parla cinq minutes à peine je pense pour stigmatiser le meneur et ceux qui le déléguaient. La foule sourit d'abord, rit ensuite et finit par hurler d'aise. Au bout de la première minute, au cours de laquelle l'individu sur sa caisse à savon avait tenté avec un insuccès retentissant de crier plus fort que le sergent, il comprit qu'il était temps de déguerpir et il essaya de descendre de sa boîte. Mais le sergent, un grand gaillard vigoureux, le saisit par le bras et le retint jusqu'à ce qu'il eût épuisé son vocabulaire. Puis il invita les assistants à lui ouvrir un passage et il expédia son homme d'un magnifique coup de pied, symbolisant la mentalité, en ces premiers jours, de tous les Anglais à l'encontre des agents de la révolution.

Pendant les deux premières années de guerre un mouvement significatif se manifesta parmi les rares anarchistes laissés en liberté sur le territoire britannique. Ils désiraient ardemment retourner en Russie, et comme ce pays était un allié et que la plupart des étrangers désireux d'y rentrer en étaient originaires, nous n'avions pas le choix et dûmes les laisser partir. Mais cet exode n'annonçait rien de bon; les corbeaux se rassemblaient autour de l'ours prêt à mourir et si nous avions eu la moindre autorité nous les aurions gardés en Angleterre.

Un des premiers à partir fut Lev Bronstein, généralement connu aujourd'hui bien qu'abusivement sous le nom de Léon Trotzki. Nous le maintenions sous surveillance, car nous savions que son retour en Russie ne ferait pas de bien à ce pays à l'agonie, et il fut arrêté en 1917 par notre Service Spécial au moment de quitter Halifax pour Petrograd. Il n'y eut malheureusement aucun prétexte légitime pour le retenir longtemps et c'est ainsi qu'un des génies les plus en vue de l'anarchie partit en hâte vers le nord-est pour contribuer à

donner une forme nouvelle à l'histoire du monde entier.

A cette même époque Lenine était en Suisse, exilé par les autorités tsaristes, mais toujours en communication avec les agents bolcheviks résidant en Russie. Il s'adressa à nous pour obtenir l'autorisation de venir en Angleterre et d'en repartir pour la Russie. Nous refusâmes; nous savions bien que son retour équivaldrait pour notre alliée au commencement de la fin. Il est grandement significatif pour la réputation acquise par cet homme singulier qu'ayant adressé la même requête à l'Allemagne, elle y fut accueillie avec l'approbation officielle la plus complète bien que l'accès du pays lui eût été interdit antérieurement. Cette fois cependant sur l'ordre du Kaiser en personne un wagon spécial et plombé fut mis à sa disposition; il était muni du cachet du G. Q. G. allemand qui le dispensait expressément de toute perquisition et de tous retards du fait de la police allemande. Lenine et son état-major d'anarchistes traversèrent l'Allemagne à toute vapeur pour arriver à Petrograd et y provoquer ce qu'il avait toujours affirmé devoir être le commencement de la fin pour la civilisation moderne telle que nous la connaissons.

Il y eut, particulièrement vers la fin des hostilités, parmi les ouvriers britanniques de notre pays un certain nombre d'efforts, d'ailleurs destinés à échouer, pour provoquer des grèves et des sentiments anti-patriotiques. Dirigeant désormais d'une position extrêmement forte, en Russie même, toutes les opérations révolutionnaires dans le monde entier, Lenine essaya de frapper aussi vite et aussi efficacement que possible les usines de munitions qui étaient pour nous les nerfs de la guerre. Il était prêt à employer tous les pacifistes mécontents et dupés de notre pays et il les employa en effet avec une certaine efficacité. Ses agents répandirent des pamphlets pleins de phrases trompeuses affirmant que la

guerre avait été déclanchée dans l'intérêt des capitalistes et préconisant l'arrêt de toutes sortes de services d'une importance vitale.

Dans le hall socialiste de Wandsworth eut lieu en août 1917 une réunion du comité des ouvriers d'usines au sujet d'une grande grève de mécaniciens commencée depuis une quinzaine. Cette grève arrêta d'une manière inquiétante la fabrication des munitions et elle avait eu pour résultat certains conseils de résignation murmurés tout bas dans certains milieux où le pays ne pouvait pas alors se permettre de les accepter.

J'envahis la salle avec vingt agents et la chose se fit si tranquillement que personne dans la rue voisine ne s'aperçut seulement de notre entrée. C'était nécessaire car il y avait aux portes quelques mécontents qui auraient engagé la lutte, et les autorités ne voulaient pas, à cette époque surtout, de troubles dans la rue. Je me rappelle la tête ahurie du président et la bouche qu'il ouvrit quand j'allai vers lui en lui demandant l'adresse de certains délégués qui n'étaient pas dans la salle.

A la fin j'arrêtai sept individus qui furent dûment déférés à Bow Street. Chose significative tous ces hommes sauf un, bien qu'ayant l'âge d'être soldats, vivaient encore dans leurs foyers à cette heure où la nation avait besoin d'eux. Ils furent finalement relâchés après avoir signé une déclaration par laquelle ils s'engageaient à ne plus provoquer de grèves, à ne plus troubler la fabrication des munitions et à rappeler au travail les ouvriers, à condition que leurs salaires fussent fixés par une commission exécutive composée de délégués désignés par l'union des métallurgistes et le ministre des Munitions. Cette grève fut donc vite oubliée; mais si nous avions laissé les mains libres à certains meneurs elle aurait pu avoir les plus graves conséquences sur le front français où, vers la fin de la quinzaine, les munitions

d'artillerie commençaient à manquer déjà dans des proportions dangereuses.

Quand la question de la conscription générale fut sérieusement envisagée, les agents anarchistes s'en servirent également dans l'espoir d'y trouver un ferment qui pût servir à révolutionner l'Angleterre. De nombreuses sociétés furent fondées dans le but avoué de résister à la conscription; quelques-unes, très rares, furent sincères, mais la plupart recevaient des subsides anarchistes et s'employaient à des fins anarchistes. Malheureusement nous dûmes combattre les innocents en même temps que les coupables, car il était impossible de courir des risques en ces jours-là et de préciser sans enquête approfondie le caractère qu'avaient ces sociétés.

Pendant les derniers mois de l'année 1917, j'envahis cinq bureaux servant de sièges à des associations de ce genre et je poursuivis, dans deux cas, mon enquête par des perquisitions domiciliaires chez certains de leurs membres. Je trouvai de grandes quantités de feuilles volantes de nature plus ou moins séditeuse que je saisis naturellement et j'eus l'occasion de parler avec des hommes et des femmes de toutes catégories dont quelques-uns étaient tout simplement des fanatiques et d'autres décidément indignes de toute confiance. Mes instructions m'imposaient à cette époque d'éviter tous désordres dans la mesure du possible et de m'appliquer à donner aux contrevenants d'énergiques avertissements oraux pour écarter de ceux qui les auraient induits en erreur les gens faibles et aveuglés. Et la plupart du temps je réussis à les renvoyer dégoûtés et convaincus d'avoir été dupés et désireux d'éviter de semblables erreurs à l'avenir : il m'avait pour cela suffi de leur confier certaines des choses que je connaissais sur cette horrible organisation égoïste et brutale dans l'intérêt de laquelle ils travaillaient et de leur donner quelques petits rensei-

gnements sur les assassins anarchistes que j'avais rencontrés dans ma vie.

Un intéressant spécimen de ces individus qui refusèrent d'aider leur pays en guerre fut le délégué d'un syndicat de marins que j'arrêtai en 1917 pour avoir fait passer à l'étranger des hommes ayant atteint l'âge d'être soldats. Il était accusé d'avoir extorqué à des jeunes gens désireux d'éviter le service militaire des sommes d'argent considérables en échange de certificats maritimes leur permettant de prendre service sur les bateaux marchands et d'échapper ainsi à la conscription. Cette mentalité, mon expérience me l'a prouvé, est celle de tous les anarchistes, bolchevistes et en général de tous les groupements socialistes; ils sont tous disposés à secourir les misérables, à condition que ces infortunés en paient le prix argent comptant, par leurs services ou par des engagements pris aveuglément et que ne sauraient compenser aucun secours au monde. Je ne suis pas un politicien, mais, personnellement, après ce que j'ai constaté de mes yeux, je regretterais pour tout jeune homme de ma connaissance de le voir s'acoquiner avec l'anarchie même la plus anodine. Il est bien rare que l'affiliation à ces partis n'entraîne pas d'ennuis et je ne les ai vus que trop souvent aboutir à l'assassinat ou au suicide.

VIII

Un des hommes les plus intéressants que j'aie été chargé d'arrêter pendant la guerre, ce fut le fameux journaliste E. D. Morel. Son nom retombe aujourd'hui dans l'oubli mais aux jours d'avant-guerre il égala Mme Harriet Beecher Stowe et fut un des adversaires les plus notoires du travail forcé des indigènes. Ses

livres : *Le gouvernement du roi Léopold en Afrique et Le caoutchouc rouge* étaient alors des sujets d'ardentes discussions et, chose assez étrange il s'était fait connaître à l'occasion d'une déclaration émanant de sir Roger Casement sur les atrocités commises au Congo. Le lecteur se rappellera sans doute que Casement fut pendu au cours de la guerre pour sa tentative de favoriser un débarquement des Allemands en Irlande; tout en n'étant pas réellement un ami de l'Allemagne, Morel était un pacifiste et il commença à se créer des ennuis peu de temps après l'ouverture des hostilités.

Il fut au début trop prudent pour se compromettre, bien qu'il usât de sa réputation si considérable pour déplorer notre entrée en guerre et prêcher l'évangile de la paix à tout prix. Il se montra dans les comités de différentes organisations pacifistes, mais il se maintenait à l'exacte limite imposée par la lettre de la loi, bien que sa propagande fût toujours extrêmement gênante pour ceux qui s'appliquaient à la rude tâche de travailler pour la victoire britannique. Au cours des temps il devint le chef de l'Union pour la suprématie démocratique, société pacifiste alliée de la ligue contre la conscription. On se rappellera qu'au moment où la conscription s'intensifia les pertes de bateaux marchands en mer et des défaites graves sur presque tous les fronts avaient dangereusement déprimé notre moral. Et c'est à cette époque que Morel se mit à franchir les limites de l'action légale. Un après-midi je reçus par le téléphone l'ordre d'aller voir sans délai sir Francis Lloyd, représentant alors l'autorité militaire à Londres, qui dès mon arrivée m'exhiba une feuille volante supposée provenir des bureaux de Morel et m'ordonna d'y perquisitionner. Ce pamphlet était si nettement pacifiste que le ton en devenait antibritannique et qu'il eût certainement été d'un effet funeste sur le front.

Une certaine quantité d'écrits semblables furent découverts dans les bureaux de Morel et d'autres à l'état d'épreuves et déjà imprimés à son domicile de King's Langley où je perquisitionnai également. Devant le tribunal, Morel, qui s'appelait en réalité E. Morel de Ville, fut inculpé en vertu des lois pour la défense du royaume, d'avoir induit une certaine miss Ethel-Sidgwick à transporter clandestinement un grand nombre de ces brochures en Suisse d'où elles auraient été introduites en Allemagne avec ce résultat désastreux d'encourager l'ennemi. Morel eut la chance de s'en tirer à bon compte avec seulement six mois dans la deuxième division; et il fut autorisé à se servir d'un taxi pour aller en prison, à cause des services qu'il avait rendus à l'humanité en dénonçant la situation au Congo.

Pendant ces quatre années de guerre plusieurs tentatives furent faites de miner le loyalisme des troupes du front; elles furent presque toutes le fait de certains groupements communistes en Suisse où s'étaient alors réfugiés nombre d'anarchistes de l'école de Lenine. Il s'y imprimait clandestinement des brochures qui passaient en France par grandes quantités et qui étaient distribuées aux permissionnaires venant du front ou y retournant. La police française traitait sans beaucoup d'égards les agents qu'elle prenait en flagrant délit de répandre ces écrits mais nos soldats semblent en avoir eu encore beaucoup moins.

Il advint à la Base du Havre que certain officier, aimé de ses hommes, mais craint pour son caractère excitable, mit la main sur un écrit incitant « tous les soldats britanniques qui respectent leurs camarades travailleurs du pays et du continent et qui sont prêts à frapper la tyrannie » à tourner leurs fusils contre leurs officiers. La brochure poursuivait en suggérant que la chose pouvait se faire sans danger au cours des attaques et dans

la confusion du combat. L'officier ne dit rien, mais épingla le papier parmi les avis régimentaires.

Le surlendemain matin, voulant ajouter quelque chose au tableau, il trouvait attaché au poteau qui le supportait un homme tout affaissé dont les bras et les jambes étaient entravés par une corde de manière qu'il ne pût bouger et bâillonné par une pièce de drap sale. Les sentinelles déclarèrent ne pas savoir comment il avait été amené là mais quand il fut détaché, on trouva encore dans une de ses poches intérieures un certain nombre de ces feuillets incendiaires. L'honneur du régiment était sauf. Ce pamphlet était identique pour le texte à un écrit que j'avais découvert moi-même en 1910 au cours d'une perquisition dans un repaire d'anarchistes.

Un factum plus ou moins semblable, bien que moins manifestement séditieux, exposa aux rigueurs de la loi un ancien membre du Parlement. Il y eut en mars 1918 une importante conférence travailliste à Westminster Hall et certains chefs du parti devenus depuis célèbres dans le monde entier y assistèrent. Les devoirs de ma charge m'amènèrent également à cette réunion et je voulus me rendre compte que tout s'y passait légalement. Ce qui s'offrit tout d'abord à ma vue ce fut un homme debout à l'entrée de l'immeuble et qui distribuait furtivement une feuille de papier aux gens qui entraient ou sortaient. Je le surveillai une minute ou deux malgré la pluie pour être sûr de ne pas me tromper, puis passant auprès de lui et lui jetant un regard d'intelligence je tendis placidement la main. Il regarda vivement autour de lui pour s'assurer qu'aucun agent de police ne le voyait et me pressa quelque chose dans la paume. Je tournai aussitôt le coin du bâtiment pour jeter un coup d'œil sur ce papier. Comme il débordait de déclarations, d'indications et d'incitations plus subversives les unes que les autres, je revins rapidement sur mes pas

et posai ma main sur l'épaule du distributeur. Grande fut sa surprise!

Le pamphlet qu'il m'avait remis ne portait aucun nom d'imprimeur ni adresse quelconque, ce qui constituait déjà une infraction à la loi. Mais il me fallut peu de temps pour faire dire à mon prisonnier d'où il avait sa provision de pamphlets (lui-même, pauvre vieux diable, était un vagabond qui eût distribué n'importe quoi pour quelques shellings) et quelques autres recherches me permirent de remonter à l'homme au monde que j'eusse le moins soupçonné, à feu Mr. Arnold Lupton, ancien député de Sleaford au Parlement.

Quand l'affaire parut, sir Archibald Bodkin, en sa qualité de procureur général, parla « du contenu criminel et dangereux de ce document » et il n'exagéra en rien. Une perquisition effectuée au bureau du délinquant arrêté me prouva qu'il avait envoyé ce factum à des objecteurs de conscience notoires, à des soldats prisonniers des Allemands et à d'autres en permission chez eux. Dans ce cas encore le loyalisme du peuple lui rendait impossible de faire beaucoup de mal dans le pays même; mais venant d'un ex-député du Parlement britannique et répandu en Allemagne ou dans n'importe quel pays neutre comme c'eût été le cas, si nous n'étions intervenus à temps, cet écrit aurait fait au pays un tort incalculable. Cette fois encore l'auteur responsable ne fut puni que de six mois de prison.

On a écrit, depuis la guerre, beaucoup de choses sur l'action de ces fameux membres du parti travailliste qui ont organisé chez nous, pendant les hostilités, des manifestations pacifistes. Certains hommes politiques devenus célèbres comme représentants de notre gouvernement ont vu dans ces temps de guerre une époque propice à des discours et actes de toute nature par lesquels ils exprimaient cette opinion qu'il faut toujours et à tout

prix éviter la guerre et que la Grande-Bretagne était moralement dans son tort en sacrifiant la vie de ses hommes pour un simple « chiffon de papier » qui engageait l'honneur du pays aux yeux du monde. Pour ce qui est de moi naturellement, je suis d'avis que ces politiciens professaient des idées absolument fausses, j'avais quant à moi des opinions diamétralement opposées en cette matière ainsi qu'en beaucoup d'autres. Mais je puis affirmer maintenant que le parti travailliste officiel et les politiciens réalistes du mouvement travailliste d'avant-guerre n'eurent jamais rien à faire avec les efforts d'anarchistes ou de gens peu loyaux comme ceux que j'ai décrits. Mr. Ramsey Macdonald et ses partisans peuvent nous avoir gênés beaucoup pendant la guerre, mais ils ont toujours été scrupuleusement sincères; ils ont visé la prospérité de l'Angleterre et n'ont jamais, quoi qu'on dise, pactisé avec le bolchevisme et l'anarchie. Tout effort en vue de fomenter une révolution nationale ou militaire les eût indignés autant que le chef de la police lui-même.

Un chef célèbre de ce parti servit un certain temps sur le front comme brancardier et risqua plus d'une fois sa vie en rapportant des blessés sous un bombardement violent. Il répétait souvent que tout pacifiste qu'il fût, il ferait cependant tout ce que le sentiment d'humanité autorise pour atténuer les souffrances de nos blessés; et d'après ma propre expérience des meneurs à la Lenine je ne crois pas qu'un seul sur mille d'entre eux risquerait de cette manière sa propre peau en hommage à ses principes. Je sais une occasion où Mr. Macdonald faisant une visite politique en France suivait un boyau de communication en arrière des lignes quand un shrapnell fit explosion un peu au-dessus de son groupe. Le général qui l'escortait a souvent raconté la chose depuis : « Je regardai autour de moi, dit-il, pour voir comment Mr. Mac-

donald en sa qualité de pacifiste à tous crins se comporterait devant l'explosion qui avait lieu tout près de nous. Mais, Dieu me bénisse, je crois bien qu'il conserva son sang-froid mieux que moi-même et j'appris alors que ce n'était pas la première fois qu'il allait au feu. »

J'en reviens aux anarchistes. Je fus quelque peu surpris pendant la dernière année de guerre de constater les modifications que la révolution russe avait produit dans mon travail. Lenine, autrefois un exilé en fuite cherchant un asile en Angleterre et assistant comme je l'ai déjà dit à des conférences anarchistes secrètes dans notre pays, était devenu un autocrate plus absolu que le tsar. Trotzki était devenu général après avoir vécu dans des ruelles ignobles et les hommes qui étaient auparavant des anarchistes sournois habitant des quartiers populaires et constamment surveillés par l'autorité avaient été soudain nommés ambassadeurs, consuls, plénipotentiaires et reçus comme des hôtes officiels et respectés.

Je ne puis malheureusement citer de noms, car ces gens sont depuis devenus fameux dans bien des cas comme représentants de la Russie nouvelle de la faucille et du marteau. Mais l'un d'eux dont le nom est aujourd'hui connu du plus paisible de tous les habitants de la Grande-Bretagne figura en 1918 dans une affaire plutôt amusante et qui montre bien les vicissitudes du sort. J'avais activement recherché pendant quelques jours un espion dont les lettres saisies par notre censure et confiées à mes soins pour enquête ne portaient ni nom ni adresse et j'avais décidé ce jour-là de fouiller à Londres même certains repaires des bords de la rivière où cet homme s'était certainement trouvé quelques jours auparavant.

En passant devant un groupe de bureaux de navigation je me vis refouler et presque assommer par un

individu qui sortait rapidement par la porte sans regarder où il marchait. Ce gaillard de haute taille et portant un pardessus à col de fourrure me jeta un regard, murmura je ne sais quoi et fit plusieurs pas en courant avant de réussir, avec une dignité grotesque, à marcher comme s'il se promenait. Et ce fut sa démarche qui le trahit sans quoi je l'aurais difficilement reconnu, bien habillé, bien nourri comme il était. Mais ce pas légèrement affecté me rappela très vivement un homme que j'avais une fois interrogé et examiné dans un logement de l'Est de Londres. Il était alors un membre connu du club des Lettons dont avait fait partie la bande d'assassins de Gardstein et à la fin de mon interrogatoire il manifesta un tel embarras, bien qu'en réalité innocent de toute complicité dans ce crime, que je me le rappelais encore huit ans plus tard. Ma présence imprévue lui donna un tel coup que lui, le représentant officiellement agréé de son pays, prit les jambes à son cou et s'enfuit précipitamment.

IX

Le 6 septembre 1918 je reçus d'un haut fonctionnaire du Yard un message dramatique dont les suites devinrent historiques puisqu'il provoqua, pour la première fois dans les annales d'un pays civilisé, l'arrestation d'un ambassadeur étranger. J'avais l'ordre d'arrêter M. Litvinov avec deux de ses secrétaires M. Herman Wintin et M. Wladimir Ochminski, parce qu'ils avaient « commis, qu'ils étaient sur le point ou en train de commettre une action suspecte ». Ma course précipitée à Golders Green en taxi, l'avertissement que je donnai, comme de règle, que tout ce qui serait dit pourrait être invoqué en témoi-

gnage contre mes prisonniers me rappelèrent tout à fait l'ancien temps alors que j'avais pour ennemis naturels ces mêmes types de Russes que ceux qui manifestaient là leur indignation.

La chose ne fut pas publiée à cette époque mais la raison réelle de cette arrestation de personnages officiels n'était pas seulement que leur manière d'agir fût suspecte; nous espérions alors que leur détention sauverait des vies de citoyens britanniques se trouvant en Russie révolutionnaire. Nous venions d'apprendre par radio de Moscou que le consulat britannique de Petrograd avait été pillé et qu'il n'y avait plus moyen de communiquer avec lui. On craignait encore pire à ce moment même; on sut deux jours après que le commandant Cromie, officier de marine attaché à l'ambassade, avait été tué d'une demi-douzaine de coups de feu en essayant de mettre en sûreté des documents officiels appartenant au gouvernement britannique et que plusieurs autres Anglais de Petrograd avaient été capturés, brutalement maltraités, frappés à coups de poing et de bâton et finalement jetés dans une abominable prison dont les conditions d'hygiène étaient absolument indescriptibles.

Aussitôt ces nouvelles confirmées, notre gouvernement adressa aux autorités bolchevistes un télégramme des plus énergiques annonçant l'arrestation de leurs représentants à Londres, exigeant pleine et entière réparation de tous attentats contre les personnes et les biens des Anglais en Russie, la mise en liberté immédiate de tous les prisonniers détenus contre toute justice et qui devaient être conduits sains et saufs à la frontière de Finlande. Suivirent de longues journées d'attente, mais notre télégramme officiel resta sans réponse et les Russes en ignorèrent dédaigneusement les termes. Puis arriva de notre ambassade de Moscou un message urgent annonçant que d'après des informations dignes de foi

l'ambassade devait être attaquée et que le gouvernement russe approuvait ce défi. L'ambassade fut pillée, des papiers importants furent détruits et nos représentants durent sauver leur vie en prenant la fuite. L'histoire véridique de cette agression n'a jamais été publiée avec ses détails; elle est de nature à faire rougir de honte tous les vrais Anglais. Elle n'eut d'autres suites que la libération de M. Litvinov dans un délai de six jours après sa dramatique arrestation; nous eûmes cependant l'ordre de continuer à le surveiller. Le bluff de notre gouvernement avait été traité avec mépris par les autorités bolchevistes et notre faiblesse s'était affichée publiquement par cette mise en liberté alors que les salles de notre ambassade à Moscou étaient encore encombrées de meubles défoncés et de documents brûlés.

Je ne veux pas engager de discussion politique sur les mérites ou les fautes du gouvernement britannique dans ses démêlés avec les Soviets, car de toutes manières il faut bien admettre que le commerce international est une nécessité et ne peut se pratiquer rationnellement lorsque les relations diplomatiques sont suspendues. Mais du point de vue de la seule police, l'arrivée aux postes les plus élevés de l'Etat de gens qui pendant de si longues années avaient été traqués par presque toutes les autorités policières de l'Europe a entraîné pour les malheureux détectives d'aujourd'hui une importante recrudescence de difficultés. J'ai entendu de mes propres oreilles Lenine déclamer contre la Grande-Bretagne et menacer de la ruiner par la révolution et préconiser cette révolution (qui devait, ainsi qu'en Russie, balayer roi et gouvernement) comme seul moyen de sauver l'Angleterre. Or la foi de Lenine anime presque tous les dirigeants de la Russie actuelle. Pendant ce temps nous accordons chez nous l'immunité diplomatique aux représentants des Soviets en leur permettant ainsi, s'ils le

veulent, de répandre les doctrines de Lenine et de réaliser au milieu de nous les complots tramés par lui.

Entendons-nous bien; je ne prétends pas que cela se fera. Comprenant sans doute peu à peu que le monde ne peut se gouverner avec succès par les doctrines d'une anarchie destructrice les anciens boute-feu et lanceurs de bombes corrigeront sans doute leur manière de voir. L'irrésistible pression de la grande machinerie politique mondiale les transformera en temps voulu sinon en idéalistes, du moins en individus capables de comprendre où doivent s'arrêter la révolte armée et l'assassinat secret considérés comme moyens politiques. Mais j'ai eu tellement affaire aux anarchistes qui, depuis, ont modelé la Russie nouvelle qu'il me paraît difficile de croire que des extrémistes aussi déterminés puissent jamais se résigner à modifier leurs sentiments; le léopard peut-il changer de place les taches de son pelage et le lion s'étendre en paix à côté de la brebis? La perquisition de l'Arcos sur laquelle je reviendrai dans un des chapitres suivants en fit douter sérieusement beaucoup de gens.

J'en arrive maintenant à une grève importante de l'année 1918, qui ne fut pas, pour une fois, provoquée par des meneurs anarchistes, bien qu'elle eût fait naître dans l'esprit de beaucoup d'entre eux des espoirs bientôt déçus.

Il y eut au début de septembre une grève de policiers, dramatique par son unanimité inattendue, car un très grand nombre d'agents de tous grades « déposèrent le travail ». Des milliers d'agents supplémentaires furent immédiatement appelés pour assurer les tâches vitales telles que règlement de la circulation, patrouilles nocturnes et le travail quotidien du maintien de l'ordre et du respect de la loi. Ces agents « spéciaux » (presque tous âgés ou impropres au service militaire) répondirent

courageusement à la convocation; mais je compte bien qu'ils pardonneront à un « vieux soldat » de dire qu'ils n'étaient pas toujours sûrs de leur affaire, comme je me le rappelle fort bien. Pour ce qui concerne mon propre travail j'ai trouvé ces trois jours-là que je circulais en règle générale plus vite à pied que dans un taxi.

La grève avait été provoquée par la question des traitements qui n'étaient certes pas fort élevés à cette époque, l'Etat n'ayant jamais alloué de suppléments de solde proportionnés à la hausse vraiment effrayante des prix qui, pendant l'automne 1918, affecta sérieusement même les bons revenus d'avant-guerre. L'agent de police Thiel avait été licencié pour avoir demandé une augmentation de traitement et les grévistes réclamaient, entre autres choses, sa réintégration.

Dans la matinée du troisième jour de grève le premier ministre s'offrit à discuter le problème en personne. En attendant Londres et d'autres grandes villes étaient le théâtre de scènes extraordinaires. Quelques milliers d'agents en grève n'ayant pas d'autre occupation avaient passé les journées précédentes à converser plus ou moins amicalement avec les « spéciaux » qui les remplaçaient. Il y eut dans une ou deux villes pas mal de protestations d'ailleurs empreintes de la meilleure humeur quand les nouveaux agents se révélèrent par trop inférieurs à leur tâche. Ils furent en outre, comme c'était naturel, en butte aux instances des grévistes leur demandant de se joindre à la grève, mais les amateurs restèrent fidèles au poste.

Au coin de Westminster Bridge et de Whitehall où la circulation est intense même aux heures les moins chargées, un petit « spécial d'un âge certain se trouva fort embarrassé le dernier jour de la grève et le trafic fut bloqué dans des proportions phénoménales. A ma sortie

de la Chambre des Communes je trouvai des véhicules de tous genres agglomérés en tentacules semblables à ceux d'une pieuvre et s'en allant du point malade dans toutes les directions. Mais les propos que tenaient deux ou trois jeunes « chauffeuses » eussent fait rougir n'importe quelle pieuvre.

Je courus sur les lieux dans l'intention de prêter mon concours. Au croisement des voies je trouvai le « spécial » au milieu d'un groupe de robustes gaillards en civil. « Vaut mieux ne plus t'en mêler, disait l'un au moment où j'arrivais, tu n'es pas fait pour un travail comme celui-là. Voilà ce qui arrive quand on veut employer des amateurs qui ne voient pas plus clair que toi! Laisse-nous faire, nous allons débrouiller ça pour toi, reste là, pense à ce que tu voudras et laisse-nous faire. » Dix minutes après les grévistes, car ils n'étaient pas autre chose, avaient mis de l'ordre dans la confusion et remis le service à l'« amateur ».

L'intervention personnelle du premier ministre eut pour résultat immédiat dans l'après-midi du même jour l'offre de conditions acceptables aux grévistes. Une augmentation de treize shellings par semaine fut accordée sur les pensions de retraite et différentes augmentations sur les traitements et sur les allocations pour les enfants, une indemnité de guerre de treize shellings par semaine fut offerte et l'agent de police Thiel réintégré sans mention officielle du licenciement précédent. En passant à Charing Cross ce soir-là j'entendis de formidables acclamations poussées par de nombreux grévistes rassemblés en ce lieu et je compris que le lendemain matin la tenue bleue familière aux Londoniens se montrerait de nouveau dans les rues.

Dans la nuit le préfet de police offrit sa démission qui fut acceptée avec l'octroi compensateur d'une baronnie. Le nouveau préfet, lieutenant général sir C. F. Ne-

ville Macready fut le premier d'une série de militaires distingués qui ont depuis dirigé Scotland Yard et sa nomination fut généralement approuvée par le personnel.

Depuis on a fait de nombreuses objections contre ce système de confier la direction de nos forces de police à des officiers. On a fait valoir que le choix d'un homme qui a passé sa vie dans l'étude de la tactique militaire, des avantages respectifs du combat de tranchées ou de cavalerie, des problèmes soulevés par l'utilisation de l'artillerie, par le transport des unités d'attaque ou de défense ne peut être le meilleur pour une situation dont les titulaires doivent diriger l'action préventive contre le crime, organiser des groupements de détectives et coordonner les mille activités d'une police moderne. On a ouvertement fait entendre dans la Presse et ailleurs que certaines démissions récentes sont dues au ressentiment qu'ont éprouvé de vieux officiers de police en voyant des soldats leur enseigner leur métier.

Je suis en relations assez étroites aujourd'hui autant qu'à l'époque de mon service actif avec mes anciens camarades de la brigade des recherches criminelles et je puis affirmer une fois pour toutes que ces bruits sont absolument sans fondement. Aucun détective ne se permettrait de faire passer ses sentiments personnels avant ses devoirs publics et dans la réalité le préfet de Police n'intervient pas dans le travail policier qui est dirigé par les chefs officiels des services au Yard même. Les attributions du préfet consistent à organiser et coordonner la police et les organismes d'investigations dans leur ensemble; il n'entre pas dans le détail des devoirs incombant à chacun de ces deux groupes.

Il existe cependant un mécontentement très net parmi certains dirigeants de la police judiciaire d'aujourd'hui et la cause en est due à un si grand nombre de règle-

ments nouveaux imposés, depuis ces dernières quatre ou cinq années, à la pression exercée par certains députés humanitaires (qui n'ont jamais approché un criminel de leur vie et voient en lui une espèce de martyr perpétuellement harcelé et tourmenté), qu'il devient en réalité très difficile de maintenir une accusation même contre le plus brutal des assassins.

Voici un exemple typique des règles responsables de cette situation; si un détective appréhende une personne suspecte à proximité de la scène d'un assassinat et dans les heures suivant le crime et que cette personne ait des taches de sang aux mains ou sur ses vêtements, le détective ne pourra d'aucune manière la questionner ni lui demander pourquoi elle se trouve sur les lieux tant qu'elle n'aura pas eu la possibilité d'obtenir l'assistance d'un avocat.

Qu'on y songe! Notre parent le plus proche, notre ami pourra être assassiné demain et ce règlement permettra fort bien à l'assassin de s'en tirer. Car naturellement, une fois l'avocat consulté aucun aveu ne peut plus être obtenu. Nous avons eu ces dernières années un certain nombre d'assassinats pour lesquels personne n'a été arrêté, tout simplement parce que ces règlements compromettent absolument le succès d'une poursuite contre un individu suspect quelque évidente qu'en soit la culpabilité. Demander à des officiers de police de travailler dans de semblables conditions c'est comme si l'on demandait à un athlète de courir entravé. Mais la faute n'en est pas aux préfets de police militaires.

X

Lorsque l'Armistice eut été finalement signé mon travail subit une nouvelle et importante modification. Après quatre fatigantes années de chasse aux espions je repris mon activité dans la surveillance des anarchistes. Immédiatement avant le début des hostilités j'avais beaucoup travaillé au service personnel de différents membres de notre famille royale et, sans la guerre, j'aurais pu achever ma carrière active comme garde de police attaché à la personne de l'un d'entre eux. Mais, en 1918, n'ayant plus que peu d'années à servir avant de prendre ma retraite, je ne crus pas utile de faire des démarches pour me spécialiser dans cette partie de mon service, puisque je n'aurais pu y consacrer que peu d'années pour me voir bientôt remplacé par un autre. Je retournai donc vers mes anciens amis, les chevaliers de la bombe et du couteau.

Pour dire la vérité nous nous attendions à trouver de nombreuses difficultés entre 1918 et 1920. Des milliers d'hommes étaient démobilisés; le travail était rare, les prix très élevés, les promesses faites dans les accès de folie des années de guerre ne pouvaient pas toujours être tenues quand on les considérait à la froide lumière de la raison. En fait les agitateurs trouvaient alors des conditions beaucoup plus favorables qu'elles n'avaient été depuis cinquante ans pour travailler avec succès parmi les « commotionnés », les mécontents et les nouveaux pauvres. Et les agents anarchistes qui ne chôment jamais longtemps recommencèrent à affluer en Angleterre sous toutes sortes de déguisements dans l'espoir de déclencher cette révolution depuis si longtemps atten-

due dont le travailleur aurait les pertes et le meneur les avantages.

Nous eûmes une fois de plus la preuve que la guerre, tout en étant pour l'humanité une épouvantable catastrophe, avait cependant produit chez nous une si étroite solidarité de race et alerté à tel point notre esprit jadis trop optimiste qu'au lieu de se faire écouter comme autrefois avec indifférence ou sympathie, les étrangers qui caressaient le projet de ruiner notre nation ne rencontraient plus que le dédain et parfois des coups de pieds bien administrés par d'anciens soldats. Au cours de ces années nos tribunaux de police ont vu de temps en temps le cas de meneurs anarchistes implorant la protection de cette même loi qu'ils violaient eux-mêmes parce que leurs efforts en vue de suborner la loyauté de gens sans travail avaient abouti à des représailles douloureuses et des violences contre leurs propres personnes. La plupart de ces plaintes furent repoussées avec une sévère admonestation du juge et une invitation à ne plus troubler la paix publique à l'avenir.

Dans l'ensemble ces meneurs anarchistes avaient une tâche peu agréable. Tout en opérant désormais avec des secours étrangers plus considérables (car quoique le gouvernement soviétique pût dire ou faire officiellement il permit certainement aux clubs et associations d'anarchistes de se servir de la Russie comme d'un tremplin pour leurs tentatives de soulever l'Angleterre) ils trouvèrent une surveillance policière aussi attentive que par le passé et reçurent de ceux qu'ils espéraient duper un accueil moins empressé que jamais. Quelques-uns d'entre eux, cependant, se consacrèrent à leur mission avec une ferveur tout à fait fanatique et durent en conséquence être expulsés l'un après l'autre au fur et à mesure qu'ils violaient les lois de notre pays.

En 1919, un grand Russe barbu, à face blême, nommé

Myer Hyman fut désigné pour être expulsé et dut quitter le pays. Sa contravention aux lois consistait, formellement, dans le fait de ne pas être inscrit sur les listes d'étrangers. Je me demande combien de fois mes lecteurs ont trouvé cette phrase anodine dans leurs journaux, alors que la raison réelle de l'arrestation n'était pas simplement d'avoir négligé de se déclarer à la police, mais d'avoir essayé de provoquer des soulèvements armés en Grande-Bretagne. Le véritable motif de l'expulsion de Myer Hyman fut qu'en organisant à Londres une réunion d'anciens criminels, d'anarchistes connus et de socialistes extrémistes, il avait commis une grosse bétise. Etant allé le voir chez lui un soir je lui avais fait porter une note me présentant comme un agitateur suédois de quelque réputation et qu'il connaissait de nom, mais pas de vue; j'avais été reçu et j'avais discuté avec lui un projet de semer le mécontentement parmi les sous-officiers de l'armée. Je l'avais arrêté, aussitôt en possession de renseignements suffisants.

J'arrêtai le même jour un de ses compatriotes nommé Max Segal qui devait assister à la conférence ainsi que Jules Edward Soermus, un violoniste finnois. Comme me l'avait candidement confié Hyman, Segal était venu en qualité de représentant officiel d'une puissante société révolutionnaire de Moscou et il avait apporté une somme de 4.000 livres en or et en bons. Ces fonds devaient servir aux dépenses nécessaires dans le pays, telles que l'installation de presses clandestines en vue d'imprimer des écrits anarchistes, l'achat, si possible, d'armes et de munitions et la rémunération d'agents chargés de répandre des arguments révolutionnaires et séditions à travers toute la Grande-Bretagne. Une grande partie de cette somme finit par aboutir dans les coffres du Trésor britannique. Soermus, officiellement membre respectable d'un orchestre de cinéma, portait dans sa boîte à violon

des documents que la police anglaise, me dit Hyman avec un rire de l'arrière-gorge, paierait n'importe quel prix. Il est inutile de dire qu'au moment de perquisitionner chez Mr. Soermus je n'eus rien à payer du tout pour ces papiers qui nous furent d'un énorme secours, pas tellement tout de suite qu'un mois ou deux plus tard quand eurent lieu d'autres expulsions. Le résultat de tout ce qui précède fut que Hyman, Segal et Soermus furent inculpés ensemble et finalement expulsés tous trois; Hyman était manifestement déprimé par les regards hostiles que lui lançaient ses amis. En juillet de la même année, Frances Ida Soermus (née Hewitt, à Barnstople le 4 octobre 1896) et mariée avec Soermus à l'âge de vingt et un ans quitta l'Angleterre pour rejoindre son mari sur le continent, car il avait finalement compris que le retour en Angleterre serait trop dangereux pour lui. En montant à bord du bateau, la jeune femme n'avait pas le moindre soupçon d'être surveillée. Mais Scotland Yard ne laisse jamais trop libres de leurs mouvements ceux qui fomentent des troubles dans le pays et nous savions dès le début qu'elle n'était restée là que pour aider son mari à rentrer en Grande-Bretagne si l'occasion s'en présentait.

C'est vers cette époque que parut dans la *Gazette de Londres* un entrefilet qui mit le mot *fin* à l'activité dans notre pays de cet homme étonnant que fut Ignace, Timothée Trebitch Lincoln. L'article en question annonçait seulement en peu de mots qu'un certificat de naturalisation accordé le 5 mai 1909 était révoqué pour déloyauté envers Sa Majesté. Ce fut pour moi la fin d'une très longue affaire, presque incroyable dans ses détails; car j'avais de par mes devoirs professionnels surveillé pendant huit ans la dramatique carrière de Lincoln et j'avais toujours pensé qu'elle finirait ainsi.

Né en Hongrie de parents juifs, il avait dès sa jeu-

nesse fait figure dans les désordres anarchistes de ce pays. On le croyait alors sous l'influence d'hommes plus âgés que lui. Il était encore impressionnable en raison de son jeune âge, mais la suite de sa vie révéla cette étrange férocité naturelle ennemie de toute autorité constituée qui fut également la marque distinctive d'autres Juifs célèbres tels que Lev Trotzki. Il se montra comme eux prêt à sacrifier quoi que ce fût, même sa religion et son orgueil de race, pour faire du mal à l'Angleterre considérée alors comme étant le bastion principal contre toutes les formes de l'action anarchiste.

Après une année ou deux de voyages il vint en Angleterre avec une certaine réputation d'agitateur incendiaire; il y devint d'abord ministre presbytérien, puis membre du clergé anglican. Mais toujours au fond de son âme couvait la pensée de frapper l'Angleterre. Peu après il fut élu député de Darlington par quelques voix de majorité contre Mr. Pike Pease et il se retrouva ainsi à Winchester avec des pouvoirs accrus pour attaquer le pays qui lui donnait asile. Ce qu'il ignorait c'est qu'alors déjà il était patiemment surveillé et que ses efforts révolutionnaires étaient connus de la police dès ses premiers pas sur le territoire britannique. Il est aujourd'hui d'autres hommes du même acabit qui se croient très forts et non suspects et qui dans le cours des temps découvriront, comme lui, qu'ils se trompaient.

Au début de la guerre cet individu vint à l'Amirauté avec un extravagant projet de destruction de la Flotte de Haute Mer allemande et il avoua dans une petite pièce de l'immeuble de l'Amirauté à Whitehall qu'il avait espionné autrefois pour le compte de l'Allemagne, mais sans y avoir jamais envoyé de renseignements dignes de foi et seulement pour en tirer de l'argent. A ce moment, dit-il, les autorités allemandes lui faisaient encore confiance et il proposa de se mettre en relations

avec elles, de leur annoncer qu'une faible partie de la flotte britannique se trouverait dans certains parages à telle ou telle époque et de leur conseiller l'envoi d'une puissante escadre pour détruire les bateaux anglais. Et Mr. Lincoln de suggérer froidement que l'Amirauté pourrait envoyer sur place toute sa flotte afin d'anéantir l'escadre ennemie.

Qu'on imagine la scène. L'astucieux juif hongrois au teint bruni développant point par point ses arguments dans la pièce ensoleillée et poussiéreuse de l'Amirauté et couvant du regard la face dure et les yeux bleus du seul homme en Angleterre qui aurait eu l'audace d'exécuter un tel plan s'il avait été désirable ou possible, le rigide vieux Fisher aux épais sourcils. Il y eut une pause pendant laquelle l'amiral Fisher quitta le bureau et ces quelques minutes lui permirent de demander certains renseignements sur cet homme et d'apprendre que l'individu était louche, déloyal et qu'il jouait probablement un double jeu dans l'intérêt de l'ennemi. Un instant après le vieux marin avait, dans sa propre et expressive phraseologie, envoyé au diable Trebitch Lincoln avec tout son plan.

Trebitch partit pour l'Amérique où furieux de son échec, quel qu'eût été l'astucieux projet qu'il avait réellement conçu, il publia dans le *New-York World* une diatribe mordante contre l'Angleterre en déclarant qu'il y était allé en premier lieu « avec l'inébranlable détermination de tromper les Anglais pour leur faire du mal » et que seule sa mauvaise étoile l'avait empêché « d'attirer une partie de la flotte britannique dans la mer du Nord pour la faire anéantir par les Allemands aux aguets ». C'était en somme une intéressante petite histoire dont le défaut principal était peut-être que la flotte allemande n'était pas capable de se dégager du blocus qui l'enserrait pour jouer le rôle que lui assignait cet

article. La raison pour laquelle il était à ce moment même si haineux était due à ce fait que nous avions fait connaître dans certains milieux que nous savions en liaison constance et directe avec l'Allemagne, que Mr. Lincoln avait offert de trahir à l'Amirauté certains plans secrets des Allemands. Ce qui, d'après ses propres paroles, n'était que la vérité pure et simple.

Je ne puis dire ce qu'il fit en Amérique pendant les quelques mois suivants, mais il se trouva bientôt de nouveau dans une situation fautive et cette fois pour un crime peu romanesque : pour un faux. Il fut convaincu devant un tribunal américain d'avoir émis différents chèques en imitant la signature du millionnaire et philanthrope bien connu Benjamin Seebom Rowntree et aussitôt extradé et renvoyé en Angleterre exactement comme un gosse braillant et donnant des coups de pied est ramené pour y être châtié à l'école d'où il a essayé de s'enfuir.

Au tribunal d'Old Bailey, en juin 1916, tout l'historique de ses nombreuses imprudences lui fut rappelé à son grand ébahissement et il parut aussi impressionné qu'ennuyé de voir que nous possédions des rapports si complets et si concluants. Il fut condamné à trois ans de travaux forcés, en toute justice selon moi. Ce qui le toucha probablement plus encore que ce jugement ce fut d'apprendre que pendant toutes ces années où il avait posé pour le grand espion mondial en se figurant tromper l'Angleterre aussi bien que l'Allemagne sur ses propres intentions (qui semblent avoir toujours été de procurer de l'argent à Trebitch) il était en réalité dûment surveillé par Scotland Yard qui cependant l'avait toujours, lui et sa maladresse, considéré comme gibier de peu.

XI

De tous les agents anarchistes qui nous honorèrent de leur visite aux jours d'après-guerre le plus dangereux fut, je crois, Axel Zacharassen. C'était un jeune homme vêtu, quand je l'arrêtai, d'un complet marron élimé, aux doux yeux bleus d'un rêveur plutôt que d'un incendiaire et je n'avais jamais vu d'homme ressemblant aussi peu à l'anarchiste normal. D'après ma propre expérience cependant c'est souvent le rêveur qui est l'individu le plus inquiétant tandis que l'anarchiste à barbe noire, aux yeux noirs n'est fréquemment après tout qu'un épouvantail à moineaux.

Venu en Angleterre de Stockholm où la police suédoise l'avait assidûment surveillé il s'était passagèrement domicilié à Londres. Il avait voyagé sans se presser et s'était présenté au nom de la société révolutionnaire qui l'accréditait à différents agitateurs notables du continent. Arrivé à Londres il eut une conduite exemplaire pendant quelques semaines, puis, croyant sans doute que nous l'avions oublié, il visita un anarchiste de Londres et lui remit une somme d'argent considérable que nous retrouvâmes dans la suite. Cette somme était vraiment très importante; les souscripteurs russes la destinaient à provoquer et à financer pour leur part en Angleterre une grève générale à partir du premier mai 1920. Malheureusement pour les extrémistes et heureusement pour nous l'argent se trouvait en lieu sûr longtemps avant cette date et même quand la grève générale eut lieu quelques années après, elle ne réussit pas à imposer la dictature russe pour laquelle cet homme et ses pareils avaient si bien travaillé sans répit ni scrupules.

Le prétexte officiel de la présence de Zachiarassen en Angleterre était sa qualité de correspondant voyageant pour un journal russe. J'ajouterai que ce déguisement de correspondant de journaux est l'un des plus fréquemment choisis par les anarchistes et espions venant dans notre pays; il leur confère une couverture pour des déplacements et des enquêtes qui paraîtraient suspectes sans cela et quand ils se font arrêter ils disent généralement qu'ils se renseignaient en vue d'écrire un livre sur les désordres révolutionnaires en Angleterre. Pour quiconque a rencontré de véritables journalistes comme ce fut le cas pour moi, il est facile de démasquer ces poseurs par quelques simples questions, car généralement ils ne savent pas un traître mot de ce genre de travail. Mais je ne doute pas que les vrais journalistes ne s'en émeuvent car le caractère d'intégrité de la Presse en souffre, du moins dans l'esprit du grand public.

J'arrêtai Zachiarassen dans une maison garnie de Camberwell et il protesta de son innocence avec volubilité. Je notai cependant un regard furtif et rapide jeté sur une paire de très grosses bottes dans un coin de la chambre. Je les examinai aussitôt et, comme je m'y attendais plus ou moins, les tiges en étaient doublées de petits étuis imperméables qui avaient sans aucun doute servi à transporter de Russie en Angleterre l'argent et les bons. Le gilet de cet homme avait également une fausse doublure et l'un des documents que j'y trouvai fournit les principaux chefs d'accusation invoqués contre lui devant le tribunal.

Une lettre qu'il avait cachée sur lui-même était adressée au nom d'Angélique Balabanov, Londres, malheureusement sans autre précision. Pendant des semaines toute la capitale fut fouillée en vain à la recherche de cette belle fille qui était alors le courrier chef des Soviets. Je ne puis dire si elle n'était pas arrivée, ou

si, apprenant l'arrestation de son complice, elle se tenait cachée. Je regrettai beaucoup de ne pouvoir lui parler car elle était l'un des personnages les plus romantiques et les plus sinistres de toute la révolution russe et elle n'aurait jamais dû venir à Londres.

Son nom a occupé la légende autant que l'histoire, car c'est un cas vraiment extraordinaire. On racontait que son père et sa mère avaient été tués par un officier de cavalerie du tsar alors qu'elle n'était qu'un petit enfant, dix-huit ans plus tôt, et qu'elle avait juré de ruiner toutes les grandes nations européennes par la révolution. Comme un oiseau de mauvais augure elle était apparue en Italie tout juste avant que la dramatique intervention de Mussolini ne retînt cette nation sur le bord de l'abîme communiste. On la vit également en Espagne et elle y fut arrêtée à la veille de la fuite du roi Alphonse, mais elle s'évada de sa prison le jour même où éclata la révolution. L'Angleterre est son ennemie particulière, mais cette occasion fut la seule où nous ayons eu la preuve qu'elle y était venue en personne. Scotland Yard connaît par cœur son dossier et son signalement et bien qu'elle soit incroyablement habile à se déguiser, je pense qu'il serait fort imprudent de sa part de risquer une nouvelle visite.

Malgré les renseignements et témoignages absolument concluants que nous apportâmes à la barre Zachiarassen plaida non coupable en affirmant qu'il n'avait eu aucune intention de faire le moindre mal au pays, mais uniquement d'exercer une action sociale parmi les classes pauvres. Ces excuses ingénues ne le sauvèrent pas cependant et j'eus le plaisir de l'expulser moi-même de Newcastle, le 18 juillet 1919.

Au commencement du mois suivant le Yard eut une autre affaire avec ses ennemis anarchistes. Un agent de service à Acton vit approcher un homme d'âge moyen

vêtu d'effets plutôt usés qui lui tendit une feuille de papier plié. « Voilà qui semble devoir vous intéresser », dit-il brièvement; un individu vient de me le remettre en tournant le coin, là-bas. Vous pourrez dire au poste que c'est un chômeur et ancien soldat qui vous l'a donné; nous ne sommes pas tous les damnés porcs que se figurent ces sales Russes. »

Le papier était adressé à « nos camarades les anciens soldats sans travail de l'Angleterre! » et c'était l'un des plus beaux morceaux révolutionnaires que j'aie jamais lus. Il débutait par force protestations de prétendue sympathie pour les « hommes qui avaient servi leur pays, à qui les capitalistes avaient promis monts et merveilles, et qu'ils laissaient maintenant mourir de faim dans les rues. » Il parlait de la sympathie de leurs camarades russes et promettait de belles récompenses qui, expliquait-il, ne pouvaient être données tant que les classes des boutiquiers et des hommes d'affaires ne seraient pas détruites, sans en excepter l'homme qui tient une échoppe dans la rue; et les femmes et enfants de tous ces gens-là passés au fil de l'épée. Il invitait finalement les lecteurs désireux d'en apprendre davantage à écrire à une boîte postale d'Acton.

Je jugeai plus utile d'y aller en personne et je fis ainsi. La petite boutique dont la case postale avait servi d'adresse fut aisément repérée et quand j'expliquai à son tenancier quel genre de propagande se faisait sous l'adresse de son commerce il voulut fermer son magasin et m'accompagner pour trouver celui qui se permettait d'agir ainsi. Je regrettai que les règlements en vigueur s'y opposassent; le brave homme ne dit pas grand'chose, mais son regard menaçant et la manière dont il se frottait les mains me firent regretter de lui infliger cette déception.

En arrivant à l'adresse qu'il m'avait indiquée de

l'homme qui avait loué sa boîte aux lettres, je fus plutôt surpris. Nous avions mis la main sur une petite serre chaude parfaitement organisée de mouvements révolutionnaires. Il y avait là des écrits séditionnels destinés à l'armée, à la marine, à la population civile, incitant à toutes espèces de mutinerie, d'assassinat et de violence. Il y avait des instructions des plus détaillées manifestement dues à un expert en questions militaires, sur la manière de s'emparer des réserves en fusils et en explosifs dans les bâtiments officiels, dans les casernes, etc., une fois la révolution déclanchée. Il y avait également des fusils, des revolvers et des munitions.

De nouvelles arrestations et expulsions suivirent l'arrivée de notre chargement de brochures et d'armes confisquées. Certains de ces documents révélèrent à l'examen une signature qui parut être celle de Lenine lui-même, mais mon opinion personnelle est qu'il s'agissait d'une imitation. Lenine avait certainement été, avant son accession au pouvoir, un anarchiste sans aucun scrupule, mais il y a lieu de croire qu'il se convainquit dans la suite de l'inutilité de certaines de ses anciennes théories sanguinaires. A cette occasion, comme d'habitude, le quartier général clandestin du groupe était entre des mains étrangères. Les communistes britanniques, du moins ceux que j'ai rencontrés, répugnent à l'assassinat et aux violences sanglantes considérés comme instruments politiques. Ils désirent réaliser leurs idéaux par des méthodes plus légitimes et il est vraiment regrettable que l'empreinte étrangère déconsidère à ce point le produit national, qui s'en trouve certainement tout aussi embarrassé que Scotland Yard lui-même.

Toutes mes expériences personnelles ne me rappellent qu'un anarchiste de renom né anglais, peut-être devrais-je en l'occurrence le nommer communiste. C'était le colonel Malone, membre du Parlement, jadis officier dans un

régiment britannique célèbre. Il fut arrêté vers cette époque. Je fus appelé d'urgence au Yard certain soir et l'on m'y montra le compte rendu d'un discours fait dans l'après-midi, à l'Albert Hall, par le colonel Cecil Lestrangle Malone, membre du Parlement. Je fus, il faut l'avouer, surpris qu'un homme ayant prêté serment de loyalisme au roi en qualité d'officier de l'armée pût ensuite se prêter à une allocution de cette nature!

« Nous aurons à nous servir des réverbères et des murs, avait proclamé cet homme devant une foule importante à Kensington. Que sont quelques Churchills ou quelques Curzons accrochés à des réverbères en comparaison avec les bombardements d'Égyptiens innocents en Égypte? Nous avons les oreilles rabattues des ignobles calomnies de la Presse capitaliste. A vous de décider si vous serez pour les classes capitalistes avec leurs malpropres agents tels que Churchill, Curzon, George, Thomas, Henderson et Brace ou pour le parti communiste ». Et bien d'autres choses encore de la même veine délicieusement explicite!

Je me rendis immédiatement au domicile du colonel Malone à Chalk Farm. Il n'y était pas, mais j'y fis quelques trouvailles intéressantes, entre autres choses une enveloppe contenant deux bulletins de consigne délivrés par deux stations différentes et éloignées l'une de l'autre. J'avais précédemment déjà rencontré sur mon chemin ce truc employé pour cacher du matériel compromettant, j'emportai donc ces bulletins et retirai les paquets correspondants. Ils contenaient, dans les deux cas, des liasses de documents dactylographiés et c'étaient bien, parmi les trouvailles que j'avais faites dans ma carrière, les plus intéressantes.

Ils portaient ce titre : « Cours de l'officier rouge » suivi d'une brève notice explicative prescrivant de ne jamais divulguer le contenu du livret aux autorités

policieres, dans quelques circonstances que ce fût. Les lois sur les secrets officiels m'empêchent malheureusement de donner des détails sur ces documents, mais je puis dire que c'est certainement ce que j'ai vu de plus condamnable dans toute ma vie de policier.

L'avocat de Malone le défendit peu contre l'accusation de paroles séditeuses, mais il dit que son client niait absolument avoir connaissance des « Cours de l'officier rouge ». Je fis ma déposition et un employé de la Cie Underwood ayant examiné la machine à écrire que j'avais trouvée dans l'appartement de Malone, assura que les documents avaient été dactylographiés sur cette même machine, autant qu'il pouvait le déduire de certaines particularités des caractères, etc. L'avocat répondit que la seule explication plausible à ses yeux était qu'une autre personne s'était servie de la machine en l'absence du colonel et que les bulletins de consigne avaient été introduits dans l'appartement par quelque individu mal intentionné. L'avocat général de son côté, détailla simplement tous les faits connus, soumit les papiers à l'examen du tribunal et mit en évidence l'ordre formel de les désavouer à tout prix tel qu'il ressortait des documents eux-mêmes. Il exprima également sa surprise de voir impliqué dans semblable affaire un homme qui avait prêté serment au roi, accepté l'argent du roi pour sa solde militaire et qui en sa qualité d'officier et de gentleman avait représenté une circonscription anglaise au Parlement.

Malone fut informé par l'accusation que si la paternité de l'opuscule pouvait lui être prouvée, il risquait d'être poursuivi pour haute trahison. Pour une raison que j'ignore, il me parut cependant qu'on ne désirait pas attacher trop d'importance à cet aspect de la question. Le cours de l'officier rouge avait déjà bénéficié d'une publicité trop grande pour qu'il pût à

l'avenir faire beaucoup de mal dans le pays et l'on voulut bien s'en tenir là. Cependant le colonel Malone fut condamné à six mois dans la deuxième division et je pense que son avocat et lui auront pu se féliciter après les débats car, ainsi que le déclara le tribunal, l'inculpé avait été en grand danger d'encourir une peine incomparablement plus grave.

XII

Le travail du détective est probablement parmi toutes les occupations au monde la plus dure à abandonner. Quand j'étais tout jeune homme je pensais fréquemment au temps où je pourrais me retirer et vivre à mon aise à la campagne. Mais je constate dans la pratique qu'aujourd'hui, dans ma retraite, je consacre à mon travail de détective privé exactement autant de temps qu'à l'époque où j'étais au Yard. Mais ce n'est plus une occupation officielle, naturellement. Je n'en ai pas moins traité ces dernières années une ou deux petites affaires intéressantes, particulièrement en liaison avec le service des renseignements militaires. Je ne puis malheureusement en parler. Mais je pense que toute relation du travail fait en Angleterre contre les menées anarchistes serait incomplète sans quelque référence à la lettre de Zinoviev et à la perquisition de l'Arcos. Je n'eus affaire officiellement ni à l'une ni à l'autre puisque j'étais déjà retraité; mais je crois pouvoir éclaircir quelques points de nature à intéresser le public.

Déjà auparavant le Yard avait effectué une perquisition fertile en beaux résultats. Ce fut exactement deux mois après que j'eus pris ma retraite et je connaissais intimement l'inspecteur de la Section spéciale qui en

fut chargé. On avait appris le chargement de certaines munitions de guerre à bord d'un bateau se trouvant pour le moment aux docks Victoria. Une perquisition fut décidée et le bateau méthodiquement fouillé. Dans la cale, sous un important chargement de ballots, furent découverts 67 fusils et 7.000 cartouches; on demanda des explications au capitaine. Il protesta de son innocence mais fut traduit pour contrebande devant d'autres autorités. Une semaine après à peine on perquisitionna un autre bateau où se trouvèrent 37 pistolets automatiques et 3.000 cartouches. Je n'ai rien à dire de ces trouvailles puisque je n'eus pas à m'occuper des recherches mais je crois que le Yard en tira de nombreuses déductions et que d'autres découvertes importantes en furent le résultat.

La grève générale de 1926 ne fut peut-être pas une tentative immédiatement et complètement anarchiste d'enlever au roi et au Parlement les rênes du gouvernement, mais elle fut, selon certaines autorités de l'époque, sérieusement financée par Moscou pour « secourir nos camarades anglais dans la détresse ». Quelles qu'en fussent les intentions, l'effet fut de prolonger la grève jusqu'à un point où le gouvernement de l'Empire eût pu passer aux dirigeants des « Trades Unions » si la bonne humeur, le bon sens et le courage de l'énorme majorité des Anglais n'eussent réduit cette grève à n'être plus qu'une colossale plaisanterie. Les volontaires assiégèrent les stations de chemin de fer par dizaines de mille dans l'espoir de réaliser une ambition de jeunesse et de conduire des « teuf teufs. » Les convois du métropolitain furent presque dès le premier jour assurés par les élèves des collèges et de l'Université charmés de l'aubaine. Des autobus ornés d'inscriptions telles que celles-ci : « Ne jetez pas de pierres aux passagers, ils sont suffisamment en danger comme cela » et « Admis-

sions pour affaires seulement » (cette dernière sur des vitres cassées) traversèrent les rues à des vitesses jusqu'alors inconnues. Des agents de police amateurs n'ayant pour tout uniforme qu'un brassard buvaient du thé tout en discutant avec des escouades de grévistes et acceptaient avec enthousiasme des paris sur la durée de la grève. Au lieu de la paralysie complète escomptée pour le pays et pour les villes plongées dans l'obscurité, non gardées, non vidangées, les volontaires assurèrent tous les services vitaux, en moins de douze jours tous les horaires étaient à peu près ramenés à la normale et cette terrible grève s'effondrait dans un éclat de rire qui eut des échos à travers toute l'Europe. Elle eut pour résultat principal de réduire à tel point les fonds des Trades Unions que les ouvriers eux-mêmes (qui n'avaient jamais désiré faire grève) en souffriront gravement dans les années à venir.

Les faits généraux concernant la lettre de Zinoviev en 1924 sont trop connus pour avoir besoin d'être relatés. Deux ou trois détails cependant ne sont peut-être pas aussi notoires. Elle contenait d'extraordinaires déclarations sur la possibilité de provoquer des mutineries, parmi les troupes britanniques et la révolution dans le pays en se servant des communistes anglais comme d'instruments tandis que le travail des incendiaires serait effectué par les agitateurs russes qui, la « victoire » remportée, viendraient en retirer les profits. Le ton de la lettre était d'un mépris complet pour les communistes anglais et conforme aux directives connues de la politique de Zinoviev consistant à « soutenir Macdonald comme la corde soutient le pendu. »

Cette lettre fut découverte à peu près comme le complot des poudres de Guy Fawkes. Une copie en avait été, dit-on, montrée à un homme d'affaires londonien par un agent de ses amis pour lui conseiller de prendre

certaines mesures au sujet de ses valeurs d'Etat. Cet homme aurait copié la lettre pour la communiquer sans délai aux autorités policières. Les hauts fonctionnaires du gouvernement furent avertis et l'on décida de publier le contenu de la missive dans les principaux journaux afin de mettre en garde le peuple britannique et tous les partis politiques et de leur révéler ce que leur réservait la Russie. Pendant ce temps la police poursuivait son enquête sur l'authenticité de la lettre. Il est encore interdit en vertu des lois sur les secrets d'Etat de raconter ce que fut l'enquête; mais je connais personnellement les inspecteurs qui en furent chargés et je sais qu'ils obtinrent la preuve irréfutable et complète que la lettre était authentique. Et, en effet, aucun argument ne pouvait être plus convaincant que la manière dont Zinoviev dut peu après quitter ignominieusement le comité central du parti communiste russe pour avoir commis une aussi grave bévue.

Quant à la perquisition de l'Arcos quelques révélations supplémentaires sont possibles aujourd'hui. Cette affaire débuta par la disparition au ministère de la Guerre de certain document des plus confidentiels. Le public n'en sut rien, mais la Section spéciale se mit immédiatement en chasse avec une fiévreuse activité. Les pistes suivies l'une après l'autre conduisirent toutes et tout droit au quartier général de la société coopérative pan-russe, à la Maison des Soviets à Moorgate. Ce trust, désigné en Angleterre par les initiales A. R. C. O. S., avait déjà plusieurs fois attiré notre attention et nous avions même expulsé son avocat conseil peu de temps auparavant. Une perquisition fut donc organisée sans délai pour être effectuée le 12 mai 1927 par les détectives de la Section spéciale.

Ceux-ci couraient de pièce en pièce; des agents de police empêchaient qui que ce fût de pénétrer dans

l'immeuble ou d'en sortir; les employés furent invités à rester assis à leurs places et de nombreux papiers furent saisis à fin d'examen. Pendant ce temps l'inspecteur chargé de diriger l'opération s'était rapidement rendu dans le bureau du chiffre. La porte de cette pièce n'ayant pas de loquet il eut quelque difficulté à entrer ce qui causa une petite perte de temps, et il put entendre le bruit que faisaient des papiers froissés et remués fiévreusement. Finalement dans un accès d'impatience il força la porte et saisit par le collet le seul individu qui occupait cette chambre secrète, un employé d'âge moyen en train de jeter en hâte des documents sur un tas de papiers déjà en flammes dans la cheminée. Cette pièce était la seule dans tout l'immeuble qui eût une cheminée.

Remettant son homme entre les mains d'un sergent qui venait d'entrer, le détective tira les papiers des flammes et s'efforça d'éteindre le feu, non sans se brûler les mains. L'employé se débattait furieusement pour l'en empêcher mais il fut facile de le maintenir. A côté de l'immeuble fut découvert un atelier photographique. On eut la preuve formelle que depuis des années l'Arcos n'avait été qu'un bureau d'espionnage et de liaison entre les agitateurs anarchistes en Russie et leurs agents résidant en Angleterre.

Le 20 mai 1927 tous les privilèges diplomatiques furent retirés aux Soviets et les dirigeants reconnus coupables de l'Arcos reçurent l'ordre de quitter notre territoire dans les dix jours. Les représentants du parti travailliste britannique furent eux-mêmes dégoûtés de ce scandaleux abus de notre hospitalité; ils adressèrent dans la suite et à l'occasion de cette affaire de sévères reproches à leurs camarades soviétiques.

Je n'ai plus grand'chose à ajouter au sujet de mes contacts personnels avec l'anarchie en Angleterre et ses

conséquences. J'ai traité dans ces chapitres des faits qui me sont connus et que moi-même ou des détectives amis nous avons notés sans erreur possible. Je n'ai pas eu l'intention de faire servir ces récits à une propagande alarmiste contre l'anarchie; je crois en effet que le grand bon sens de notre nation empêchera toute révolution dans le genre de celle qui éclata en Russie, déposa et assassina le tsar et permit à une minorité brutale de prendre en main le gouvernement et de réussir à le conserver par la terreur uniquement. Même en Russie cette ère est sur le point de disparaître; avec elle aura passé pour nous également une période de grands périls.

Le roi George ne court personnellement aucun danger, en partie à cause de l'efficace surveillance du Yard qui ne s'endort jamais, mais surtout parce que tels sont le loyalisme et le respect de son peuple qu'aucun anarchiste n'oserait attenter à sa vie. Les anarchistes sont, en général, de méprisables lâches qui jamais, s'ils peuvent s'en dispenser, ne risquent leur propre peau dans un attentat meurtrier. Je ne veux point dire toutefois que l'Angleterre soit complètement à l'abri de soulèvements sporadiques fomentés, parmi de misérables chômeurs, par des meneurs étrangers qui offriraient, comme dans le passé, des armes et des munitions à ceux qui seraient assez fous et assez affamés pour les saisir. Quand un homme voit sa femme et ses enfants souffrir de la faim, il est capable de bien des choses. Des soulèvements de ce genre, plus ou moins graves, constituent forcément des drames à fendre l'âme. Dans l'intérêt même de la population, l'ordre et la loi doivent être maintenus et tous ceux qui, dans la nation, se révèlent dangereux seront désarmés pour le bien de la paix publique. Scotland Yard fait de son mieux pour empêcher la distribution et l'emmagasinage des armes et des munitions, la diffusion des pamphlets subversifs rédigés

par des ambitieux insensibles qui lâchement invitent le travailleur à lutter et à mourir afin qu'ils puissent, eux, retirer des avantages de la révolution.

Le véritable remède cependant est entre les mains des travailleurs britanniques eux-mêmes et dans ce simple conseil que je leur donne de bien réfléchir avant d'agir. Les hommes qui cherchent à les exciter à la rébellion contre leur roi sont dans presque tous les cas des étrangers : Russes, Juifs, Italiens et Espagnols expulsés de leur propre pays parce qu'ils y étaient nuisibles. Ce sont des hommes qui vivent non d'un travail honnête, mais grâce à l'or versé par des traîtres. Et ils offrent à de loyaux Anglais de partager cet or avec eux. Ils sont égoïstes, impitoyables, brutaux, lâches, vils; ils travaillent dans l'ombre de crainte d'étaler leur honte en plein jour, et l'on trouvera toujours derrière leurs protestations les plus bruyantes et leurs plus grosses larmes de crocodile, un infini souci de leurs propres avantages et de leur sécurité. Qu'ils lancent donc eux-mêmes leurs bombes et qu'ils livrent leurs propres combats; et notre pays n'aura jamais qu'à rire d'eux. Mais accordez-leur trop d'influence, agissez sur leurs insidieux conseils sans les avoir pesés, et l'honneur et la monarchie britanniques seront balayés l'un et l'autre et un étranger deviendra le dictateur de notre Empire au cours des vingt prochaines années.

LIVRE II

L'ESPIONNAGE

I

Tant d'insanités ont été écrites récemment sur l'espionnage par des dames à l'émotion facile qui, ayant un jour soutiré un secret sans importance à un militaire ami, se croient maintenant qualifiées pour publier d'hystériques élucubrations à propos de leurs « aventures » que le public commence peut-être à se demander s'il existe réellement des espions. Responsable moi-même de la condamnation et de l'exécution de plusieurs d'entre eux à la Tour de Londres, je puis affirmer que oui. Je puis dire également, grâce à ma propre expérience, qu'il y eut peu de femmes espions et qu'elles sont considérées comme trop peu sûres pour être réellement dangereuses. Maintenant que le roman s'est appliqué à couvrir d'oripeaux de fantaisie la sordide figure de Mata Hari, elle en appelle avec force à notre imagination; mais avant que je les eusse terrassés, deux des hommes dont je raconterai l'histoire ci-après avaient été responsables des raids allemands de Scarborough et de Whitby, et cela c'est une tout autre affaire!

L'espionnage est en réalité un métier malpropre, dangereux, ingrat. On y engage souvent des criminels qui ayant fait preuve de beaucoup d'astuce se voient remettre de longues années de prison à condition de partir

pour l'étranger comme agents secrets. Entendons-nous, je parle des méthodes propres à d'autres pays, si la Grande-Bretagne emploie des espions, je n'en sais rien, ma tâche à moi n'ayant été que de contre-espionnage. Les espions sont rémunérés et touchent un salaire comme vous et moi, mais ils ne le reçoivent pas régulièrement, en règle générale. Ils sont obligés de s'en remettre à l'honneur de ceux qui les emploient, et comme ces derniers préfèrent payer au rendement alors que les agents doivent, pour vivre, toucher des gages réguliers, les difficultés ne manquent pas. J'ai lu de nombreuses lettres d'espions et je puis dire qu'au moins 25 % d'entre elles contenaient des appels de fonds désespérés pour permettre à leurs auteurs d'acheter le nécessaire. Tous comptes faits j'ai une profonde pitié pour eux; ils ont une vie misérable et, à moins d'une chance exceptionnelle, une fin ignominieuse.

Voici en peu de mots le système dont se pratique tout espionnage. Un homme, miséreux ou désireux de quitter son pays, est tâté par certains agents qui lui affirment que son voyage à l'étranger lui sera payé et lui garantissent un certain salaire s'il s'engage par écrit à faire l'espion. S'il accepte, on l'invite généralement à se procurer certain renseignement bien défini, tel que la répartition du charbon dans les ports de mer d'un pays supposé ennemi ou les tirs d'essai exécutés par quelque canon nouveau. Dans certains cas on l'enverra tout d'abord suivre des cours officiels d'espionnage où il apprendra l'usage et la préparation de différentes encres sympathiques qui sèchent sans laisser de traces sur le papier et qui redeviennent visibles à la chaleur ou au contact de matières chimiques appropriées. Il y apprendra également comment correspondre avec son service quand il aura réussi à surprendre quelque renseignement intéressant.

Il y eut une école de ce genre en Belgique occupée pendant la guerre et j'y reviendrai dans les chapitres concernant l'espionnage de guerre. Quant aux clubs d'espions, aux boîtes à lettres, aux agents ambulants, aux pigeons voyageurs et autres moyens de communication, il vaudra mieux que j'en donne quelques détails dès maintenant pour plus de clarté dans la suite. A l'école l'espion apprendra généralement que son premier point de repère en arrivant dans le pays où il devra travailler sera certain club et qu'il devra y demander telle ou telle personne à laquelle il fera un signe convenu ou remettra une lettre d'introduction. Il aura cependant une occupation qui lui confèrera le caractère d'un visiteur innocent. Peut-être se comportera-t-il comme un représentant de commerce ou un touriste ou un correspondant de journaux ou comme exerçant toute autre profession qui lui donne une raison de voyager, de visiter le pays et de poser certaines questions. Avant la guerre à Rotterdam tout un groupe de bureaux portait le nom de « Dierks et C^o ». Officiellement cette maison exportait en Angleterre toutes sortes d'objets ou de marchandises d'utilité courante et elle y avait de nombreux représentants; en réalité c'était tout simplement une boîte aux lettres pour les renseignements envoyés par les espions résidant sur notre sol. Ce nom de « Dierks et C^o » reviendra souvent au cours de ces souvenirs.

Arrivé au club, le nouveau venu y trouve la plupart du temps une petite société choisie connue par exemple sous la désignation de « Groupe britannique des Rurita-niens » d'après la nationalité de ses membres. Ceux-ci sont presque tous d'honnêtes commerçants qui s'y rencontrent pour parler avec tendresse du pays, devant un verre de bière et une portion de choucroute. Mais un ou deux parmi ces hommes — ceux en effet à qui sont adressées les lettres de créance — sont eux-mêmes des

aventuriers. Ceux-ci signalent à l'agent toute activité, au moment même, des services de contre-espionnage; l'agent leur transmet tous les messages verbaux qui lui ont été confiés; il prend des arrangements pour les lettres à recevoir et à faire porter par un messenger idoine et se rend ensuite sur le point particulier où il doit exercer ses talents.

Il recevra autant que possible aide et soutien d'un agent local au domicile duquel il résidera même. Il s'efforcera de connaître tout ce qu'il pourra découvrir par toutes les méthodes qui se présenteront à son esprit et il enverra ses informations à l'agent chargé de transmettre sa correspondance; elles seront généralement écrites avec une encre invisible entre les lignes de quelque lettre anodine échangée entre amis. Cet agent, résidant dans le même pays, transmet la communication par une lettre qu'il écrit lui-même; elle pourra, pour plus de sûreté être envoyée à deux ou trois adresses différentes en Angleterre, par exemple, avant de partir pour le continent écrite à l'encre sympathique entre les lignes d'une innocente lettre d'affaires.

Presque toujours cette lettre est adressée à une firme intermédiaire telle que Dierks et C^o établie dans un pays destiné à rester neutre presque dans tous les cas. Ayant reçu la lettre cette maison transmet la nouvelle sous la forme convenue à ses employeurs réels. La transmission à l'étranger occasionnera forcément une certaine perte de temps, et si le renseignement est suffisamment important pour justifier ce risque il pourra être envoyé directement à la maison établie en pays neutre. C'est ainsi que cette nécessité d'expédier par les voies les plus rapides des informations d'intérêt vital permit à Scotland Yard d'effectuer plusieurs des captures faites pendant la guerre.

Un point important est que l'existence d'une firme

intermédiaire justifie à intervalles réguliers l'envoi de salaires pour les « employés ». Cela est parfait en théorie, mais dans la pratique l'argent à distribuer aux divers agents ne semble pas abonder.

Les appels de fonds urgents sont fréquemment suivis de menaces que fait l'agent de traiter ses affaires d'une manière différente soit honnêtement, soit en travaillant contre le pays qui lui mesure si chichement ses subsides. Alors lui parvient un avertissement en termes modérés, mais qu'il ne pourra pas ne pas comprendre. Si l'espion ne s'applique pas davantage et ne devient pas raisonnable à l'avenir, ses employeurs laisseront se répandre le bruit qu'il est un agent secret et, déclinant toute responsabilité, demanderont, à titre de correction, qu'il soit puni pour avoir tenté de nuire aux relations amicales entre deux puissances animées d'une grande confiance réciproque. Généralement les lettres de ce genre sont accompagnées d'un petit envoi de fonds.

Ce jeu fertile en discussions continue ainsi sur un « leitmotiv » de peur, de cupidité, de soupçons et de menaces à peine voilées. Quand ce moyen est considéré comme sûr, les renseignements pourront être expédiés par pigeons voyageurs. S'il est possible de lâcher l'oiseau en toute sécurité, le système est bon, car il n'est pas probable que le pigeon soit arrêté en cours de route et même le serait-il, rien ne trahirait le point de départ. Avant la guerre un certain nombre d'étrangers résidant sur la côte orientale furent invités à ne pas avoir de pigeons; on eût dit que c'était pour certains un sport favori et ils élevaient fréquemment sans se gêner des pigeons voyageurs des plus rapides. Il faut cependant leur rendre cette justice qu'aucun d'eux ne fut en réalité pris en flagrant délit d'envoyer des informations par cette voie.

Tous ces faits étaient dans leur ensemble fort bien

connus de Scotland Yard avant la guerre déjà, de même qu'aux services policiers de toutes les nations civilisées. Comme tous les autres pays, nous nous efforcions de surveiller les étrangers suspects et, dans un ou deux cas, je fus chargé d'arrêter en personne des espions avérés et de prouver leur culpabilité devant le tribunal. J'en raconterai l'histoire au cours des deux chapitres suivants. En dehors de ces cas j'eus raison, plusieurs fois, de soupçonner des gens contre qui je ne pouvais absolument rien prouver; je citerai une brève liste de faits qui dans la suite m'apparurent sous un jour plus sinistre.

En 1909 existait dans Piccadilly Circus un club organisé, à en croire mes renseignements, par un colonel de l'armée allemande et par un officier de marine allemand. Cet hiver-là un certain nombre de membres allemands de ce club chassèrent avec des équipages anglais et, chose importante, c'étaient tous des officiers de cavalerie appartenant à des régiments d'élite. Le bruit court alors, peut-être sans fondement, qu'ils observaient la contrée où ils chassaient bien plus avec des yeux de militaires que de chasseurs.

Un Allemand nommé Martin Seidler réussit à se faire passer un certain temps pour un Hollandais jusqu'au moment où j'eus des raisons de croire que son passeport n'était pas en règle; il se révéla faux à l'examen et le titulaire fut dûment écroué; il n'avait, heureusement pour lui, pas encore eu le temps de débiter dans son travail d'espionnage. Sinon, la guerre battant alors déjà son plein, il eût subi un sort plus rigoureux.

Un cas presque similaire fut celui du frère d'une certaine comtesse du continent. Je perquisitionnai l'appartement de cet homme dans le nord de Londres, mais lui aussi s'en tira avec la sanction appliquée à un étranger indigne de confiance sur le territoire d'une nation en guerre, il fut interné.

En somme, les espions entrés chez nous n'eurent guère lieu de s'en féliciter. Il ne fut pas difficile d'en venir à bout, car nous étions parfaitement organisés pour les combattre et nous avions, même avant la guerre, une connaissance théorique si approfondie de leurs méthodes qu'elle eût été de nature à décourager certains états-majors du continent si nous avions voulu parer leurs coups. Nous avons préféré naturellement poser au John Bull un peu simple d'esprit et nous avons souri derrière notre main tandis que l'ennemi tombait allègrement dans nos pièges.

En 1911, lors de la visite du Kaiser en Angleterre, je fus chargé de veiller sur lui pendant son voyage, car je connaissais très bien les voies tortueuses de nos anarchistes et j'étais capable de préserver sa royale personne de toute agression. Mon service me mit naturellement en relations directes avec lui et j'eus alors besoin de tout mon tact; Guillaume II ne me déplut pas comme homme; il semblait impulsif, doué d'un bon caractère, s'irritant vite et pardonnant vite et s'intéressant étonnamment, intensément à tout ce qu'il voyait. Il ne cessait de poser des questions, de faire des commentaires et s'adressait à tout instant à l'un de ses secrétaires pour lui signaler une enquête à faire.

Je me souviens qu'il se passionnait pour l'aéronautique. A cette époque la plupart des pays européens, à l'exception de l'Allemagne, se moquaient de l'idée de voler. Mais non pas le Kaiser. Je crois que ce qui le surprit plus que tout ce qu'il put voir dans notre pays, ce fut notre manque d'intérêt pour les choses de l'air. Toute l'Allemagne suivait avec passion les expériences du comte Zeppelin, tandis que pour notre peuple l'aéronautique avait quelque chose d'un passe-temps.

Les anarchistes ne nous causèrent pas d'ennuis particuliers pendant le séjour du Kaiser et ma tâche n'eut

rien de fatigant. Aussi fus-je plutôt surpris quand, peu après le départ de cet hôte de marque, je fus officiellement informé qu'en reconnaissance de mes services Sa Majesté impériale daignait me conférer l'ordre fameux d'officier de l'Aigle Rouge de Prusse. Cette décoration ornée de brillants est accrochée au mur de mon bureau et je l'ai sous les yeux en écrivant ces lignes. Le tragique « Seigneur de la Guerre » ne pensait guère, en me décorant, que la prochaine fois qu'il entendrait parler de moi, ce serait comme d'un agent secret chargé de découvrir ses espions en Angleterre.

II

Ceci est l'histoire de la rivière le Yealm et de la Promenade de Plymouth, en 1911, alors qu'un descendant du fameux amiral qui « acheva son jeu et battit les Espagnols également » joua une autre partie, d'ailleurs plus savante, avec un élève de l'école d'espionnage de Rotterdam et la gagna aussi. La chose advint à une époque où l'Europe entière vivait dans l'angoisse à la vue des premiers nuages annonciateurs de guerre à l'horizon et au bruit menaçant du tonnerre qui grondait au loin devant Agadir, alors que, d'après ses propres paroles rendues publiques dans la suite, sir Edward Grey « estimait que la Flotte pouvait être attaquée d'un moment à l'autre » par les Allemands.

Certain lieutenant allemand du 15^e hussards avait loué pour quelque temps l'*Egret*, bateau-habitation alors amarré dans le Yealm à proximité de Plymouth; c'était un gentleman des plus agréables. Il ne tarda pas à faire connaissance de nombreux habitants de Plymouth où il fréquentait la meilleure société. Il donnait des fêtes déli-

cieuses et pleines de goût à bord de son bateau. Il y invitait tout particulièrement de jeunes officiers de marine animés d'idées modernes, et il leur développait de très vivantes théories sur la valeur de la cavalerie allemande, non sans s'intéresser énormément à leurs propos de « métier » au sujet des manœuvres navales et de l'orientation future de la guerre maritime. Ses vins qui étaient des meilleurs n'avaient rien de frelaté, mais il semble que nos jeunes officiers de marine d'avant-guerre eurent la tête trop solide pour lui car il dut essayer d'autres méthodes pour obtenir les renseignements dont il avait besoin.

Il se lia particulièrement d'amitié avec un avocat écossais et avec un gentleman descendant, du côté maternel, de sir Francis Drake. Assis dans la confortable cabine de son bateau en compagnie de ces deux messieurs, le lieutenant parlait soir pour soir tout en discutant les possibilités militaires de la récente et puissante marine de guerre allemande (mais il ne disait jamais rien qui ne fût déjà de notoriété publique) et en posant toutes sortes de questions intéressantes au sujet de la marine britannique. Il faisait allusion aux difficultés marocaines et demandait en riant à ses amis comme chose qui l'intriguait et comme sujet méritant d'être discuté quelles chances aurait selon eux la marine britannique en cas de guerre, puisqu'à cette époque les hommes d'Etat des différentes nations se prenaient par les cheveux les uns les autres. L'Allemagne, disait-il, pouvait rassembler en douze heures toute sa flotte de construction récente; l'Angleterre au contraire serait obligée de rappeler ses bateaux des quatre points du globe et la flotte allemande pourrait ainsi défaire en détail chaque escadre ou petite flotte avant qu'il fût possible de mettre sur pied un véritable plan de campagne. Quelles mesures, demandait-il — question purement académique — prendrait

l'Amirauté pour remédier à un tel inconvénient?

En même temps ces deux gentlemen s'aperçurent que le docteur Schultz (il était docteur en philosophie et sortait d'une célèbre université allemande) posait à ses jeunes amis de la marine force questions comme, par exemple, si les marins en permission étaient rappelés d'urgence, quels étaient les bateaux ayant des vivres et leur plein de charbon et prêts à quitter le port d'un moment à l'autre, quels ordres avaient reçus certains bateaux de guerre, en combien de temps il serait possible de rappeler dans nos eaux nos escadres de la Méditerranée et de l'Orient, et ainsi de suite. Le lieutenant était toujours aussi charmant, et il posait ses questions avec adresse et comme par hasard, mais il commençait à éveiller des soupçons. Un matin que j'allais au rapport à Scotland Yard, on me parla de l'affaire et je reçus l'ordre de partir pour Plymouth et de m'en occuper pendant quelques jours.

Je rendis visite à l'avocat et j'appris alors que le docteur Schultz avait des raisons particulières et professionnelles d'observer autour de lui. La nuit précédente il avait exposé à mon interlocuteur et à son ami un plan d'une saisissante simplicité. Il était, avait-il dit, l'agent d'un grand trust de journaux allemands et sa mission consistait pour le moment à réunir le plus d'informations intéressantes possibles sur l'Angleterre et spécialement sur la marine et l'armée de ce pays. Ce qu'il désirait, avait-il expliqué, c'était d'obtenir les services d'un ou de deux hommes cultivés que leur situation sociale mettrait à même de connaître des faits récents et intéressants et d'avoir ainsi grâce à ces auxiliaires de quoi fournir régulièrement aux principaux journaux allemands des articles sur les questions militaires et navales. S'ils pouvaient, en outre lui procurer à l'occasion des articles écrits par d'authentiques officiels de

marine sur des sujets tels que le développement des constructions de navires de guerre, les blindages, les canons, l'activité des sous-marins anglais, il en serait, lui, très heureux. La rémunération serait généreuse; il pouvait leur offrir 50 à 60 livres pour un mois d'essai dans le cas où ils donneraient des choses ayant une réelle valeur et leur assurer ensuite un revenu régulier de 1.000 à 1.500 livres par an.

Les deux gentlemen avaient demandé un délai pour étudier cette proposition. J'eus un entretien avec tous deux et leur conseillai d'accepter les conditions proposées en stipulant bien que le docteur Schultz ne leur demanderait jamais rien contre l'honneur ou contre le pays. Car, après tout, cet homme était peut-être ce qu'il disait être et dans ce cas il serait peu sage de décliner son offre; mais s'il était réellement un espion, nous aurions alors une preuve nette qui permettrait d'aller de l'avant. Je m'arrangeai en attendant avec la direction des postes pour faire noter les adresses des destinataires.

Notre homme fut charmé et il écrivit immédiatement à un certain M. Pierre Thissen à Ostende. A cette époque Scotland Yard s'occupait particulièrement du sieur Steinhauer, chef du service secret allemand, et nous savions parfaitement que M. Thissen était en réalité Max Tobler, directeur de l'école d'espionnage allemande à Rotterdam. Et, en effet, les réponses qui parvinrent au docteur Schultz étaient datées de cette ville. J'ouvris ces lettres, estimant que mes soupçons m'y autorisaient. Elles contenaient outre une somme considérable, des félicitations pour « la rapidité avec laquelle vous avez mené cette affaire » et l'avertissement de faire attention à « cette maudite police anglaise. »

La démarche suivante fut faite par l'avocat qui se pénétra de son rôle avec un humour sobre et tout à fait judiciaire. Il rédigea dans toutes les formes un accord

digne d'un homme de loi par lequel il s'engageait à servir de correspondant militaire et naval pour la côte méridionale de l'Angleterre et il signa le document en même temps que Schultz. Finalement il le remporta chez lui pour y faire une petite modification, mais il entra chemin faisant chez un de ses amis où je l'attendais; je copiai l'accord avant de le renvoyer au docteur Schultz. Cet avocat et moi nous combinâmes alors une histoire à dormir debout que nous fîmes dûment passer au docteur Schultz tout rayonnant de joie en voyant son plan réussir. Si ses employeurs ont réellement avalé ces histoires de navires de guerre britanniques (y compris un plan à l'étude pour un bateau muni de courtes ailes métalliques lui permettant de raser la surface de l'eau afin d'atteindre une plus grande vitesse) il faut qu'ils aient été encore plus crédules que nous ne supposons.

Schultz lui-même cependant n'était pas un imbécile et malgré toutes nos précautions il vint un beau matin chez l'avocat, tout plein de rage et d'appréhension. Je parlais précisément des mesures à prendre dans la suite et je dus, quand le visiteur fut annoncé, me glisser dans la pièce voisine. Schultz dit qu'il avait des raisons de croire que ses lettres ne demeureraient pas ignorées d'une « bande de journalistes concurrents en Angleterre. » Mais son nouvel ami s'attendait à cela. « Faites désormais adresser vos lettres à mon bureau », dit-il avec sympathie tandis que je souriais approbativement au son de ses paroles, « et chiffrez vos télégrammes les plus importants; personne ne les suspectera plus ». Ces déclarations soulagèrent grandement le docteur Schultz et toutes ces étonnantes communications passèrent dès lors par le bureau de l'homme de loi où je pus les étudier sans danger d'être surpris.

Cependant l'affaire n'était pas en réalité une pure plaisanterie et nous dûmes un jour y mettre fin. Une

lettre écrite de Rotterdam par Tobler invitait à ne plus envoyer de « ces maudits télégrammes » dans le cas où des soupçons seraient éveillés. Et la lettre continuait ainsi : « Où en est la situation avec le commandant et le lieutenant (deux individus imaginés par moi). Les officiers de réserve dont vous parlez n'ont aucune utilité; ils ne peuvent nous procurer de renseignements secrets de quelque importance car ils n'ont pas accès aux dossiers et rapports officiels. Il faut travailler davantage. Si nous n'obtenons pas plus d'informations, nous ne paierons plus. Faites-moi savoir si nous pouvons nous rencontrer en Hollande ou en Belgique et si vous pouvez emmener avec vous le commandant et le lieutenant. Ce qu'il me faut ce sont des informations officielles et c'est là ce qu'il faut obtenir à tout prix. »

Je saisis cette lettre et l'emportant dans ma poche je montai à bord de l'*Egret* pour voir le docteur Schultz. Quand je lui dis qu'il était un espion il me regarda en silence et je pus entendre le clapotis de l'eau contre les parois du bateau. Je m'attendais à une protestation violente mais le professeur de philosophie fut à la hauteur des circonstances. « Je dois vous féliciter pour l'efficacité de votre police, monsieur, me dit-il avec calme; je pense que vous me laisserez le temps de prendre une brosse à dents et quelques pyjamas? »

En route pour la gare il avoua qu'il n'était pas trop désolé que le jeu fût fini. « Je suis un officier, et non pas un espion, déclara-t-il avec passion, j'ai détesté ce travail-là dès le début, mais on a fait pression sur moi pour m'envoyer ici. Se battre, oui! mais pas ce métier là! »

Il fut alors jugé à Plymouth pour espionnage et convaincu sans aucune chance d'obtenir un verdict favorable, car les preuves étaient très fortes. Il fut condamné à vingt et un mois dans la deuxième division

et je crois que le tribunal en fut très affligé; je l'étais moi-même; mais nous ne pouvions naturellement tolérer ces menées dans le pays.

Au tribunal il fut parlé le moins possible de M. Thyssen d'Ostende et de son double Mr. Tobler de Rotterdam. Cependant cet éminent gentleman prit peur ou, ce qui est plus probable, fut officiellement déplacé. Il fut en tous cas remplacé, dans le courant du mois suivant la condamnation de Schultz, par un certain R. H. Petersen et Tobler lui-même ne parut plus dans nos rapports. Je suis convaincu que le gouvernement allemand ne se rendit pas compte combien nous connaissions ses faits et gestes, sans quoi il fût devenu beaucoup plus prudent; je crois également que le sieur Tobler ne s'employa plus à espionner notre pays d'une manière active.

Pourquoi? je l'ignore. Peut-être avait-il repris du service dans l'armée, bien que je ne le croie pas. Peut-être fut-il convaincu de quelque supercherie et envoyé en prison pour réfléchir à la folie qu'il avait commise en manœuvrant si maladroitement dans le cas de l'espion de Plymouth. Peut-être s'est-il suicidé de désespoir après une réprimande officielle. Nous ne le savons pas. Il retomba dans cette impénétrable obscurité d'où émergent les espions pour y retourner le moment venu, à moins d'avoir beaucoup de chance. Généralement cette obscurité c'est la mort; car une fois que le Yard a fixé sur eux ses yeux qui ne s'endorment jamais, ils lui échappent rarement. Il nous est interdit, pour la sécurité même de notre pays, de négliger un seul instant les faits et gestes d'un homme dont le nom a été classé dans nos casiers de Westminster à la section « espionnage » avant que n'y figure, nettement portée à l'encre rouge, la dernière notice indiquant nom, date et lieu avec les lettres mystérieuses O. K.

III

Mr. Petersen, de Rotterdam, avait, quelles que fussent ses erreurs, de l'allant. Il ramassa le gant que son prédécesseur, Herr Tobler, avait été obligé de laisser tomber et il essaya immédiatement d'obtenir les renseignements ardemment désirés sur cette marine de guerre britannique tant et si bien redoutée. Si l'on peut lui reprocher quelque chose c'est d'avoir eu trop de zèle; il eût été plus sage en permettant aux choses de « se tasser » un peu auparavant.

William Salter, navigateur retraité, résidant à Portsmouth, trouvait sa pension de cinq shellings par jour insuffisante à lui procurer tout le superflu qu'il désirait et il avait, dans l'espoir de l'augmenter, fait publier par un journal de l'endroit une offre de se livrer à un travail d'enquêtes. Il ne reçut qu'une seule réponse à son insertion, mais celle-ci l'intéressa énormément. Elle provenait d'un certain capitaine Grant qui demandait si Salter pourrait se renseigner au sujet de l'approvisionnement en charbon de la base navale de Plymouth, et, à la même occasion, proposait une entrevue. Le vieux loup de mer (car c'est exactement sous cet aspect que se montra Salter) doit, au cours de cet entretien, avoir paru au capitaine Grant un simple instrument dénué de toute malice car le capitaine semble lui avoir caché peu de chose.

Il expliqua en un anglais parfait qu'il représentait certain fameux magnat allemand du charbon, un « Herr Petersen » de Hambourg. Ce grand homme avait eu connaissance de bruits annonçant une grève prochaine des mineurs en Angleterre et il désirait savoir quels

ports étaient insuffisamment fournis de houille afin de pouvoir y vendre du charbon allemand aussitôt la grève déclarée. Il demanda à Salter à combien s'élevait sa pension, il sympathisa avec lui sur ce qu'il appelait une misérable récompense d'une vie de bons services et dit qu'il gagnait lui-même 15 livres par mois dont une proportion raisonnable pourrait être détournée vers les poches de Salter, si celui-ci se révélait utile. Dès cette première entrevue il semble avoir été convaincu de converser avec un traître, car il fit comprendre qu'il paierait également pour savoir combien d'hommes montaient certains navires alors à l'ancre devant Plymouth.

Mais il eût été fort inquiet s'il avait suivi Salter, quand celui-ci partit clopin-clopant après avoir promis de donner une réponse définitive dans la suite. Car le vieux marin se rendit tout droit chez l'amiral surintendant du port et lui exposa la situation. Après quelques minutes de conversation cet officier demanda à Salter s'il était disposé à amuser l'espion en attendant que les autorités compétentes fussent informées; autant que je connais Salter j'imagine qu'il surmonta l'appréhension et le respect que lui inspiraient l'autorité au point de hasarder un geste d'assentiment. De toutes façons dès le lendemain il allait trouver le capitaine Grant avec une liste de « faits » et pendant ce temps je reçus l'ordre téléphonique de faire un voyage à Plymouth.

J'allai d'abord au logis du capitaine Grant dans une maison de Southsea appartenant à une certaine Mme Jackson; cette personne était femme d'un marin et ne soupçonnait en rien son locataire. Celui-ci était si bien entré dans ses bonnes grâces qu'il était précisément en train de pêcher avec la très jolie fille de la propriétaire au moment où je me présentai et j'appris qu'il sortait avec elle presque chaque après-midi. Je montai dans sa chambre après m'être fait connaître.

Pour un espion cet homme était singulièrement peu soupçonneux. Son secrétaire était ouvert et jonché de papiers jetés pêle-mêle. Sur le haut du meuble je vis une photographie de lui-même et d'une jeune fille que je pris pour miss Jackson. Il y avait dans le visage lourd de cet homme quelque chose qui me parut vaguement connu. Je trouvai dans le secrétaire une carte à grande échelle de l'arsenal de Portsmouth, un pistolet automatique chargé avec de nombreuses cartouches tout autour, un grand nombre de lettres en allemand et en anglais et surtout trois missives dont la disposition des mots allemands me parut peu naturelle. Je connais bien la langue allemande et je m'assis sur le lit de cette petite chambre et consacrai dix précieuses minutes à rechercher pourquoi les mots étaient ainsi placés.

Finalement j'y renonçai et copiai rapidement les lettres qui m'intriguaient. Puis je partis après avoir remis toutes choses en place et recommandé à Mme Jackson de ne point parler de ma visite.

J'eus beaucoup à faire cette nuit-là.

Avant toutes choses je fis plusieurs enquêtes par téléphone à Scotland Yard en demandant certains détails sur des photographies de criminels dangereux et je priai de m'envoyer environ une douzaine d'anciens portraits dont j'indiquai les noms. Puis je m'assis à ma table et m'occupai des trois copies de lettres. Je me suis toujours intéressé aux cryptogrammes, mais cette fois il s'en fallut de peu que je me déclare battu. Finalement après des heures de travail, après avoir couvert pages sur pages de solutions problématiques je découvris la clef. Je travaillai encore une demi-heure pour transcrire ces lettres en clair. Puis me redressant avec un grognement je m'aperçus qu'une pâle lumière commençait à éclairer mes fenêtres. J'avais passé toute ma nuit à jouer au puzzle.

Je pris quelques heures de sommeil et j'allai voir ensuite l'amiral surintendant. Je lui apportai une copie de mon travail nocturne qu'il contempla d'un air des plus sévères. Il me dit que Salter avait l'ordre de retourner auprès de notre homme dans la matinée pour vérifier certains renseignements qu'il venait d'obtenir sur lui.

Pour tuer le temps avant de pouvoir procéder à l'arrestation je fis quelques enquêtes dans le voisinage de la maison où logeait le capitaine Grant. Il avait, sans aucun doute, essayé de se renseigner de différents côtés sur les approvisionnements en charbons de l'arsenal, sur les noms des navires stationnant dans le port, sur leur armement, etc. Le tenancier d'une petite agence de journaux me dit que Grant qui était de ses clients lui avait posé force questions parce que son fils était dans la marine. Grant avait dit avoir parié avec un autre au sujet du nombre de marins de tous rangs présents à Plymouth et, assez ingénument, l'agent avait essayé de se renseigner sur ce nombre. Finalement je retournai chez moi où je trouvai un homme qui m'attendait; il était venu en toute hâte du Yard ce matin même avec quelques épreuves de photographies tirées des archives de la police. Je tournai lentement l'une après l'autre ces images rougeâtres, presque effacées par le temps, quand soudain je vis me regardant en face le visage de l'homme dont j'avais contemplé le portrait dans la chambre de Grant. Il était plus mince, plus tendu, barbu et non rasé comme celui du capitaine, mais aucune erreur n'était possible. Je regardai le verso et j'y lus en caractères griffonnés : « Heinrich Grosse, capitaine de la marine marchande allemande, arrêté à Hambourg le 10 août 1911, sous l'inculpation de faux, libéré après deux jours de détention. Soupçonné d'avoir été envoyé en Angleterre. Condamné à Singapour en

1898 pour émission de fausse monnaie. Dix ans de travaux forcés. »

J'avais remarqué la photographie lors du premier enregistrement au cours de mon service régulier comme membre de la Section spéciale, et ma mémoire ne m'avait pas trompé. J'enfermai le portrait avec les exemplaires décryptés des trois lettres dans la boîte où je mettais mon courrier et je fis encore plusieurs enquêtes au sujet de cet individu. Je sus par l'agent détective laissé à proximité de la maison que Grant n'était pas encore sorti pour sa promenade de l'après-midi en compagnie de miss Jackson et j'entrai. Il était debout dans le petit salon, prêt à sortir, un souple feutre gris et une élégante canne à la main; quand j'entrai, la jeune fille, une jolie petite brune, pénétrait dans la pièce à petits pas.

« Je regrette beaucoup, miss Jackson, dis-je en m'excusant, mais j'ai bien peur d'être obligé d'arrêter le capitaine Grant sous l'inculpation d'espionnage. »

La jeune personne blémit, mais ce fut tout. Quant à Grosse il cria : « C'est un mensonge ! » et fit mine de lever sa canne pour me frapper. Puis il réfléchit. « Ne le croyez pas, ma chérie, murmura-t-il, cet individu ne peut être que fou. L'affaire sera vite tirée au clair et je reviendrai. » Mme Jackson arriva pour consoler sa fille et j'emmenai mon homme. Ce fut là une de ces petites scènes tragiques assez fréquentes dans la vie d'un policier; mais, la suite devait le prouver, la jeune fille eut ce jour-là plus de chance que si elle l'avait épousé.

Il fut jugé à Portsmouth au Town Hall le 12 décembre 1911 et je produisis déchiffrées les trois lettres que j'avais trouvées sur le secrétaire ainsi que les originaux saisis après l'arrestation. Les trois provenaient de R. H. Petersen, successeur du sieur Tobler, de Rotterdam. Le chiffre était des mieux combinés et faisait de la lettre

elle-même une communication commerciale parfaitement anodine au sujet des prix du charbon en Angleterre et de la possibilité d'y vendre de la houille allemande en cas de grève.

Mais, une fois déchiffrée, la lettre N° 1 accusait réception par le canal connu du dossier de Grosse; l'auteur parlait également de certains faits prouvant que Grosse pourrait lui être utile. Certain renseignement serait donné et si les réponses étaient satisfaisantes, la condamnation de Grosse serait rapportée et lui-même libéré sous surveillance. Il serait alors invité à venir en gare de Hambourg où il rencontrerait un homme qui l'attendrait un mouchoir à la main gauche. Lui, Grosse, devait également porter un mouchoir dans la même main.

La deuxième lettre confirmait la nomination de Grosse en qualité « d'agent secret au service de la patrie » et promettait des rémunérations régulières dans le cas où ses renseignements seraient utiles. Les deux semblaient parfaitement innocentes et n'eussent jamais éveillé de soupçons si les phrases n'en avaient pas été rédigées de manière à concorder avec les nécessités du chiffage en un style quelque peu archaïque et singulier.

La troisième lettre était celle qui cassait le cou à Grosse. « Est-il vrai, demandait-elle, que les nouveaux sous-marins sont armés de canons? Où et comment ces derniers sont-ils montés? Où se trouvent les canons en réserve pour armer les bateaux marchands en cas de guerre? Quelle sorte de canons ont les mouilleurs de mines *Naiad*, *Thetis* et *Latoua*? Ces bateaux ont-ils la T. S. F.? Quelles sont leurs réserves de charbon? Les arsenaux n'ont-ils pas de réserves de charbon plus importantes que celles qu'ils déclarent? On demande plus de détails sur les différents systèmes de repérage des distances. Votre information au sujet d'un kiosque flottant n'est-elle pas imaginaire? Nous avons besoin de

plus amples détails sur les nouveaux obusiers britanniques. Quelle en est la portée? »

Comme d'habitude la lettre était signée par R. H. Petersen.

Grosse passa aux assises de Winchester. Sa défense fut sans effet sous le poids des témoignages qui l'accablaient et il fut condamné à trois ans de travaux forcés. Cette peine était achevée en septembre 1914 après les déclarations de guerre et dans la suite, après sa libération, il devait être arrêté de nouveau et cette fois interné; il mourut avant la fin des hostilités. Je remarquai aux débats de Portsmouth la présence de Mme Jackson et de sa fille; mais elles n'assistèrent pas à la session des assises à Winchester. Quand le verdict fut prononcé devant ce tribunal, une jeune fille présente se trouva mal et dut être emportée. Elle était allemande et se dit la fiancée de Grosse; sa douleur était causée autant par les attentions de l'espion pour Mlle Jackson de Southsea que par sa condamnation pour espionnage. Je ne la vis plus jamais et n'en entendis plus parler.

IV

Nous eûmes en 1912 l'honneur de recevoir l'homme qui en 1905 était devenu, s'il faut en croire nos rapports de police, le chef du service secret allemand. Ami personnel du Kaiser, beau type de militaire qui aurait fréquenté la Cour plus que les camps, le choix de Herr Steinhauer avait été des plus heureux. Ses diplômes faisaient foi d'une instruction brillante et d'exceptionnelles aptitudes mentales; il était doué d'un grand esprit diplomatique et d'un talent d'organisation illimité. Ce fut lui-même, autant que nous pûmes savoir,

qui choisit la direction de l'espionnage et obtint cette nomination pour l'avoir demandée à son royal maître.

Il n'a certainement jamais manqué de courage. Nous apprîmes qu'il avait visité l'Angleterre en 1908 et trois ans plus tard un détective crut avoir aperçu à Southampton l'audacieux visage bronzé du chef espion au milieu d'une foule quittant le quai après l'arrivée d'un grand paquebot.

Tous nos efforts pour retrouver sa piste demeurèrent vains et bien qu'il y eût plusieurs noms allemands sur la liste des passagers rien ne permettait de les soupçonner. Mais en 1912, vers la mi-juillet, il fut remarqué à York et dès ce jour, jusqu'à son départ de Harwich sur un petit bateau allant en Allemagne, il ne passa plus complètement inattendu.

De York il partit pour Londres où il descendit dans un grand hôtel sous le nom de Max Westhans. Il y passa le plus clair de son temps à écrire des lettres dont nous notâmes dans la suite les adresses pour l'avenir. Huit des destinataires de ces lettres furent arrêtés en août 1914 au moment même où ils essayaient de partir pour l'Allemagne; l'un mourut très peu de temps après et trois seulement, qui n'ont depuis donné lieu à des soupçons, sont des citoyens présumés ordinaires et paisibles. Un espion à la solde de Steinhauer fut capturé en Irlande et fusillé ensuite dans la Tour; un autre se pendit lui-même en prison dans l'attente des débats.

Le matin suivant son arrivée à Londres Mr. Westhans alla voir un ami dans un club étranger à Piccadilly Circus. Comme ce club était dans son genre très exclusif, nous n'avions pas de probabilité de savoir ce que Westhans y dirait et c'est ainsi que lorsque l'ami fut en route pour son rendez-vous, son taxi eut une panne. C'était un homme impulsif et après quelques minutes d'arrêt il se mit à invectiver énergiquement le chauffeur et

voulut partir sans payer la course due pour prendre une autre voiture. Le chauffeur dont la taille présentait une grande analogie avec celle prescrite pour les policemen le refoula rapidement dans son taxi en l'avertissant qu'il n'en sortirait qu'à ses risques et périls. L'offre de payer fut dès lors sans effet car le chauffeur était blessé dans sa dignité. Il fallut quinze minutes pour dépanner la voiture et alors le chauffeur, dans un excès de hâte inopportune, faillit renverser un agent de service et dut s'arrêter cinq minutes pour entendre des reproches mérités. Après avoir encore perdu du temps grâce à la circulation très intense à certains endroits, un Allemand fou de colère se vit déposer à la porte du club avec vingt-cinq minutes de retard sur l'heure de son rendez-vous. Mr. Westhans était parti. Peut-être n'était-ce qu'une coïncidence.

Ce dut être en somme une course qui mit à une rude épreuve les nerfs du visiteur. Chaque fois que Westhans essayait de rencontrer une personne de sa connaissance, la chose tournait mal. Ses lettres subissaient des retards ou allaient à de fausses adresses; le téléphone cessait de fonctionner à son appel ou lui passait d'innombrables faux numéros; les horloges des bâtiments publics, dont l'exactitude était presque sacrée, avançaient ou retardaient pour lui. Sa propre montre qui disparut dès la première matinée de son séjour à l'hôtel ne fut miraculeusement retrouvée derrière une table de toilette que le jour du départ et lui fut rendue avec force excuses. Le côté joyeux de cette plaisanterie fut que l'homme qui n'était pas un imbécile en vint finalement à soupçonner sa propre ombre; mais il ne put aller au fond d'aucun de ces incidents et son identité douteuse ne lui permettait pas de se faire remarquer. Selon mon avis M. Steinhauer — que sa voiture particulière attendait à Hambourg quand il y débarqua — rentra dans son pays

avec l'impression d'avoir perdu son temps. Depuis il est revenu encore une fois, en août 1922. Il était cette fois Mr. Steiner, mais comme il avait perdu son pouvoir de nous nuire, les horloges ne se dérangèrent plus pour lui, ce dont certainement il fut reconnaissant.

Vers le 15 juillet 1914, alors que les nuages annoncia-teurs de guerre commençaient à se rassembler au-dessus de l'Europe, les détectives de la Section spéciale partirent pour leurs « postes d'action ». J'avais déjà quelque expérience de la chasse aux espions et je fus chargé d'une espèce de service ambulante le long de la côte Est tout particulièrement. La guerre avec l'Allemagne n'était naturellement encore qu'une chose possible, mais dans la police les mesures préparatoires doivent être prises assez tôt, sans quoi tout le travail se ferait en vain. Je m'établis provisoirement à Harwich; mais avant d'y rester définitivement je passai à Scotland Yard une semaine de préparation dans les bureaux spécialement aménagés à cet effet.

Le public se figure le sévère bâtiment carré de Westminster comme un intermédiaire entre une caserne de police et des bureaux du gouvernement. C'est plus que cela. Je vais exposer certains détails à ce sujet et parler de quelques-unes des pièces où j'ai vécu des heures chargées de travail pendant ces chaudes journées de fin juillet. La section photographique fut la première. Elle contient des milliers et des milliers de portraits classés d'après un système compliqué, mais d'une clarté parfaite; chaque épreuve porte un nom et quelques mots écrits au verso. Ce sont les portraits de criminels susceptibles de causer de nouveaux désordres. Ma tâche consistait à me graver dans la mémoire les visages des hommes et des femmes qui pourraient un jour ou l'autre apparaître sur nos côtes en qualité d'agents allemands.

Ensuite ce fut la bibliothèque. Parmi ses milliers de livres se trouvaient des ouvrages sur toutes sortes de crimes, des biographies de criminels fameux et de grands détectives et des détails passionnants sur les causes célèbres du passé. Cette bibliothèque, qui ne contient pas seulement des livres anglais et ne s'occupe pas uniquement de crimes commis en Angleterre, me fut d'une grande utilité et fit naître en moi le désir de fréquenter aussitôt après le laboratoire et la chambre des chiffres.

Au laboratoire je me familiarisai pour la première fois avec les encres sympathiques. Il était pour nous de la plus grande importance de pouvoir, en cas de guerre, non seulement lire les communications expédiées d'Angleterre par des agents ennemis, mais encore d'en laisser parvenir certaines autres à leurs destinataires sur notre territoire après en avoir pris connaissance et en leur donnant l'apparence de ne pas avoir été touchées. De même, comme je le montrerai plus tard, nous pouvions parfois estimer nécessaire de composer nous-mêmes des lettres ou des fragments de lettres, le tout pour la bonne cause.

Je consacrai une journée et demie à l'étude des cryptogrammes. Les chiffres m'ont toujours intéressé et, comme je l'ai expliqué, j'en avais déjà rencontré dans ma carrière policière à l'occasion de l'affaire Grosse, mais je ne m'étais encore jamais rendu compte à quel point j'étais novice dans ce domaine; je ne le compris bien que pendant ces jours où les rues voisines de nos bureaux retentissaient des cris poussés par les vendeurs de journaux et annonçant des dangers de guerre européenne.

A la fin de ce stage ma tête tournait et mon carnet était plein de notes, mais j'avais accumulé des connaissances utiles qui me servirent beaucoup dans la suite. Je savais aussi qu'en cas de besoin je pouvais obtenir

aide et assistance de professionnels du chiffre en envoyant tout message chiffré particulièrement ardu à Scotland Yard où il serait certainement décrypté, en admettant qu'il s'agit d'un problème susceptible d'être résolu par l'ingéniosité humaine.

Finalement je réunis toutes les informations possibles sur l'école d'espions allemande de Rotterdam. Mr. Petersen, mon vieil adversaire, avait été remplacé en 1912 par un gentleman du nom de Flores qui avait groupé autour de lui trois des plus habiles faussaires du monde. L'explication toute naturelle était qu'il en avait besoin pour falsifier des passeports et l'ordre avait déjà été donné d'examiner tous passeports avec une minutieuse attention. Je pris encore des notes concernant les papiers sur lesquels sont imprimés les passeports des différents pays, j'en consignai certains détails et les points faibles que pourraient présenter les passeports fabriqués de toutes pièces et les écritures imitées.

Je réunis également un certain nombre de cartes de la côte Est dont une ou deux indiquant en détail les profondeurs et les bas-fonds de la mer du Nord. On me fournit force noms d'Allemands suspects ou non, résidant dans les villes et villages de la côte Est et l'on m'indiqua les mesures à prendre aussitôt que me parviendrait la nouvelle d'une déclaration de guerre — en admettant que cela pût arriver. Car jusque vers la fin de juillet l'opinion prévalut à Scotland Yard que la paix serait sauvegardée au dernier moment; mais aucun détail de préparation ne fut négligé par nous. Quand finalement je pris le train pour Harwich, je sentis que pour ce qui concernait du moins l'intérieur du pays l'Angleterre était prête à se défendre contre toute tentative d'espionnage ou d'agression. Et pendant le voyage je repassai en esprit les détails de la fermeture du port de Harwich d'où, supposions-nous, un grand nombre

d'Allemands dont l'innocence n'était pas excessive essaieraient de retourner au pays pendant les quelques jours suivants.

V

Guerre! Ce mot retentit comme un roulement de tonnerre et coupa la respiration au pays. Des trains chargés de troupes régulières et des wagons de marchandises bondés d'obus placés debout comme des œufs dans un panier roulaient vers le sud, jour et nuit. Des foules excitées se rassemblaient dans nos grandes villes et acclamaient bruyamment nouvelles vraies et rumeurs sans consistance; des étrangers aux cheveux très blonds et à l'accent guttural affluaient dans nos ports comme les flots d'une rivière dans une écluse, mais uniquement pour se rendre compte que l'Angleterre s'était réveillée de son sommeil.

A Harwich 138 Allemands furent retenus et internés, dont la plupart affirmaient n'être que des étrangers inoffensifs, mais ils méritaient d'être internés surtout en temps de guerre. Trois d'entre eux étaient de toutes façons et décidément suspects en raison de leurs antécédents. Entre temps six espions avérés se firent arrêter à Londres, trois à Newcastle, un à Brighton, à Winchester, à Barrow, à Southampton, à Falmouth, deux à Portsmouth et cinq dans d'autres parties du pays. Ces individus, entendons-nous bien, n'avaient jusqu'au 4 août 1914 rien fait qui pût nous nuire directement, mais ils avaient tous correspondu plus ou moins régulièrement avec Dierks et C^o et bien qu'il n'y eût rien à redire à cela en temps de paix tant qu'ils ne transmettaient pas de renseignements, nous ne pouvions cependant cou-

rir de risque en temps de guerre. Plusieurs d'entre eux avaient également servi de correspondants à certains journaux allemands en leur envoyant des articles traitant de questions militaires et navales et nous ne pouvions leur laisser trop de liberté au moment où leur curiosité pouvait devenir dangereuse. Personnellement je fournis ma quote part d'étrangers provenant de Harwich, Felixtowe et Davercourt et ne laissai en liberté dans mon district que trois Allemands connus : un vieillard de quatre-vingts ans, un infirme de cinquante-trois ans naturalisé depuis trente ans et un troisième d'un certain âge dont le fils servait dans l'un de nos régiments de province.

En ces jours d'alarme et d'incertitude un homme au moins se créa des ennuis pour trop de zèle. Un soir, assez tard, je fus appelé par le téléphone dans un hôtel de Harwich ou, disait un employé hors de lui, l'on venait d'arrêter un espion. A mon arrivée l'endroit était plein de monde. Un petit monsieur loquace était assis dans le bureau du directeur avec deux majestueux portiers faisant fonction de gardes. Il avait, dit-il, entendu téléphoner à Londres, du hall de l'hôtel, un journaliste local très influent et il avait demandé qu'on arrêtât ce journaliste qui était, selon lui, le baron von Greuning. Interrogé à son tour le petit monsieur refusa de parler sauf pour dire qu'il résidait à Glasgow. Il ne voulut rien me confier sur lui-même et je fus enfin réduit à l'arrêter. Devant le tribunal cette affaire eut des suites amusantes. Ce petit monsieur avait été en Hollande pour le compte de ses employeurs et il venait de rentrer; sa maison lui avait interdit de répondre aux questions qui lui seraient posées sur son voyage entrepris en raison de certaines concurrences commerciales et il lui avait obéi à la lettre au moment de son interrogatoire. C'était un habitant de Glasgow et, sauf l'invitation qui lui fut faite de remettre

à la Cour un revolver qu'il avait coutume de porter sur lui, il s'en tira avec l'avertissement de ne pas refuser de répondre à l'avenir aux questions posées par la police et de ne pas tirer de conclusions prématurées.

Entre temps je travaillais en liaison étroite avec le service de la censure postale. Je fus plusieurs fois prié de soumettre des lettres suspectes à un traitement susceptible de révéler des encres sympathiques; et j'eus trois fois l'occasion de rendre visite à des civils indiscrets de la côte Est pour les inviter à plus de circonspection dans ce qu'ils écrivaient à leurs correspondants étrangers au sujet des mouvements de nos troupes et des expéditions de munitions vers la France. On se souviendra que lorsque les Allemands rencontrèrent pour la première fois nos troupes à Mons ils crurent avoir affaire à des unités françaises, tellement ils étaient convaincus que le corps expéditionnaire britannique n'avait même pas encore traversé la Manche. Ce bruit avait été répandu en Hollande avec notre permission par un certain nombre de lettres — à peu près une douzaine en tout — tandis que les missives mieux informées, provenant de gens qui dans leur candeur ne se rendaient pas compte qu'ils ne devaient pas donner de nouvelles de ce genre, avaient été retournées à leurs expéditeurs avec quelques mots d'explication.

Le 3 août 1914 fut créée la fonction de censeur postal en vue d'hostilités possibles. Il y avait dans ce service 170 hommes et femmes vers la fin de 1914 et tout près de 5.000 à la fin de la guerre. Les femmes se révélèrent, pour ce travail, décidément supérieures aux hommes. Elles ont une mémoire plus nette pour les détails de graphologie, elles sont plus méthodiques et méticuleuses. L'emballage de tous les paquets postaux était exploré au moyen d'aiguilles et par le toucher et les paquets eux-mêmes ouverts et examinés au moindre soupçon.

L'un des messages les plus intelligemment rédigés de toute la guerre fut écrit à l'encre sympathique au verso d'une vieille feuille de papier brun enveloppant un paquet adressé à Copenhague et contenant deux romans récemment parus. La censure parlait et lisait plus de 130 langues et dialectes et connaissait plus de 200 clefs de chiffage.

Chaque lecteur prenait connaissance d'environ 120 lettres par jour; le poids total de la correspondance examinée chaque jour s'élevait à près de quatre tonnes y compris une moyenne de plus de 2.000 paquets. Ces recherches n'étaient pas complètement inutiles, elles furent d'un bon rendement même en livres sterling; c'est ainsi que la censure confisqua pour plus de 200.000 livres de contrebande de guerre dans les lettres de neutres adressées en Allemagne. Le gouvernement saisit jusqu'à la fin de la guerre pour plus de huit millions de livres de valeurs suspectes et en confisqua définitivement pour deux millions. Plusieurs tonnes de brochures de propagande germanophile, en partie des plus venimeuses et destinées surtout aux Indes et à l'Orient, furent saisies et détruites. Incidemment, bien que cela ne concerne pas à strictement parler le service de la censure, la police saisit pour plus de trente millions de livres de bateaux et cargos allemands.

Pendant les premiers jours qui suivirent la déclaration de guerre je fus rappelé d'urgence à Londres pour m'y occuper de certains fauteurs de désordres. Une personne qui se faisait passer pour journaliste américaine et un pseudo baron qui était certainement le fils de quelque marchand de drap d'une ville de province prussienne s'étaient introduits dans un ministère à Londres pour obtenir l'autorisation d'organiser une société de secours aux Allemands dans le besoin. En 1912 ils avaient été sérieusement soupçonnés de fomenter avec des fonds

étrangers une grève de dockers à Londres; ils furent accusés plus tard d'avoir débarqué des armes dans l'Ulster, après quoi la dame journaliste s'en alla dans un château du sud de l'Irlande où elle se fit passer pour une comtesse née irlandaise; son secrétaire était un Allemand. Elle avait alors au cours d'une revue offert des fusils Mauser aux volontaires de Ballysimon. Deux mois avant la guerre le faux baron avait eu de Londres une offre de grandes quantités de fusils, de baïonnettes et de munitions et s'était vanté devant l'armurier qu'il en aurait besoin pour une révolution des Irlandais. Pendant ce temps la dame avait inauguré à Croydon une galerie de peinture qui était devenue un rendez-vous d'étrangers mécontents de l'Angleterre. Cette agitation eut pour résultat de la faire interner, elle aussi bien que l'Allemand. Dans son camp de concentration elle fit envoyer des caisses de champagne au commandant du camp afin de pouvoir l'accuser de corruption, mais il les renvoya.

Notre audacieux pseudo-baron s'effondra plutôt désastreusement au cours des interrogatoires. Il déclara être Allemand de naissance, mais naturalisé Américain tout enfant et ayant été élevé à Detroit. Je lui posai différentes questions, lui demandant, par exemple, quelle école il avait fréquentée, où il demeurait, qui était son instituteur, quelle distance il y avait entre son école et son logis et d'autres détails sur sa vie après la sortie de l'école. En contrôlant ses réponses je constatai qu'il avait nommé deux rues qui n'existaient pas, que l'école dont il parlait avait été construite en 1908 et que le maître d'école dont il avait cité le nom avait quinze ans de moins que mon prisonnier lui-même — il avait effectivement été nommé en 1913.

Deux jours après mon retour à Harwich je découvris un cas suspect à Dovercourt. C'était la troisième

semaine d'août; en rentrant de la poste où j'avais examiné quelques lettres, j'aperçus un pigeon volant très haut au-dessus de moi et piquant droit vers la mer. Je courus aussitôt à la poste et téléphonai à un officier commandant certains bateaux côtiers très rapides de faire de son mieux pour tuer l'oiseau d'un coup de fusil au moment où il quitterait la côte. Mais le pigeon nous avait sans doute devancés, car l'officier ne put le découvrir.

Je flânais dans le port le lendemain dans l'après-midi après avoir pris les mesures les plus minutieuses quand je vis encore un pigeon s'élever d'un toit que j'observais, et que j'avais mes raisons de soupçonner, et prendre son vol dans la direction de l'Allemagne. Cette fois nous ne le manquâmes pas; mais quoique ce fût bien un voyageur, il n'emportait aucun message. En outre son départ concordait avec la sortie d'une flottille de torpilleurs de même que la veille un croiseur avait pris la mer trois ou quatre minutes avant que se fût envolé l'autre messager.

J'allai droit vers la maison suspecte et j'en arrêtai le propriétaire. Le vieillard protesta avec volubilité qu'il n'élevait pas de pigeons et qu'il ignorait tout d'eux sauf qu'ils persistaient à venir se poser sur le toit de son café. Lorsqu'il répéta dramatiquement la même chose devant le tribunal l'assistance ne put s'empêcher de rire et les représentants de l'autorité eux-mêmes sourirent. L'inculpé, qui était né Allemand, fut invité à quitter la ville et à résider à l'intérieur du pays où il ne pourrait si facilement exciter nos soupçons; il parut assez heureux de s'en tirer à si bon marché. Il laissa son commerce à son fils et à sa fille et se retira des affaires.

Je ne puis dire même aujourd'hui s'il était réellement aussi innocent qu'il prétendait l'être. Autant que nous savions, aucun autre habitant de la ville n'élevait de

pigeons, mais nous ne pûmes d'autre part apporter la preuve indiscutable que ces oiseaux lui appartenaient, sauf qu'ils se posaient habituellement sur son toit. De toutes façons, nous n'eûmes plus d'ennuis de ce genre pendant toute la guerre; les pigeons voyageurs semblent en effet n'avoir pour ainsi dire pas servi à l'espionnage en Angleterre.

Vers la même époque il y eut sur la côte Est des fuites très nettes, principalement par rapport aux mouvements de nos bateaux de guerre. Le premier symptôme sérieux en fut que dans la matinée du 16 décembre un certain nombre de navires allemands apparurent au large de Hartlepool, Scarborough et Whitby pour se livrer à de violents bombardements. Les obus tuèrent 140 personnes et en blessèrent beaucoup plus, surtout des femmes et des enfants. Les bateaux allemands s'attardèrent un peu plus d'une demi-heure et partirent ensuite exactement à temps pour manquer les détachements de notre flotte rappelés par T.S.F. afin de faire leur affaire aux unités ennemies. Ce raid n'eût pas été possible si les Allemands n'avaient su très exactement combien de temps nos navires seraient absents de la côte Est (il fut en effet très rare que cette côte demeurât ainsi sans défense) et par quelle route les défenseurs reviendraient, car il n'y eut aucune rencontre et les ennemis réintégrèrent leurs bases sans avoir été châtiés pour leur témérité.

Des mois et des mois de recherches et d'enquêtes restèrent sans résultat. Mais nous élevâmes enfin une barrière telle qu'aucune information de nature dangereuse ne put désormais la franchir et pendant toute cette période d'attente nous sûmes parfaitement que la première tentative de faire passer l'eau à des renseignements concernant la flotte trouverait probablement son épilogue sur les pelouses de la Tour. Nous ne trouvâ-

mes cependant pas de pistes utilisables tout en en suivant plus d'une et des plus compliquées. Finalement, fatigué d'une surveillance et d'une attente sans résultats sur la côte Est je décidai d'aller à Londres pour parler aux fonctionnaires de la censure avec qui je travaillais.

Ce fut une heureuse visite. En feuilletant des piles de copies de lettres et de télégrammes je tiquai sur des commandes de cigares provenant de différentes villes maritimes anglaises. Elles étaient faites manifestement par deux hommes à une maison hollandaise et, à en juger par celles que contenaient les télégrammes, ces deux intermédiaires fournissaient à nos revendeurs anglais de tabac des centaines de mille cigares. Nous vivions cependant à une époque où un bon cigare coûtait beaucoup d'argent et je trouvai singulier qu'un aussi brillant commerce fût possible. Car personnellement je voyais fumer bien peu de Corona-Coronas.

Les fils téléphoniques se mirent à vibrer et après une demi-journée d'enquêtes je crus pouvoir affirmer raisonnablement que j'étais sur les traces de l'un de ces trafiquants si étrangement heureux. Un homme répondant à son signalement devait descendre le soir même dans un hôtel d'Aldgate. Chaque commande envoyée en Hollande était suivie de quelques lettres qui acquirent dans mon esprit une signification sinistre. Je désirais poser à ce gentleman quelques questions à ce sujet et voir des échantillons de ces beaux cigares qu'ils commandaient si fréquemment.

J'allai donc à Aldgate.

VI

Ce fut par une fraîche soirée de printemps que je pénétrai dans le hall de l'hôtel des Trois Nonnes à Aldgate. Assis à une table, sirotant un whisky tout en parlant avec animation à deux capitaines de la marine marchande, un homme aux cheveux blonds, aux larges épaules répondait très exactement au signalement que je possédais du voyageur en cigares. Je m'installai à une table voisine et des fragments de conversation parvinrent à mes oreilles. Il parlait des sous-marins allemands et il essayait insidieusement d'apprendre quand les deux marins prendraient la mer et de quels ports ils partiraient. Les deux hommes étaient des officiers de la réserve de la marine royale, très prudents, et lui répondaient exclusivement par monosyllabes sans livrer quoi que ce fût.

Finalement, l'homme aux cheveux blonds se leva, bâilla et passa joyeusement à côté de ma table. Il chantonnait un air de music-hall et n'avait nullement l'aspect d'un être sur qui tombait déjà l'ombre de l'ange de la mort. « Mr. William Johannes Roos, je pense? dis-je placidement quand il fut à ma hauteur, je désire vous dire deux mots, Mr. Roos. Puis-je monter dans votre chambre? » Il me regarda et ses paupières se rapprochèrent, mais il ne manifesta aucune crainte. A travers la fumée de tabac je vis l'un des officiers de réserve se lever à moitié en nous observant. Roos jeta un coup d'œil furtif vers la porte, comprit que toute fuite était impossible et fit oui de la tête allègrement. « Eh bien, montez », dit-il en souriant. Je le suivis.

« Vous voyagez en cigares, je crois, lui dis-je, quand

nous fûmes assis dans sa chambre. Avez-vous là quelques échantillons? Je dois vous avertir que vous êtes arrêté et que tout ce que vous direz pourra être invoqué contre vous. »

L'homme bluffa magnifiquement. « Arrêté, s'écria-t-il en riant. Je suppose que vous êtes un détective? Vous avez fait une grosse bévue. Je n'ai pas d'échantillons ici; en fait mes stocks sont épuisés pour le moment. »

« Vous étiez à Hull il y a deux jours et vous avez commandé 20.000 Coronas. Votre ordre portait les lettres a. g. k. Quels magasins avez-vous visités à Hull? Quelle maison hollandaise représentez-vous? Et que signifient ces trois lettres? Veuillez répondre dans l'ordre des questions s'il vous plaît. »

Il me regarda pendant quelques secondes assis et en silence. Puis il dit brusquement : « Je ne répondrai pas à vos questions. Vous n'avez pas le droit de m'interroger sur les indications chiffrées de ma maison. »

« Vos commandes étaient adressées à Dierks et C°, à Rotterdam, dis-je, cette maison fait-elle le commerce des cigares? »

« Oui, elle le fait », dit-il brusquement.

Je me levai et lui dit que j'étais obligé de faire une perquisition. Je lui fis également remarquer qu'il y avait sur le palier un sergent-détective, de sorte qu'il était inutile de chercher à fuir. Il protesta, il fit montre de mauvaise humeur, puis il me regarda fixement en restant assis. Il n'y avait aucun cigare dans la pièce et rien ne permettait de croire qu'il y en eût jamais eu. Il n'y avait pas de commandes de maisons anglaises, ni de livres où ces commandes pussent figurer. Mais il y avait une revue illustrée avec des listes de bateaux écrites en marge au crayon, chaque liste accompagnée d'un nom de port. Et la note la plus récente était ainsi conçue : « Hull, a. g. k. (puis une liste de vingt noms de croiseurs) coronas. »

Ma connaissance de la langue allemande me vint en aide. « Ces lettres signifient *alte grosse kreuzer* », (grands croiseurs anciens), dis-je d'un ton sec. Roos me regarda en silence, mais j'entendis son souffle oppressé entre ses dents serrées et je compris que j'avais deviné juste. Je consultai rapidement mon carnet de notes et trouvai encore quelques explications. « Ces autres lettres, dis-je, u. s. b. signifient je pense *unter see boote* (sous-marins), et k. s. veut dire *kriegs schiffe* (cuirassés), naturellement? Que signifient coronas, cabanas et Rothschilds? Le trouver n'est plus qu'une affaire de temps, pourquoi ne pas l'avouer? »

Roos gardait un silence obstiné. Je jetai encore un regard sur sa chambre et l'invitai à me suivre. Il me demanda avec angoisse s'il était nécessaire de lui passer les menottes et parut fort soulagé quand je lui offris d'accepter sa parole de ne pas fuir. Il me fit l'effet d'un homme en qui l'on pouvait, dans de certaines limites, avoir confiance. C'était aussi un homme courageux. Les deux capitaines étaient encore assis dans le hall quand nous y passâmes. « Te voilà pris, vieux diable trop curieux! » chuchota l'un des deux à l'autre de cette voix de basse vibrante comme une sirène de brume commune aux marins. Roos leur souhaita joyeusement bonne nuit en passant à côté d'eux. Arrivé à la station de police je posai encore deux ou trois questions finales à Roos qui fut alors un peu plus communicatif. Il dit que sa maison qui était, il le reconnut, la firme Dierks et C°, avait deux représentants en Angleterre, lui-même pour le nord de Londres et un autre dont il refusa de dire le nom dans le sud. Il avoua qu'il avait souvent rencontré son camarade et déclara que si nous voulions nous adresser en Hollande nous trouverions sa situation parfaitement en règle.

En attendant j'allai au Yard pour savoir s'il y avait

des réponses à la suite de différentes instructions que j'avais envoyées à plusieurs maîtres de postes de la côte sud. Oui, il y en avait. De Southampton était arrivé une demi-heure auparavant un message téléphonique urgent pour annoncer qu'un câblogramme commandant à Dierks et C^o 3.000 cabanas a. g. k., 1.000 Rothschilds k et 4.000 coronas u. s. b. avait été remis le soir même pour transmission. Le message m'apprenait encore qu'après avoir déposé ce télégramme, l'homme avait été filé jusqu'à son habitation conformément à mes instructions et le câblogramme retenu. Il ne devait jamais être expédié.

Pour avoir confirmation d'une hypothèse imaginée par moi, je téléphonai à Southampton et demandai s'il était exact que trois vieux croiseurs venaient d'entrer au port, qu'un cuirassé l'avait quitté et que quatre sous-marins y étaient stationnés. Si j'avais bien interprété le sens des lettres, les chiffres devaient être lus à raison de mille pour une unité et le reste se devinait tout seul. C'était à peu près exact, mais pas tout à fait. M'ayant demandé d'une voix irritée d'où j'avais mes informations l'officier à qui j'avais révélé mes fonctions m'annonça que les trois vieux croiseurs stationnaient à Southampton, que le cuirassé venait de rentrer et que les quatre sous-marins étaient sortis dans l'après-midi. J'arrivai par déduction à conclure que cabanas voulait dire « stationné ici »; Rothschild « arrivé ici » et coronas « parti d'ici. » Le nom du port figurait naturellement sur le télégramme, et grâce aux lettres code déjà annoncées ces commandes si anodines de cigares indiquaient exactement les mouvements de nos bateaux de guerre. C'est peut-être ainsi qu'avait été réglé le raid de Scarborough sans rien laisser au hasard.

Je partis sans délai pour Southampton. Devant une maison à façade plate, construite en briques en arrière

des docks se tenait tranquillement un homme qui hocha la tête à mon passage; cela signifiait que l'expéditeur du câblogramme de cette après-midi était encore dans la maison. Je frappai à la porte et une logeuse effarouchée me fit entrer. Il était fort tard, mais quand je fus introduit dans la chambre du locataire, je le trouvai assis en train de lire un roman populaire. « Mr. Haicke Marinus Petrus Janssen », dis-je et lui donnai l'avertissement d'usage. L'homme fit le fanfaron. Il ne voulait pas avoir d'ennuis, il n'entendait pas m'accompagner; je n'avais qu'à revenir le lendemain dans la matinée, si je voulais lui parler. « Bien, fis-je, je dois vous poser quelques questions dès aujourd'hui. Vous travaillez pour Dierks et C^o de Rotterdam, vous êtes un de leurs voyageurs en cigares. Votre maison a-t-elle encore d'autres représentants en Angleterre? »

« Je ne vois pas pourquoi je répondrais à vos questions, dit l'homme d'une voix forte. Je suis le seul en Angleterre. Pourquoi? » Je lui demandai s'il avait jamais entendu parler d'un certain Ross. « Non, fit-il brusquement, je ne connais personne de ce nom. Dierks n'a personne de ce nom qui travaille pour lui. »

Je l'emmenai. Il était furieux, mais ne résista pas réellement. En route vers la station de police il me dit que mon accusation était absurde. « Je suis Hollandais, répétait-il avec obstination, j'ai servi dans la marine marchande hollandaise et j'ai gagné votre médaille du Commerce pour avoir sauvé la vie à des matelots sur un bateau anglais en feu. Comment serais-je un espion? » Je découvris dans la suite qu'il avait réellement obtenu la médaille en question et sauvé plusieurs matelots en faisant preuve de courage, de sang-froid et du plus grand mépris de la mort.

Roos et Janssen furent traduits devant le tribunal du Guildhall à Westminster en juillet 1915. Jusqu'au moment

d'être confrontés devant la cour ils s'en tinrent à leurs déclarations respectives, l'un disant connaître l'autre et celui-ci se prétendant seul représentant de Dierks et C^o en Angleterre. Nous ne fîmes pas savoir que nous étions depuis longtemps édifiés sur le compte de cette maison, mais nous menâmes une enquête en Hollande pour nous assurer qu'elle ne s'était pas, après tout, transformée en une innocente firme commerciale vendant du tabac. Ce n'était pas le cas. Janssen avait expédié des commandes de Chatham, Portsmouth, Devonport et Southampton, toujours en concordance avec des arrivées et départs de bateaux. Roos avait télégraphié de Rosyth et de Hull, autant que nous savions. Les deux se servaient du même code. Aucun des deux n'avait d'ailleurs reçu de Hollande ni vendu, ni offert en Angleterre le moindre cigare. Aucun marchand de tabacs n'avait été visité et malgré des commandes de milliers de cigares Dierks et C^o n'en avaient jamais expédié. Je pus produire aux débats deux trouvailles intéressantes; c'était des bouteilles à parfum, toutes deux identiques, dont le contenu révéla au Yard, à l'analyse, les propriétés d'une encre sympathique; il fut en outre prouvé devant la cour qu'aucun des deux inculpés n'avait jamais fait usage de parfums. Ils auraient dû le faire; la vie d'un homme peut dépendre de petits détails insignifiants tels que celui-là.

Devant le tribunal ils furent tous deux de bonne humeur et philosophes. Quand la séance fut terminée Roos se tourna vers Janssen et haussa les épaules. Même la production de leurs passeports et la démonstration que ceux-ci étaient fabriqués de toutes pièces sur un papier qui n'était pas celui des passeports authentiques n'avaient pas semblé les affecter ou les inquiéter. Cette nuit-là, dans sa cellule, Roos chanta et parla en un jargon inintelligible. Vers le matin un gardien entendit un fracas soudain et un cliquetis de verre brisé et se préci-

pita dans la cellule. Il arrivait à temps. Roos avait défoncé le carreau de sa fenêtre et s'efforçait de se couper la gorge à l'aide d'un morceau de verre.

Il agit par intermittences à la manière d'un fou jusqu'au moment de partir pour la Tour. La nuit précédant l'exécution il chanta jusqu'après minuit des chansons à boire allemandes. Le lendemain à la première heure Roos et Janssen furent emmenés par un détachement de la Police militaire devant un quadrangle de la Tour et attachés sur des chaises pour se trouver face à face avec un peloton de huit hommes d'un célèbre régiment de la Garde. On leur demanda s'ils avaient une communication à faire où un désir à formuler et Roos se fit donner une cigarette par l'officier de service.

Ils dénudèrent eux-mêmes leur poitrine et refusèrent de se faire bander les yeux. Leur désir fut respecté. Le signal fut alors donné et la salve (aucun des soldats ne sachant si son fusil contenait une balle ou une cartouche à blanc) partit en un craquement, un léger nuage de fumée s'éleva et les deux espions, braves à leur manière, payèrent ainsi pour le raid naval du mois de décembre précédent contre la côte Est.

Vers la même époque j'eus un cas intéressant à Harwich. Un boucher tenant boutique face à la mer s'était fait remarquer par la négligence qu'il mettait à voiler ses lumières à un moment où, dans toutes les villes et ports de mer, les lumières étaient rigoureusement interdites pendant la nuit. Il avait été mis en garde rien moins que trois fois et il avait répondu jovialement que c'était dû à l'insouciance de ses fils, mais que le cas ne se représenterait plus.

Il se représenta néanmoins. Un agent du service spécial aux aguets à proximité de la boutique par un soir de brume observa que la persienne d'une fenêtre de façade donnant sur la mer s'élevait et s'abaissait d'une manière

suspecte. Malheureusement cet homme ne connaissait pas l'alphabet Morse, mais il semble peu douteux qu'il assistait au début d'un message Morse envoyé vers la mer, peut-être à un sous-marin à l'affût. De toutes façons l'agent comprit qu'il avait le devoir d'interrompre la communication et il alla droit à la maison. Il commença à expliquer sa visite, mais avant d'avoir prononcé une douzaine de paroles, il fut traîtreusement attaqué par le boucher, la femme, la fille et les deux fils adultes de cet individu. Il réussit cependant à donner un coup de sifflet, et aussitôt l'une des femmes le frappa à la tête avec une lampe et il tomba à terre.

Un autre « spécial » survenant le trouva étendu sur le sol et essayant de se défendre contre les coups de pied que lui administraient les trois hommes. Il y eut une mêlée au cours de laquelle les deux agents se servirent de leurs poings et de leurs bâtons, mais furent finalement expulsés de la maison. L'un resta non loin de là pour empêcher de nouveaux signaux tandis que l'autre retournait au poste de police pour faire son rapport. Quand il arriva il trouva devant lui le boucher en train de faire le récit confus d'un assaut brutal qu'il aurait subi avec sa famille pour avoir refusé de répondre à des questions arrogantes posées par les deux « spéciaux ».

Mais, en raison des avertissements précédents, cette histoire ne tenait pas debout; les deux agents étaient d'ailleurs des hommes placides et d'un certain âge, d'une intégrité bien connue, qui n'avaient jamais attaqué personne de toute leur vie. Ils auraient en outre été bien fous de s'en prendre à cette famille brutale qui les avait si sauvagement battus. Le boucher fut condamné à la prison et sa famille sérieusement invitée à ne plus faire aucun signal vers la mer.

VII

Pendant l'année 1915 j'eus l'occasion de constater dans un certain nombre de circonstances une défektivité particulièrement frappante du système d'espionnage par ailleurs brillamment organisé des Allemands. C'était un manque de précision dans les détails. Les faux voyageurs en cigares que j'avais arrêtés n'emportaient pas de cigares en voyage; ils avaient des flacons de parfums bien qu'ils n'en eussent jamais fait usage. C'est de la même manière que chaque fois les espions se trahissaient en négligeant une petite chose insignifiante en elle-même après s'être donné un mal infini pour régler toutes sortes de points importants.

Une des difficultés que je rencontrais constamment à cette époque c'était l'énorme accumulation de connaissances vraiment spéciales dont j'avais besoin pour mon métier. Comme le démontrera le présent chapitre il me fallut entre autres choses connaître au sujet des collections de timbres plus que n'en sait le philatéliste moyen, bien que ce ne fût là qu'une petite partie des études que je dusse entreprendre. Il m'arriva un jour d'être avisé que parmi le nombre considérable de lettres désignées comme « douteuses » et retenues par la censure pour être examinées de plus près s'en trouvait deux ou trois adressées à un particulier de La Haye. Elles me parurent à première vue parfaitement en règle. C'étaient les lettres d'un collectionneur attentif à un ami avec lequel il échangeait des duplicata par la poste. Les nouvelles proprement dites étaient fort brèves et se limitaient à dire que l'expéditeur se portait bien, qu'il voyageait en Angleterre pour affaires et qu'il espérait être bientôt de retour en

Hollande. Mais chaque lettre contenait de longues listes de timbres demandés et offerts, et je fus immédiatement frappé par le manque remarquable de timbres étrangers de trente cents à un dollar, ou valeurs équivalentes; en fait aucune lettre ne mentionnait de timbres dépassant le chiffre vingt-cinq et presque toutes les valeurs étaient fort basses. Soupçons engendrent soupçons et la première chose que je vis ensuite fut que l'auteur des lettres semblait demander surtout des timbres ni perforés, ni oblitérés. J'allai dans une librairie pour étudier deux ou trois annuaires de collectionneurs. Puis je m'assis à ma table pour me livrer à un rude travail mental. Avant d'avoir contrôlé un grand nombre des timbres mentionnés dans la lettre ouverte devant moi j'en vis indiquer un qui n'existait pas en réalité. C'était une valeur de vingt centimes, française, spécimen parfait, ni oblitéré, ni perforé. Je vis énumérer dans les annuaires plusieurs timbres de vingt centimes, mais aucun ne présentant à la fois ni oblitération ni perforation; et je trouvai étrange que ni la date ni les détails d'identification ne fussent indiqués dans la lettre, puisque à s'en tenir aux indications données il pouvait s'agir, en dehors de l'absence d'oblitération d'un quelconque de trois spécimens connus.

La lettre, datée de deux jours auparavant, relatait que l'expéditeur allait partir pour Gravesend et qu'il écrirait encore de là. Je m'y rendis également, me fis signaler par la police locale les étrangers récemment arrivés et je découvris après de longues recherches l'auteur des lettres en question, un individu d'âge moyen, portant lunettes et nommé Joseph Marks. Je lui demandai s'il voyait quelque objection à me laisser examiner sa chambre et il me répondit que non et qu'il me prêterait tout le concours désirable. En attendant il répondait avec candeur à mes questions. C'était un commer-

çant retiré des affaires, né en Hollande de père hollandais et de mère sud-américaine. Il visitait présentement l'Angleterre en touriste. « Là, ce sont mes timbres, dit-il en riant quand je lui demandai l'autorisation d'ouvrir un sac brun déposé sur le sol. Il n'y a rien là-dedans qu'un album et quelques feuillets pour coller des timbres et autres choses. Vraiment, inspecteur, je ne crois pas qu'il vaille la peine de l'ouvrir, mais faites, si vous voulez. »

Je l'ouvris tandis que sa voix continuait à bourdonner à mes oreilles en parlant d'échanges effectués avec un ami de Hollande qui était lui-même un amateur passionné. Le sac contenait une boîte de fer blanc avec des feuillets, des pinces, une loupe et un album avec 200 ou 300 timbres. « Collez-vous souvent des timbres dans l'album? demandai-je. Je suppose que vous en ajoutez constamment? »

« Toujours, répondit-il, j'en échange en grand nombre et j'en ajoute tous les jours ou tous les deux jours. »

Je ne dis rien; mais les feuilles dans l'étui étaient toutes collées les unes contre les autres et n'avaient manifestement pas été touchées depuis des mois. Je remarquai une pochette à la fin de l'album, à l'intérieur de la couverture, et j'en tirai une feuille de papier épaisse. Et voici ce que j'y lus :

Demandé — certain; offert — incertain;
 Non usagé — arrivé;
 Usagé — parti;
 Imparfait — non défendu;
 Parfait — défendu;
 Non oblitéré — pas d'avions;
 Oblitéré — avions;
 Bon état — grand;
 Etat moyen — moyen;
 Tous états — petit;
 Surchargé — sous-marins.

Je me levai, fermai la porte et mis la clef dans ma poche. « Je vous arrête, Mr. Marks », dis-je. Puis je pris dans mon carnet la copie que j'avais faite de la lettre. Elle était datée de Douvres et grâce à cette clef je pus lire : certain 3 (cent U. S.) parti, gros, défendu; pas d'avions; 5 (p. Espagne) arrivé, petit; 1 (d. anglais) sous-marin arrivé. Incertain 20 (centimes, France) très gros, pas d'avions, non défendu. Folkestone, je crois — et la lettre continuait normalement. En omettant les parties que j'ai mises entre parenthèses, nous avions là un rapport intéressant sur les défenses de Douvres et de Folkestone ainsi que sur les mouvements de nos navires de guerre à proximité de ces ports.

A l'aide de cette clef nous déchiffrâmes d'autres lettres de Mr. Marks retenues comme suspectes et nous découvrîmes que chaque liste de timbres demandés ou offerts concordait avec des déplacements d'unités navales le long de la côte Sud. A l'instruction, Marks (qui était un type d'homme plutôt nerveux) perdit contenance et avoua qu'il était réellement un espion; il nous donna également quelques renseignements précieux sur son correspondant hollandais. Ce faisant il sauva sa vie et ne fut condamné qu'à cinq ans de travaux forcés pour son espionnage.

Il fut mis dans une cellule à côté d'un autre espion dont l'histoire est un peu plus pittoresque. Allemand du nom de Buschmann, se faisant passer pour un violoniste hollandais, il avait circulé dans les parages de nos bases navales pour chercher, disait-il, du travail. Il n'avait pas l'air, cependant, de manquer d'argent et ne faisait apparemment aucun effort pour décrocher une occupation. D'autre part il questionnait tous ceux qui ne lui paraissaient pas soupçonneux et faisait de son mieux pour se renseigner sur nos mouvements navals, sur les départs de nos transports de troupes et sur la fabrication

des munitions. Sa correspondance fut surveillée et un jour qu'une de ses lettres, insignifiante en apparence, fut soumise à l'examen, des caractères rougeâtres et rouillés commencèrent à se distinguer entre les lignes; ils se rejoignirent et augmentèrent de nombre pour former enfin des mots allemands et des phrases traitant de différents sujets qu'il n'était pas prudent de faire connaître à l'étranger. Buschmann fut arrêté; l'écriture de son passeport trahit la main du sieur Flores, agent du service secret allemand, et il fut inculpé et condamné à mort.

Quand Joseph Marks entra dans la cellule à côté de celle de Buschmann ce fut pour assister à sa dernière nuit. Les deux hommes entamèrent une conversation de cellule à cellule et Buschmann parla non sans mélancolie d'une amourette qu'il avait eue en Prusse quatre années auparavant. Marks répondait en peu de mots et Buschmann eut naturellement l'impression qu'il était déprimé.

« Je vais jouer pour vous, cria-t-il, les Anglais sont très gentils; ils ne s'y opposeront pas. » Il saisit son violon qui, à sa demande, lui avait été laissé dans sa cellule et joua tout le reste de la nuit de vieilles chansons d'amour allemandes, des airs de danse et de la musique tirée des oratorios de Haendel. Le lendemain matin il fut fusillé; son courage ne l'abandonna pas jusqu'au dernier moment et il refusa de se faire bander les yeux avant la salve finale.

En novembre 1919, quand Marks eut achevé sa peine, il fut expulsé. Au moment de quitter la prison il fut abordé par une femme d'environ trente ans, grande, souple et belle. C'était la jeune fille que Buschmann avait aimée en Prusse et elle était venue pour entendre le dernier message d'amour que son ami avait laissé pour elle à Marks la nuit avant de mourir. Depuis ce

moment-là, Marks et elle s'étaient écrit. Quand j'accompagnai l'espion à la gare de Charing Cross pour assister à son départ d'Angleterre, cette personne vint lui dire adieu et elle pleura amèrement en voyant se briser le dernier lien qui la rattachait à son ancien amant. Marks s'embarqua sur le *Weimar* à Dundee vers la mi-novembre et l'Angleterre ne l'a pas revu depuis.

VIII

Dans les piles de lettres soumises à mon examen j'en trouvai une au cours de l'été 1915 qui me frappa. C'était une lettre aimable, gentille et pleine de sentiment, adressée à une parente et rédigée par une main d'homme bien élevé, avec ce mélange d'aisance et de réserve qui distingue l'homme intelligent. Et cependant — et plus je regardais, plus je m'en étonnais — au bas de la page à côté de la signature se trouvait une double rangée de croix qui ne pouvait signifier que des baisers. En théorie je n'ai rien contre les baisers; mais je ne m'attendais pas à les voir si généreusement prodigués dans une lettre écrite par un correspondant d'âge mûr et de bonne éducation.

Un fer chaud passé rapidement par-dessus les pages les laissèrent immaculées. Nous nous mîmes au travail en usant de nos révélateurs chimiques. C'était une affaire délicate de les appliquer sans effacer les mots écrits à l'encre véritable, mais après quelques manipulations artistiques au pinceau les lettres couleur de rouille apparurent comme j'y comptais et puis commencèrent à se grouper pour former des mots. L'innocence du texte primitif disparaissait d'un seul coup! Il y avait des chiffres au sujet de nos troupes, de nos transports

de troupes et un jugement qui rendait à contre cœur un hommage bien senti à la manière dont le moral civil et militaire de la nation britannique supportait les épreuves de la guerre. La lettre était signée de l'initiale « G » sans adresse d'expéditeur. Elle portait cependant le cachet postal d'un district de l'East End de Londres.

Nous fîmes une enquête à la boutique hollandaise où la lettre était adressée, mais nous y apprîmes seulement que c'était une boîte aux lettres et que l'homme qui venait prendre les lettres en question avait l'apparence d'un négociant ordinaire. Entre temps une autre missive signée G et portant un peu trop de baisers encore avait été arrêtée par la censure; elle contenait en réalité une demande d'argent énergiquement formulée entre les lignes à l'aide d'une encre sympathique. Les baisers, soit dit en passant, semblaient n'avoir aucune corrélation avec le texte secret; ils ne figuraient là que pour donner une allure familière à la lettre. Une troisième, transmise par la censure, me donna la piste longtemps cherchée. Elle n'était pas signée et d'une écriture différente, mais elle disait en caractères rougeâtres et accusateurs : « G étant parti pour Newcastle, j'écris du 201. »

J'envoyai immédiatement quelques instructions téléphoniques à Newcastle et me rendis ensuite à la direction d'un bureau de poste de Londres. C'était naturellement aléatoire, mais j'eus l'idée que le 201 pouvait être un numéro de maison dans une rue. Et les rues de l'East End ayant 201 numéros ne sont pas nombreuses. J'inscrivis sur une feuille de papier toutes celles qui remplissaient cette condition et je fis en auto une tournée rapide dans certaines de ces rues. Je fis dans chacune quelques enquêtes et jetai même dans un ou deux cas un regard dans une chambre de locataire. La sixième maison était la bonne. Elle appartenait à un boulanger nommé Hahn qui se mit à crâner et à protester quand

je lui dis qu'il me fallait visiter les chambres au-dessus de sa boutique. Mais ceci fut rapidement réglé; je le laissai sous la garde d'un sergent-détective et montai jeter un regard dans sa chambre à coucher. La première chose que je vis fut un bloc de papier à lettres bon marché sur une petite table. J'en arrachai une feuille et la tenant contre la lumière je reconnus comme je m'y attendais le même filigrane que sur les lettres censurées en ma possession. A côté du bloc se trouvait un paquet à moitié entamé d'enveloppes exactement semblables à celles des lettres destinées à la Hollande; il y avait là également une feuille de papier buvard que je plaçai devant la glace dans un coin de la chambre. Je pus y lire sur l'image reflétée par le miroir plusieurs mots dont les suivants : « ... ti pour... ewcastle... écris du 201 ». Dans une boîte de médicaments accrochée au mur se trouvait une plume d'acier dont la pointe ne portait aucune trace d'encre mais semblait attaquée par une matière chimique. Sur le lit je vis une chaussette non portée, mais dont le bout semblait légèrement passé. J'y déposai une goutte de tournesol extraite d'un petit flacon que je portais sur moi et la réaction révéla que le bout de la chaussette était imprégné d'une solution alcaline qui formait, ce fut prouvé dans la suite, une encre secrète; quand son possesseur voulait écrire il plongeait la chaussette dans un peu d'eau qui traitée ainsi servait d'encre sympathique pour écrire entre les lignes des lettres envoyées en Hollande. Je découvris également l'autre chaussette de la paire et trois cravates imprégnées de la même façon.

Nous avons donc largement de quoi convaincre Mr. Hahn; mais nous étions encore loin de connaître l'identité du mystérieux G. Notre prisonnier gardait un silence obstiné et niait énergiquement être le propriétaire du matériel trouvé dans sa chambre. Quant aux

correspondances avec la Hollande ou à la personne de G il affirmait ne rien en savoir. Ses voisins toutefois parlèrent plus volontiers. Plusieurs d'entre eux nous décrivirent en détail un grand Russe brun à l'aspect de gentleman qui demeurait, croyaient-ils, quelque part à proximité de Russel Square et qui venait voir Hahn assez fréquemment. Je partis en auto pour Russel Square.

Ce fut une corvée plutôt ennuyeuse, mais je n'avais pas le choix. J'examinai tous les registres d'hôtels et de pensions de famille dans Russel Square pour y trouver le nom d'un locataire récemment parti pour Newcastle. Ayant le signalement de mon homme, je restreignis mes recherches à deux ou trois noms et roulai vers Newcastle par une nuit noire à une allure de train express. Et là dans une maison au bord de l'eau je découvris mon Russe. Il nia toutes choses avec un peu trop d'empressement, il prétendit même ne pas connaître Hahn.

Différents voisins de ce dernier identifièrent notre dernière capture avec le visiteur occasionnel de Hahn, lorsque dans la suite l'affaire fut instruite. Au fur et à mesure que l'un après l'autre les détails accusateurs s'accumulèrent, notre homme perdit son sang-froid. Finalement il me fit appeler et d'une voix brisée me confessa qu'il était bien un espion nommé Muller. Il avait été l'instigateur et fut condamné à mort, tandis que Hahn, complice plus ou moins passif, n'eut que cinq ans de travaux forcés. Après avoir courageusement déclaré sa profession Muller retrouva son sang-froid et l'on me raconta qu'il serra la main à tous les hommes du peloton d'exécution avant de tomber sous leur feu de salve.

Mais nous avons soigneusement évité d'éveiller des soupçons en Hollande et je pensai qu'il serait possible de tromper l'ennemi en continuant la correspondance au nom des deux espions pour ne lui passer que des

renseignements tendancieux. J'allai soumettre mon plan à certaines autorités militaires qui l'accueillirent avec leur bénédiction en ajoutant quelques bribes de fausses informations qui me renversèrent, bien qu'offertes le plus sérieusement du monde. Il y avait également des propositions d'un caractère plus grave.

D'accord avec mes conseillers militaires j'expédiai plusieurs lettres en imitant diligemment l'écriture des espions et sans oublier des appels de fonds désespérés pour rémunérer d'aussi précieux secrets. Les fonds arrivèrent réellement à notre grande joie et nous parurent tout indiqués pour contribuer à payer nos frais de contre-espionnage à cette époque.

Vers le même temps nous apprîmes qu'un individu quelque peu suspect circulait dans les environs du Loch Lomond. Un jour ou deux avant de partir pour le Nord il avait visité une fabrique de machines fameuse du Midland et demandé différents prix et détails concernant certains engins agricoles qu'il disait vouloir importer en Amérique du Sud. Il expliqua qu'il était un propriétaire uruguayen possédant de grandes étendues de terres non cultivées qu'il désirait mettre en valeur d'après les méthodes modernes. Par une heureuse coïncidence le voyageur sud-américain de la firme se trouvait précisément là en tournée, et l'on crut bien faire de le présenter au futur acheteur. Le voyageur posa quelques questions au sujet de la propriété en Uruguay et du genre de machines qu'il y fallait et s'aperçut que son interlocuteur ne savait absolument rien de sa prétendue patrie et parlait de villes situées à des centaines de lieues l'une de l'autre comme si elles n'étaient qu'à une journée de cheval. Il ignorait même le nom du port principal de son pays.

Sans alarmer le visiteur le moins du monde la firme avertit la police et un détective fut envoyé pour filer

Mr. Roggen et se rendre compte si ses faits et gestes étaient suspects ou non. Comme il partit immédiatement après pour Luss sur le Loch Lomond où à ce moment même se faisaient des essais tenus secrets pour une nouvelle torpille anglaise, le détective annonça la chose au Yard. Sans se savoir filé l'étranger passa deux jours dans les marais du Loch, se cachant dans les bruyères et observant les essais au moyen de puissantes jumelles. Il expédia ensuite une lettre à une adresse norvégienne pour dire qu'il allait sous peu quitter le pays, repartir pour l'Uruguay et qu'il avait fait de bonnes affaires en chevaux. Or il n'avait traité aucune affaire de ce genre; mais entre les lignes de la lettre se trouvait certaine information qui n'aurait pas dû y figurer. Je l'arrêtai et l'emmenai à Londres. Au moment de pénétrer dans la chambre d'hôtel où il demeurait, il s'empara d'un revolver et fit le geste de le porter à sa tête, mais je lui saisis le poignet avant qu'il pût tirer.

Il fut jugé à Westminster au Guildhall en août 1915. Il était plein de jactance et de méfiance; il nia carrément tout ce dont nous l'accusions et finalement, quand les preuves de sa culpabilité eurent été exposées l'une après l'autre, il prétendit que sa nationalité uruguayenne le préservait de toute peine autre qu'un emprisonnement de courte durée. Il fut condamné à être fusillé comme espion. Quand le verdict fut prononcé il regarda autour de lui d'un air d'incrédulité et puis éclata en menaces et en supplications. Il jura qu'il était réellement Uruguayen et que son « assassinat » comme il disait provoquerait l'entrée en guerre de l'Uruguay aux côtés de l'Allemagne. Il fit comprendre qu'il était en relations avec des personnages puissants dans ce pays et qui tireraient vengeance de ses juges. Peu de jours après, ces vaines menaces s'évanouirent pour toujours avec quelques pâles nuages de fumée au pied de la Tour.

IX

A en juger d'après les espionnes à la solde de l'Allemagne avec lesquelles j'entrai en contact et d'après celles dont j'entendis raconter l'histoire par les policiers qui les arrêtèrent, je n'acquis pas une haute opinion des femmes adonnées à ce métier. Un homme peut prétexter différentes professions pour expliquer les déplacements et les enquêtes délicates qu'il pourra faire dans le pays. La femme ne dispose pas de couvertures aussi faciles. Les prostituées sont parfois, très rarement, employées dans l'espionnage; elles offrent de nombreuses informations en temps de guerre — à bon prix — mais ces renseignements sont rarement prisés, car ils ne peuvent passer pour dignes de confiance.

En automne 1915 j'appris qu'une dame qui était en visite à Rosith possédait une auto des plus puissantes qu'elle conduisait de main de maître. La chose en elle-même était exceptionnelle, mais non suspecte, mais quand à cela vint s'ajouter qu'elle paraissait désireuse d'entrer en relations avec de jeunes officiers de marine et qu'elle filait à Londres de temps en temps dans sa voiture pour être de retour à Rosith après trois journées passées presque exclusivement sur la route, ce genre de vie nous parut beaucoup moins innocent que nous n'eussions désiré. J'allai donc à Rosith.

Le jour de mon arrivée un jeune officier me dit non sans un léger embarras qu'une dame hollandaise avait fait sa connaissance dans l'après-midi du jour précédent en le priant de lui donner un coup de main pour sa voiture en panne et en profitant de l'occasion pour poser de nombreuses questions au sujet du bateau de cet offi-

cier, des mouvements de navires britanniques, et lui demander force détails sur le barrage qui se trouvait à l'entrée du port. Il n'avait donné aucun renseignement, mais il croyait utile de rendre compte de l'incident. Le signalement de la dame était celui de Lizzie Wertheim, propriétaire de la puissante voiture, et la police locale fit savoir qu'elle avait reçu, deux jours auparavant, une déclaration similaire d'un lieutenant de vaisseau.

Mes propres observations me prouvèrent bientôt que cette charmante jeune femme était prête à faire des sacrifices considérables pour obtenir les renseignements qu'elle désirait sur notre flotte et ses mouvements. Habitée à la dernière mode, grande, souple et belle, elle était descendue dans un hôtel de la localité; elle se montrait aimable pour tous, très large de pourboires et recherchait tout particulièrement les occasions de faire connaissance avec des officiers de marine. Elle était, d'après ses propres déclarations, une dame hollandaise ayant des revenus à elle et prenait ses vacances dans le pays avec le désir de connaître l'Angleterre en temps de guerre. De temps en temps, disait-elle, il lui fallait aller à Londres pour voir son avocat au sujet de sa pension qu'elle était obligée de toucher en personne.

Un beau matin la grosse auto glissa hors de son garage et partit vers le sud. Je suivais à une distance discrète sur une voiture de course et me fis précéder par une communication téléphonique décrivant le puissant véhicule que je filais. En ces jours les routes étaient pleines de trous, mal tenues, mal surveillées et couvertes d'une épaisse poussière blanche. Je me considérais comme un bon conducteur, mais ma course à Londres fut une assez émouvante épreuve de vitesse et j'eusse été absolument incapable de faire mieux que de maintenir la même allure que la première voiture. Cependant ma bonne

étoile me resta fidèle et dans la soirée de ce même jour d'automne j'entrais dans Londres toujours à la suite de la dame hollandaise.

Celle-ci laissa l'auto dans un garage de Bloomsbury et partit tout droit pour un hôtel de Bedford Square. Je suivis et la retrouvai en train de dîner en compagnie d'un homme blond, plutôt frêle, âgé d'environ trente-cinq ans; ils étaient engagés dans une conversation des plus sérieuses. Je pris une table non loin d'eux, malheureusement pas assez près pour suivre leur conversation. Mais je fixai dans ma mémoire les traits du dîneur et j'appris en envoyant une note au sergent-détective qui m'attendait dans le hall que l'étranger figurait sur les registres de l'hôtel comme citoyen américain, répondant au nom de R. Rowland et qu'il vivait là depuis un mois. Je donnai l'ordre d'examiner spécialement et de me soumettre sa correspondance.

Après un dîner copieux au cours duquel les deux convives discutèrent certaines questions avec une grande animation, ils se levèrent et partirent pour le théâtre. Lizzie Wertheim passa la nuit à Londres — le sujet de la discussion avait été probablement de savoir si elle resterait quelque temps dans le Sud — et le lendemain matin ils montèrent tous deux une paire de très beaux chevaux de louage. La dame qui chevauchait aussi bien qu'elle conduisait sa voiture était de la meilleure humeur et riait et plaisantait constamment, tandis que Mr. Rowland me parut ennuyé et fatigué. Aucun d'eux ne se rendit compte que l'homme monté sur une tranquille bête grise qui passait et repassait à côté d'eux était un inspecteur détective — moi-même en un mot.

Le matin suivant Mme Wertheim monta dans sa longue et superbe voiture et repartit pour le nord, moi toujours à ses trousses bien que cette fois d'un peu plus loin pour ne pas exciter de soupçons. J'arrivai à Rosith une heure

après que son auto fût garée. Ce même soir elle apprit d'une source inconnue de nous que le cuirassé *Tiger* devait quitter Scapa Flow. Et dans la première levée du lendemain le censeur saisit une lettre écrite par elle racontant que l'expéditrice était rentrée en Ecosse saine et sauve, qu'elle se fatiguait de Rosith et qu'elle irait bientôt vers le nord. La lettre fut traitée chimiquement; entre les lignes apparut ainsi le renseignement attendu et qui certainement n'eût pas dû s'y trouver.

Je téléphonai immédiatement à Londres de ne point perdre de vue Rowland à qui la lettre était adressée et je me rendis à l'hôtel de Rosith pour arrêter Mme Wertheim. Mais elle venait de régler son compte et de repartir pour Londres dans la matinée. Probablement quelque nouvelle imprévue autant qu'importante l'avait-elle fait changer d'idée; de toutes façons je repartis pour Londres derrière elle aussi rapidement que je pus. J'avais pris mes dispositions pour que tous les déplacements de sa grosse voiture fussent notés et tout en filant vers le sud je pus contrôler ainsi qu'elle avait suivi exactement la même route. Je la retrouvai au même garage à Londres.

Comme nous désirions réunir plus de renseignements contre Rowland, nous laissâmes Mme Wertheim en liberté encore une nuit. Elle dîna en compagnie de Rowland comme la fois précédente et nous surveillâmes les mouvements et la correspondance de ce dernier. Le lendemain matin, alors que Mme Wertheim se promenait avec trois amies dans Regent's Park Road, je l'arrêtai et lui dis que j'étais obligé de l'emmener immédiatement au Yard pour lui poser certaines questions concernant ses faits et gestes. Elle m'accueillit avec une bravade admirable, en me lançant un regard hautain et me disant qu'elle était occupée, qu'elle voulait bien m'obliger en venant plus tard, mais que pour rien au monde elle ne

m'accompagnerait séance tenante. Comme je ne tenais pas à pourchasser son auto à travers toute l'Angleterre, je fus obligé de demander de l'aide et de l'emmener en taxi sur-le-champ.

Elle nia toutes choses systématiquement mais les faits la contredisaient; on lui exhiba sa propre lettre avec le renseignement prohibé, mais elle répondit simplement que nous l'avions fabriqué de toutes pièces. On lui dit comment tous ses mouvements avaient été épiés, mais elle se contenta de faire quelques remarques ironiques sur ce qu'elle appelait notre « comédie d'erreurs ». La plume élégante qu'elle portait au chapeau était imprégnée d'encre sympathique concentrée. Il fut prouvé par différents témoignages qu'elle avait essayé d'obtenir des informations de différents officiers de Rosith. Elle fut en conséquence déférée au tribunal.

Il me semble plus simple de raconter dans mon prochain chapitre comment je me chargeai de Rowland. Je me proposai pour le moment de raconter les aventures de quelques autres espionnes et les différentes manières dont certaines Allemandes s'efforcèrent de servir leur pays par l'espionnage.

Frau Doktor Smith fut un intéressant spécimen de femme-espion ayant des idéals. Allemande ayant épousé avant la guerre un médecin anglais elle était au moment de la déclaration de guerre mère d'un petit garçon de sept ans et elle semblait complètement heureuse et acclimatée. Mais elle avait toujours professé un ardent patriotisme. Son mari étant mort, elle se sentit libre de faire de son mieux pour porter secours à son pays dans l'épreuve. Elle écrivit à un ami de Hollande — le directeur de Dierks et C^o, marchands de fruits — que les oiseaux mettaient en danger le brochet dans un étang du parc de Londres et que la tentative de combattre la carpe en introduisant le brochet était une erreur. A

l'interrogatoire elle fut incapable d'expliquer ces déclarations. *Pike* (brochet) signifiait sous-marins; *carp* (carpe) les bateaux de commerce; *birds* (oiseaux) les avions alliés. En d'autres termes, la campagne sous-marine était une erreur à ses yeux. Généralement nous laissions passer ce genre de lettres avec une ou deux additions discrètes. Nous prîmes la précaution de mettre en garde Mme Smith contre les nouveaux ennuis qu'elle pouvait se créer.

Eva de Bournonville était une Suédoise d'origine française et se faisait passer pour actrice. Elle fut arrêtée pour avoir essayé d'envoyer à Stockholm des renseignements de caractère militaire en les écrivant à l'encre sympathique entre les lignes d'une lettre de famille. Les nouvelles qu'elle donnait ainsi étaient d'un intérêt vital et elle semblait disposer de moyens particulièrement dangereux de se les procurer. Elle fut condamnée à la prison, mais la peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité. Son moral n'en fut pas affecté cependant et elle écrivit de sa prison pour demander que ses robes de soirée fussent mises de côté jusqu'au moment où elle en aurait de nouveau besoin, et pour donner des instructions détaillées sur la manière de les emballer.

De Malte, une certaine Mme Popovitch envoyait des télégrammes chiffrés pour indiquer les arrivées et départs de bateaux à vapeur faisant escale dans l'île, à un agent résidant en Espagne et qui, dit-on, les transmettait aux sous-marins ennemis. Un officier de l'Intelligence Service stationné à Malte me raconta une histoire amusante à ce sujet. L'île jouit en tous temps d'un climat chaud et les troupes y souffrirent quelque peu de « sécheresse ». A certaine occasion la bière fit complètement défaut et, par une étouffante matinée, quelques centaines d'hommes prirent le port d'assaut pour acclamer un bateau qui était attendu avec une cargaison de liquides potables.

Mais Mme Popovitch avait signalé ce vapeur par un télégramme et, tandis qu'il s'était arrêté à l'entrée du port pour permettre de le dégager, une torpille le coula sous les yeux des soldats. Jamais, dit mon ami, il n'avait entendu langage comparable à celui qu'employèrent ces soldats en voyant la cargaison perdue et eux-mêmes condamnés à l'eau claire pendant toute une semaine encore! Le code de cette dame fut découvert dans un dictionnaire usagé où certain mots avaient un sens secret noté en marge. Elle n'était ni jeune ni jolie, mais majestueuse et diserte. Quand elle fut interrogée elle regarda autour d'elle pour trouver quelque chose à lancer à la tête des enquêteurs, mais, ne découvrant rien, elle essaya de couvrir leurs voix par ses cris. Elle fut ensuite déclarée folle, bien que ses télégrammes eussent été fort sensés et des plus dangereux.

La même année, mais un peu plus tard, une jeune fille, en voyage pour l'Espagne avec une vieille duègne, fut arrêtée en Angleterre. Elle avait une quantité anormale de bagages — soixante-dix malles — et son passeport était plus que suspect. A l'examen, on s'aperçut que l'une de ses malles contenait des carnets et papiers en grand nombre ainsi que neuf croix de fer. Craignant pour sa propre peau, la duègne dénonça sa complice à condition d'avoir la vie sauve et révéla que la jeune fille était en relations avec un diplomate allemand en Espagne et qu'elle allait le rejoindre avec des renseignements obtenus en Angleterre. Les deux femmes furent incarcérées et deux puissances neutres demandèrent leur libération, mais sans succès.

X

La première chose que l'administration postale me remit comme provenant de Mr. Rowland fut un exemplaire d'un journal du soir de Londres. On eût dit un inoffensif paquet enveloppé dans un journal et ne présentant aucune écriture apparente. Je le traitai néanmoins par un réactif et, dans une colonne caviardée par la censure, apparut un message en allemand. En écrivant l'adresse de ce journal, Mr. Rowland avait négligé une chose qui, à elle seule, éveillait des soupçons : il avait commencé par le nom du pays, puis venait la ville et enfin le nom du destinataire. Or, tandis que les Américains n'écrivent jamais d'adresse de ce genre, les Allemands le font souvent.

Puis ce fut une lettre de quatre pages, elle aussi tout à fait inoffensive jusqu'au moment de la soumettre à la chaleur; alors l'écriture invisible se révéla. Journal et lettres portaient le nom de « Georges T. Parker » bien en évidence de manière que, si leur contenu était découvert, la paternité n'en pût être attribuée à Rowland lui-même. Cette lettre démontra finalement sa culpabilité et je me rendis à son hôtel pour l'inviter à m'accompagner au Yard.

Je voulus voir d'abord son passeport. Il me le remit en me disant de sa voix nasale que je le trouverais en règle et qu'il aurait le plaisir de m'entendre faire des excuses. A première vue ce passeport paraissait assez normal, mais, grâce à la loupe que je portais toujours dans ma poche, je remarquai que l'aigle américaine avait une serre dessinée à l'envers et que trois plumes manquaient à la queue. Le papier me parut (et un exa-

men subséquent le confirma) de fabrication non authentique et de dimensions inaccoutumées pour un passeport américain. Des essais chimiques donnèrent des réactions différentes de celles qu'eût présentées un véritable cachet américain. Je demandai à mon homme l'autorisation de jeter un coup d'œil dans sa chambre, mais je ne dis rien à ce moment des erreurs commises pour le passeport. Il me regarda, pâlit, s'assit et fit oui de la tête. Il n'était pas du type résistant et ses nerfs commençaient déjà à le trahir.

Dans sa valise se trouvaient deux flacons dont le contenu justifia plusieurs de mes questions. L'un sentait fortement le citron et c'était une petite bouteille de verre blanc ordinaire contenant un liquide incolore. L'autre, avec la mention : « Lotion capillaire », écrite sur papier blanc en caractère nets et de petites dimensions, contenait un liquide jaune. Je demandai quel genre de lotion c'était là et Rowland me dit d'une voix légèrement étranglée qu'il l'ignorait, mais qu'elle lui avait été remise par un pharmacien américain. Je mis les deux flacons dans ma poche. Plus tard, au laboratoire, le premier contenait un mélange de formaline et de jus de citron qui avait servi pour le message transmis par le journal et pour la lettre que nous avions entre les mains. La lotion capillaire constituait une encre sympathique de nature différente, ne réagissant qu'avec certaines matières chimiques, tandis que l'autre liquide devenait visible sous l'action d'un fer chaud appliqué sur le papier.

Sur un bureau de la chambre à coucher se trouvait un certain nombre de feuilles de papier à lettres lisse, adapté à ce genre d'encre, présentant exactement la même texture et le même filigrane que la missive saisie par nous. Il y avait là également une plume métallique dont la pointe était couverte d'une espèce de rouille

brune mais ne présentait pas trace d'encre ordinaire.

Une boîte à lettres contenait trois messages de Mme Wertheim donnant des informations sur Rosith et des rendez-vous avec Rowland pour lui communiquer encore d'autres renseignements et lui permettre de les transmettre en Allemagne ou ailleurs.

Finalement je dis à Rowland qu'il était arrêté et qu'il fallait m'accompagner. Il s'effondra piteusement; commença par menacer en disant que je lésais ses droits de citoyen américain. Je lui exposai que son passeport était faux et que nous avions intercepté certaines de ses lettres contenant des informations secrètes destinées à passer à l'étranger. Il ouvrait et fermait la bouche et soudain il demanda grâce à voix perçante et brisée. Je m'efforçai de le tranquilliser et lui dis qu'il aurait toute possibilité de prouver son innocence aux débats.

Sa jactance l'avait complètement abandonné et il se mit à balbutier. D'abord ses déclarations furent si confuses qu'elles en étaient inintelligibles; dans la suite il se calma et je pus prendre des notes rapides sur ses aventures. Il avait suivi les cours d'une école d'espionnage à Anvers, appris à écrire à l'encre sympathique et à se servir de chiffres et de codes (qu'il me dénonça avec une hâte indécente). Il connaissait plusieurs adresses d'espions, mais soit dit à son honneur, il refusa de les livrer. Il avait eu l'ordre de se mettre en relations avec Mme Wertheim et de collaborer avec elle en faisant surtout fonction d'intermédiaire chargé d'acheminer les renseignements reçus. Il dit en sanglotant qu'il en était tombé amoureux au premier regard et qu'elle avait employé tout son incontestable pouvoir de fascination à lui faire dépenser pour ses plaisirs à elle tout l'argent qu'il gagnait dans l'espionnage. Il était alors en dette envers son hôtelier, mais à chaque arrivée d'argent frais sa complice prenait soin de l'encaisser ou s'arrangeait

pour le lui faire dépenser. Elle l'avait même menacé de le dénoncer à la police et de dire à ses employeurs qu'il les trahissait. Il avait acquis à Anvers son accent nasal américain, mais il était en réalité le fils d'un Allemand, vieil accordeur de pianos qui vivait tranquillement à Stettin. Il avait fréquenté de mauvais camarades et s'était vu obligé de dépenser au delà de ses moyens; il avait falsifié les livres d'une banque allemande et ne s'était soustrait à la prison qu'en s'offrant à faire de l'espionnage. Il me demanda si je pouvais le dispenser de faire connaître son véritable nom aux débats et me remercia, les larmes aux yeux, quand je lui promis de faire de mon mieux. Cela pourrait, disait-il, tuer son vieux père à Stettin qui croyait que son fils servait honorablement dans les rangs de l'armée en Flandre. Le nom ne fut pas divulgué et l'accordeur de pianos put achever en paix ses rêves. Rowland dit que son passeport avait été fabriqué d'après une épreuve photographique et que la plupart des espions qui venaient en Angleterre étaient porteurs de passeports confectionnés de façon similaire par Flores, le directeur de l'école d'Anvers — apparemment mon vieil ami de Rotterdam.

Rowland et Mrs. Wertheim furent jugés ensemble au tribunal criminel d'Old Bailey en automne 1915. La femme eut dix ans de travaux forcés et n'échappa à la condamnation capitale qu'en raison d'une certaine prévention contre la mise à mort des femmes. Rowland, et j'en éprouvai quelque surprise, fut condamné à être fusillé dans la Tour de Londres. Il avait repris un peu de tenue, mais ce fut malgré tout un spectacle pitoyable et il faillit s'effondrer à la lecture du verdict. A la Tour, au moment d'affronter le peloton d'exécution, il demanda d'une voix brisée qu'on lui bandât les yeux avec le mouchoir de son amie et tira de sa poche un petit carré de toile parfumée aux initiales L. W. brodées dans un

coin en soie de couleur. Le mouchoir était beaucoup trop petit pour faire le tour de sa tête, mais l'officier de service le noua à l'intérieur d'un autre, plus grand, de manière à lui en couvrir les yeux. Le condamné parut en tirer quelque réconfort bien que l'on doive douter que sa complice fût digne d'une telle dévotion. Elle était égoïste, hystérique et fausse, à l'extrême. Elle ne vit pas la fin de sa peine et mourut à l'asile de Broadmoor en 1921.

Au commencement de 1916 une autre cause d'inquiétude s'offrit à ceux qui étaient responsables de la paix à l'intérieur de nos frontières. On apprit que sir Roger Casement avait tenté un débarquement en Irlande avec des armes allemandes et un détachement de troupes allemandes. Il faut, pour se rendre compte de la gravité de cette menace, remonter le cours de quelques années. A la déclaration de guerre, l'Irlande était animée par l'esprit révolutionnaire, de grandes quantités de fusils avaient été distribuées partout et le projet du Home Rule avait échoué au Parlement. Le 4 août 1914, dans un état d'âme typiquement irlandais, la population avait décidé de surseoir aux hostilités tant que durerait la guerre et le courage et l'élan des troupes irlandaises au cours de cette lutte sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire de les affirmer ici. Mais pendant tout ce temps propagande et agents allemands n'avaient pas cessé de s'employer dans ce pays qu'il est à peu près impossible de soumettre à une discipline policière efficace. Des intermédiaires irlando-américains maintinrent le contact avec l'Allemagne. L'armée nationale et les volontaires irlandais s'accordèrent, non sans une grande répugnance, en vue d'un soulèvement armé pour le printemps 1916 à condition qu'un Irlandais universellement estimé prit le commandement et qu'il y eût des chances de réussir.

Rêveur, poète et aventurier, sir Roger Casement était parti pour l'Allemagne en 1914. Il avait passé toutes les années de sa vie dans l'espoir de délivrer un jour l'Irlande unie de ce que sincèrement il croyait être le joug anglais. Il en entretint des centaines d'hommes et ne parvint à en convaincre que six ou sept. Trois ou quatre fois au cours de la guerre les Allemands lui promirent des armes et un bateau pour le ramener dans son pays, mais la tentative fut chaque fois remise à plus tard.

Finalement sir Roger Casement refusa d'attendre plus longtemps et n'accepta plus de nouvelles promesses. Il dit qu'il partirait pour l'Amérique si le concours promis ne lui était pas donné. Les Allemands qui avaient besoin pour eux-mêmes de toutes leurs armes chargèrent, bien à contre cœur, de 1.200 tonnes de fusils et de munitions et d'une douzaine de mitrailleuses un transport camouflé nommé *Auk*, cette cargaison étant dissimulée sous une légère couche de bois de construction, et embarquèrent Casement lui-même sur un sous-marin. Cela se passait à l'époque où la conscription générale était envisagée la première fois pour l'Irlande et dans la pensée des insurgés cette intention devait leur servir pour lever dans toute l'Irlande l'étendard de la révolution.

Le commandant du sous-marin, tout étonné de voir combien Casement avait peu de bagages, lui demanda au moment de l'embarquement s'il n'aurait pas besoin d'autre chose. « Uniquement de mon linceul », répondit l'Irlandais. Au large de la côte irlandaise Casement et ses deux compagnons montèrent dans un bateau de toile et tentèrent d'atteindre la rive à la rame tandis que le sous-marin disparaissait rapidement sous les flots pour éviter d'être signalé par les patrouilleurs anglais. Mais la frêle embarcation fut écrasée en abordant et les trois hommes jetés à l'eau. Les deux anciens soldats partirent

pour se rendre compte de l'esprit du voisinage tandis que Casement restait sur le bord.

Pendant ce temps l'*Auk* avait réussi à forcer le blocus naval et s'était, dans une épaisse brume de mer, approché de la côte irlandaise au point convenu. Mais aucun volontaire irlandais ne l'attendait pour le débarquement. Par contre un bateau patrouilleur britannique vint à lui de toute sa vapeur et lui lâcha un coup de canon à l'avant. Le capitaine de l'*Auk* hissa le pavillon allemand et voyant sa mission manquée mais peu désireux de nous abandonner sa cargaison, fit bravement sauter son navire avant qu'il fût possible de l'aborder. Les trois conspirateurs furent arrêtés par la police et Casement emmené en Angleterre pour être jugé. Je le vis au tribunal : un homme dont toute l'existence était ruinée par l'échec des espérances qu'il avait caressées pour son pays, un rêveur au teint pâle qui dit lui-même avoir toujours eu le pressentiment d'une fin pareille. Il avait été réellement un grand patriote et des hommes moins scrupuleux et plus réalistes que lui l'avaient aiguillé sur une mauvaise voie. Il finit sa malheureuse vie entre les mains du bourreau de Pentonville. Ses adversaires furent eux-mêmes forcés d'admirer sa sincérité, mais il était alors trop dangereux pour qu'il nous fût possible de lui faire grâce.

Cependant la rébellion projetée pour l'Irlande avait éclaté. Des rebelles se saisirent de différents points stratégiques à Dublin, mais les sentiments de la population leur étaient contraires; ils furent isolés et battus. Quinze de leurs chefs furent exécutés et près de 3.000 Irlandais qui les avaient suivis internés en Angleterre pendant quelques mois.

XI

Combien d'espions allemands ne se sont-ils pas vanté d'avoir fourni les renseignements qui ont causé le torpillage du *Hampshire*? L'un d'eux qui a publié il y a un mois ses mémoires en Allemagne prétend avoir vécu en Angleterre à l'insu de la police pendant toute l'année 1916 et s'être évadé en Hollande après avoir envoyé aux sous-marins, d'un point solitaire de la côte du Yorkshire, force messages importants dont l'un signalait le départ et la route du bateau coulé emportant avec lui le dernier espoir de la Russie. Et un autre nommé Heinz Hickmann fit une déclaration qui me paraît plus proche de la vérité que n'importe quel autre témoignage connu. C'était un mécanicien de l'*U-22*, le sous-marin qui coula le *Hampshire*. Sur le point de mourir à l'hôpital de Philadelphie il jura solennellement que son bateau avait reçu d'Allemagne un sans-fil annonçant que d'après les renseignements donnés par des espions à Londres lord Kitchener serait à bord du *Hampshire*, ainsi que le jour de l'appareillage et la route à suivre. Il dit également que le capitaine de l'*U-22* avait été décoré de la Croix de Fer pour avoir si bien choisi sa victime.

Voici pour les témoignages. Personnellement je n'ai pas su grand'chose de l'affaire. Un sergent-détective du Service Spécial, nommé Mac Laughlin, que j'ai bien connu et qui était attaché à la personne de Kitchener, était à bord avec ce grand soldat, et je sais que Mac Laughlin lui-même ignorait le moment du départ. Je crois en fait que l'heure dépendait du travail de Kitchener à Londres et ne fut pas fixée avant son arrivée à bord. Je crois pouvoir affirmer que sauf un ou deux amis personnels

du maréchal personne ne pouvait savoir exactement quand le *Hampshire* partirait pour la Russie. Que sa destination fût la Russie était cependant plus ou moins un secret de polichinelle dans les milieux officiels et un espion particulièrement intelligent eût pu le savoir peut-être. Mais je n'imagine pas comment il aurait pu le signaler en Allemagne. A mon avis ni par la poste ni par le téléphone; la seule voie possible était celle des signaux de la côte. Et c'est ainsi que plus tard un espion que j'avais connu autrefois prétendit avoir procédé, mais il ne méritait en général aucune créance et je me demande très sérieusement s'il ne s'agit pas là d'une simple vantardise de sa part. Je puis en tous cas nier qu'on ait jamais découvert comment les informations purent filtrer au dehors et que les survivants du *Hampshire* aient dû prêter serment de se taire. Personne n'a jamais connu les causes précises de cette sinistre tragédie maritime.

Elle avait à peine retenti avec de si déprimants effets à travers les pays alliés que j'arrêtai à Londres un espion avéré dans la personne de Frank L. Greite qui se trahit d'une manière assez curieuse. Une lettre adressée en Suède sans signature ni indication d'expéditeur avait été mise à la poste d'une ville de la côte Sud. Entre les lignes de cette missive se trouvèrent plusieurs renseignements sur des vapeurs quittant l'Angleterre. Je parcourus les registres des étrangers résidant dans la ville d'où provenait la lettre et trouvai l'adresse d'un individu qui précédemment avait vécu à Manchester. Mais il n'était déjà plus sur la côte. Il était parti pour Londres avec l'intention d'apprendre les arrivées et départs des bateaux. Je suivis sa piste jusqu'à un logement dans Edgware Road et il était chez lui quand je frappai. Interrogé sur la nature de son commerce il se donna pour correspondant d'un journal des Etats-

Unis envoyé en Angleterre comme reporter. Il désigna pour employeur le propriétaire d'un trust célèbre de journaux à New-York. Je lui demandai à quoi ressemblait une forme d'imprimerie, il ne put me le dire. Je lui posai plusieurs questions sur la voie par laquelle il transmettait ses histoires qui, me dit-il, étaient câblées en Amérique, mais il n'avait manifestement jamais câblé à New-York de sa vie et il commit de graves erreurs en me répondant. Et finalement je découvris dans une de ses cravates l'encre sympathique bien connue.

Quand je lui enjoignis de m'accompagner au Yard, il m'attaqua en brandissant un petit sac de sable tiré de sa poche; mais j'étais sur mes gardes et pus le désarmer et l'emmenar sans beaucoup de difficultés, bien qu'il fût un gaillard vigoureux et taillé en athlète. Il fut dûment convaincu et jugé, la preuve ayant été faite qu'il était un Allemand naturalisé Américain. Il fut condamné à dix ans de travaux forcés.

Pendant que ces incidents se déroulaient dans le pays, les agents allemands n'étaient pas moins actifs ailleurs et donnaient particulièrement de fil à retordre à notre police et à nos officiers du service secret aux Indes. Une des plus intéressantes aventures de la guerre fut proprement conduite par un officier de l'Intelligence Service qui me la raconta dans la suite et je pense qu'elle figurera fort bien ici comme terme de comparaison entre le service secret au loin et notre propre travail dans le pays.

Mon ami entendit chuchoter dans les bazars de Calcutta que la libération de l'Inde avait été promise et qu'elle était désormais toute proche. Pour plus de précision quelques riches commerçants vinrent le trouver afin de lui confier que Calcutta devait être prise et pillée au cours d'un soulèvement qui devait être en quelque sorte le signal de la rébellion. Ses propres agents indi-

gènes, à force de chercher, croisèrent une piste alarmante. On avait promis l'arrivée d'officiers allemands, d'énormes quantités d'armes étaient, disait-on, en route pour les Indes, une tribu montagnarde hostile du nord s'était employée tout récemment à faire la chasse à des fusils Mauser dernier cri et des agitateurs connus s'étaient répandus à travers les villages pour prêcher l'insurrection contre la tyrannie britannique.

Peu après et grâce à l'un de ses hommes qui entendit une conversation en se réveillant dans une maison indigène où il logeait, cet officier ajouta une pièce importante à son jeu de puzzle. Des armes allemandes devaient arriver de Californie; des Allemands vivant aux Etats-Unis avaient promis de venir instruire les tribus montagnardes pour les mener en un raid dévastateur jusqu'à Calcutta; des fonds avaient été promis pour acheter des douzaines de ces petits chefs qui vivent le long des frontières et qui sont prêts à déclencher la guerre en vrais mercenaires contre leurs meilleurs amis à condition d'être bien payés et d'avoir des chances de piller. Calcutta était certainement un prix qui dut leur faire l'effet d'un paradis avec ses énormes magasins et ses commerçants indigènes riches à millions.

Le vapeur allemand *Maverick* quitta réellement San Pedro avec 30.000 fusils à bord, 400 balles par fusil et près de 10.000 livres en roupies et de nombreux passagers allemands. Simultanément le consul allemand au Siam expédiait un bateau transportant 5.000 fusils, des milliers de cartouches et 5.000 livres en roupies. Nous aurions pu empêcher le départ de ces vapeurs mais comme le gouvernement du Bengale avait eu le temps de bien arranger les choses, nous jugeâmes plus sage de les laisser pénétrer dans l'Océan Indien où un beau matin ils se virent entourés de navires aux longues silhouettes grises venant droit sur eux. Les bateaux de

guerre les abordèrent, y placèrent des équipages de prise et escortèrent ces armes utiles et ces fonds précieux dans un port où ils purent servir aux Alliés. Quelques jours après partirent de Shanghai deux autres vapeurs, ne se doutant de rien et transportant leur cargaison de fusils, de mitrailleuses, d'explosifs et d'argent. Ils furent dûment arrêtés et conduits à telle destination qui nous convenait.

Au Bengale même les conspirateurs qui ignoraient l'échec de ces tentatives d'approvisionnement se réunirent à minuit autour d'un principicule indigène encore hésitant et réussirent à presque le gagner à leur cause. Mais en pleine réunion arrivèrent dans le palais un colonel britannique couvert de poussière, son aide de camp et une demi-douzaine d'officiers indigènes. Les gardes du palais, avec une résignation toute orientale, n'essayèrent même pas de résister; mais dans la salle les conspirateurs s'élançèrent au devant des nouveaux venus d'un air menaçant et la main au poignard. Le colonel leur conseilla de regarder par les fenêtres avant de se compromettre davantage. La cour éclairée par la lune était pleine de cavaliers silencieux sur leurs chevaux. Les rebelles se rendirent et les espoirs de nouvelles mutineries que caressaient les Allemands s'évanouirent pour toujours.

Mais nos ennemis de ces jours-là étaient un peuple des plus obstinés. Peu après l'échec de ce complot tramé dans les milieux indiens, ils devaient essayer d'exciter à la rébellion les Musulmans. Des lettres écrites sur de la soie jaune et signées par plusieurs agitateurs sans aucune importance réelle, mais qui prétendaient représenter l'Inde musulmane, furent adressées au tsar de toutes les Russies pour le prier d'abandonner l'alliance anglaise et lui offrir en échange l'empire des Indes. Les Musulmans indiens, disaient ces lettres, se soulèveraient

pour aider une armée russe, même peu nombreuse, descendant des cols afgans et les tribus afganes elles aussi se tenaient prêtes à concourir.

En réalité ces histoires fantaisistes ne traduisaient aucunement les sentiments de la grande majorité des Musulmans de l'Inde qui ont toujours été des plus loyaux envers nous. Les Afgans eux-mêmes sont mahométans et quand les émissaires des conspirateurs les approchèrent ils furent si mal reçus que tous ne rentrèrent pas aux Indes sains et saufs. Un individu nommé Maulvi Obeidulla, primitivement instruit pour la prêtrise et l'enseignement dans une école musulmane, avait précédemment reçu d'un officier ture du nom de Ghalib Pacha une déclaration de guerre sainte du Croissant; ce même officier avait également promis le concours des Musulmans tures pour tout soulèvement indien. Il avait comme assistant un Indien répondant au nom de Mahenda Patrap qui se proclama roi des Indes et se disait descendant des anciens rois Mogols. Tous ces gens-là envoyèrent au tsar leurs lettres de soie sur un plateau d'or.

Les détails de cette histoire sont aussi fantastiques que les récits des mille et une nuits et que des contes de fées à l'usage de nos enfants, mais ces complots trouvèrent l'appui officiel du comte Zimmermann, l'un des plus fameux diplomates allemands de ces années de guerre. Tout cela se termina cependant par quelques arrestations (Ghalib Pacha fut capturé avec les autres) tandis que le « roi des Indes » de par sa propre volonté dut prendre la fuite pour sauver sa vie. Les loyaux Musulmans indiens furent pris de colère en apprenant tout ce qui avait été promis au nom de leur religion et ils se réjouirent ostensiblement de l'échec du complot. La chose semble un peu folle quand on la lit aujourd'hui, mais à cette époque-là, des hommes qui connaissaient

parfaitement le tempérament des masses indiennes, prêtes à passer à l'action la plus absurde sur un cri de guerre ou une simple rumeur, prétendirent que l'échec du complot des lettres de soie, comme on l'appelait, avait pour nous plus d'importance qu'une bataille victorieuse sur le front français.

XII

Pendant les années précédant la guerre, la Section spéciale fut assez inquiétée par les faits et gestes d'un juif hollandais, directeur de théâtre répondant au nom de Léon Pickard. Cet homme parcourait toute l'Angleterre avec un numéro des plus intéressants — une troupe de nains et d'avortons. Chose plutôt curieuse il ne semblait guère trouver d'avantages que dans les endroits tels qu'Aldershot et Salisbury et dans nos ports de mer; les villes où il pouvait gagner de l'argent comme Manchester et Sheffield ne semblaient pas l'intéresser, tandis que malgré le public des plus restreints il s'attardait longuement dans les premières. Nous exercions sur lui une surveillance rigoureuse, bien qu'il ne fit certes rien pour accroître nos soupçons. De temps en temps il allait en Hollande et, naturellement, nous le perdions alors de vue; une fois au moins nous pûmes croire qu'il s'y était rencontré avec le sieur Steinhauer, mais nous n'en avons pas la preuve formelle.

Un couple de nains célèbres, les Brésiliens Gondins, réputés le couple de pygmées les plus petits du monde, travaillait pour Pickard. Ils ne dépassaient guère trois pieds de haut et ils nous paraissaient, eux du moins, au-dessus de tout soupçon d'espionnage. Une petite naine du nom de Little Mary, cependant, éveilla de graves

suspicions à la veille de la guerre; elle comptait à la troupe de Pickard au moment où disparurent pendant un certain temps des documents militaires fort importants et nous fûmes moralement certains que Pickard avait la main dans l'affaire. Immédiatement après il interrompit ses tournées et devint directeur du Bijou Théâtre à Hampstead; les habitants de ce quartier de Londres se rappellent peut-être un grand homme pâle, ayant une légère taie à un œil et que l'on voyait toujours devant la caisse du Bijou, à cette époque.

Quand la guerre éclata, il lâcha sa situation et devint marchand de films cinématographiques, ce qui, le Yard ne tarda pas à s'en apercevoir, lui fit reprendre ses anciens déplacements dans les villes militaires et maritimes. En 1914 et 1915 il sembla peu actif et certainement n'envoya pas de renseignements à l'étranger. Il dépensait son argent à une allure telle qu'il ne pouvait manquer de se trouver bientôt sans le sou et au commencement de 1916 il se mit à acheter en Angleterre quelques films d'occasion à exporter en Hollande. Il fit au cours de cet été trois visites à la censure cinématographique en demandant l'autorisation d'expédier 15.000 mètres de films aux Pays-Bas à un individu nommé Blom. A la suite d'une démarche de la police cette autorisation fut refusée.

Peu de jours après sa dernière visite Pickard pénétra dans un restaurant à proximité de Long Acre et s'assit à la seule table libre. Deux minutes après arriva un autre individu qui prit place à la même table.

Pickard entra en conversation avec le nouveau venu et ne fut pas peu surpris d'apprendre que c'était également un agent cinématographique. Il se mit à invectiver violemment contre la censure pour ce qu'il appelait sa manière insensée de paralyser les affaires. Puis il dit, en clignant de l'œil : « Mais ils ne peuvent m'em-

pêcher d'envoyer des films en Hollande, chuchota-t-il. Et je gagne davantage précisément en raison de cette raréfaction. Voyez! » Et il tira de ses poches une grosse liasse de billets qu'il étala sous les yeux de son compagnon. Celui-ci, c'était moi, comprit immédiatement que tout cet argent n'avait pas été gagné par le prétendu commerce de Pickard.

Je priai la censure postale de surveiller ses lettres à Blom, en Hollande. Un jour ou deux plus tard elle en retenait une signée Léon Pickard et disant que le commerce marchait très mal à Londres et que rien ne pouvait se faire tant que la censure cinématographique ne serait pas d'un autre avis. Je traitai cette missive aux réactifs chimiques pour m'assurer qu'elle ne contenait pas de message secret et la laissai finalement passer. La réponse de P. Blom arriva dans les délais normaux; elle conseillait à Pickard de faire de son mieux dans les provinces et particulièrement dans les ports de mer. Or il était évident que nos ports n'avaient pas de films à vendre d'occasion. J'allai au logis de Pickard de fort bonne heure par une froide matinée d'hiver.

Une fille malpropre entr'ouvrit la porte de quelques centimètres à peine et me dit qu'elle était Mme Pickard et que son mari était sorti. Il était six heures du matin. Je répondis que j'étais un inspecteur de police et qu'il me fallait perquisitionner chez elle. La fille sembla sur le point de me claquer la porte au nez; puis elle se ravisa. « Il est couché, si vous voulez absolument le savoir, dit-elle de mauvaise humeur pendant que nous montions l'escalier, et il ne veut pas être dérangé. » Me voyant entrer, l'homme couché dans cette pièce sentant le moisi regarda la jeune personne d'une manière qui la fit se contracter et pleurnicher une excuse. Mais Mr. Pickard ne devait plus laisser libre cours à sa brutalité, du moins dans cette maison.

Sous le lit se trouvait une bouteille à encre, grosse et courte, remplie d'un liquide jaunâtre. Jus de citron et formaline, encore une fois, j'en jugeai à l'odeur; je vis lancé dans un coin de la chambre un citron pressé et le contenu du flacon sentait fortement le citron. D'un ton passablement libre, Pickard me demanda ce que je faisais. Quand je lui montrai silencieusement la bouteille, il jura horriblement et m'enjoignit de la remettre en place. « C'est un liquide pour les sourcils, cria-t-il, et je n'ai pas envie d'être obligé d'en acheter encore à cause d'un idiot de policier. » Je glissai le flacon dans ma poche et lui dit sèchement de se lever et de s'habiller.

Pendant ce temps la fille qui m'avait ouvert la porte versait des flots de larmes. Elle avoua être la maîtresse de Pickard et travailler dans un restaurant voisin où elle avait fait sa connaissance. Je lui dis de rentrer chez elle et elle partit en pleurant tout bas. Dans une pièce vide du rez-de-chaussée je découvris plusieurs rouleaux de films. J'en déroulai un sur une certaine longueur et j'aperçus en marge certains signes. Le tenant contre le jour je pus lire, griffonnés sur les bords, des renseignements qui nous auraient fait un mal incalculable s'ils étaient parvenus à destination. Cet homme était en effet un dangereux espion. Sur le manteau de la cheminée se trouvait une bouteille d'ammoniaque et une plume dont la pointe était corrodée par ce liquide et en avait légèrement conservé l'odeur. Je demandai à Pickard qui avait revêtu un complet plutôt voyant à quoi lui servait l'ammoniaque. « A nettoyer les films avant de les expédier », répliqua-t-il avec un nouveau flot d'injures et de blasphèmes.

Or l'ammoniaque détruit les films, mais ne les nettoie pas. J'emmenai l'homme et, malgré toutes ses menaces, il ne leva pas un doigt pour résister. Assis dans le taxi, il essaya d'une autre manœuvre. Comme nous roulions

cahotés dans l'obscurité il me dit d'un ton de voix enjoué qu'il pouvait me donner quelques renseignements utiles sur l'espionnage si je le désirais. Je lui répondis d'attendre notre arrivée au Yard; là il fut tout disposé à livrer ses complices pour avoir la vie sauve. On lui répondit qu'il était impossible de lui promettre quoi que ce fût, mais que le fait serait mentionné devant la Cour. Les informations qu'il donna contenaient autant de vrai que de faux, mais certaines d'entre elles devaient nous servir plus tard. Au procès il échappa tout juste à la peine de mort, mais fut condamné aux travaux forcés à vie. On a raconté plus tard en Allemagne qu'il s'était vanté d'avoir causé la perte du *Hampshire*; mais cela était, je n'en doute pas, un mensonge bien qu'avant son arrestation il ait certainement été en mesure d'obtenir des renseignements militaires importants et très confidentiels.

Peu après je fus appelé au Yard un beau matin pour y prendre connaissance d'un exemplaire d'un grand journal américain. Là en lettres capitales tirant l'œil s'étalait un communiqué relatant l'explosion en arrière de nos lignes en France d'un gros dépôt de munitions, à la suite de laquelle un grand nombre d'hommes avaient été tués et blessés. L'affaire était fortement exagérée et j'appris que la même histoire, grossie davantage encore, avait circulé dans la presse allemande et que c'était pour nous une très mauvaise propagande en Allemagne. On me donna quelques renseignements d'après lesquels l'article avait été échafaudé sur des faits communiqués par lettre à un Russe nommé Raffalovitch et résidant à New-York, quant à la lettre elle-même elle provenait d'un membre du Parlement britannique. Je fus chargé de perquisitionner la maison de ce personnage dans le Surrey.

La perquisition démontra que le député avait mani-

festement agi par indiscretion plutôt que par malveillance. Il y avait là des lettres de son correspondant d'Amérique et il était clair que son loyalisme valait le mien. Il n'en fut pas moins poursuivi et condamné à une amende de cent livres avec vingt-cinq guinées de frais à titre de mise en garde de tous autres contre la propagation de nouvelles susceptibles de nuire au pays en parvenant à l'étranger. Un peu plus tard ce député qui avait plutôt pris ce reproche en mauvaise part se plaignit au Parlement de la présence dans la salle de policiers en vêtements civils et le président lui répondit qu'en raison de certaines menaces de violence émanant d'une fraction révolutionnaire irlandaise, il avait lui-même demandé la protection de la police.

A cette époque une lettre adressée de Copenhague à Berlin fut mise par erreur dans un sac à destination de l'Angleterre. Elle déclarait sans ambages que l'auteur, qui n'avait pas signé, partait comme espion pour l'Angleterre en adoptant pour couverture la vente de ces petits appareils à allumer le gaz qui produisent une étincelle quand le ressort est actionné. Cette lettre sans signature ni indication quelconque de l'arrivée de son auteur ne pouvait guère nous servir; mais deux semaines plus tard nos efforts à la recherche d'un vendeur de briquets suspect furent récompensés. Un jeune juif avait été pris en train d'essayer de s'embarquer sur un bateau à Newcastle dans l'intention évidente de retourner en Scandinavie et son stock de marchandises consistait en une caisse pleine de briquets.

La première fois que je vis cet individu, il était animé d'une légitime indignation. Je lui posai quelques questions sans en oublier une au sujet de sa destination aussitôt arrivé à Copenhague. Il me donna sans hésiter l'adresse de la lettre interceptée et que je tirai alors de ma poche. Je lui lus l'adresse et commençai à lui lire

la lettre. L'homme se leva, fit claquer ses talons et salua : « Monsieur, dit-il, vous avez parfaitement raison. Je suis soldat allemand, je l'avoue. »

Mais cette déclaration n'éclaircissait pas absolument la situation. Les recherches effectuées sur nos registres prouvèrent que c'était un criminel libéré dans une prison allemande après deux jours de détention, naturellement pour faire de l'espionnage. Parmi ses effets nous découvrîmes l'inévitable encre sympathique et au dos d'enveloppes usagées certaines notes qui démontraient que leur auteur n'était pas un individu à laisser circuler en liberté. Il fut pendu à Wandsworth, mais resta courageux jusqu'au bout.

Comme presque tous les autres espions allemands il éveilla nos soupçons en négligeant de faire les efforts voulus pour exercer le commerce grâce auquel il était sensé gagner son pain. Il portait ses briquets dans une caisse et semblait croire que c'était là un alibi suffisant. Pendant les deux jours que la police le fila, il n'essaya même pas de vendre sa marchandise. Il avait cependant de l'argent en abondance et en reçut encore par la poste d'un correspondant de Scandinavie; chose peu ordinaire pour un colporteur sans moyens. Autant qu'il nous sembla son stock n'avait même pas été entamé lors de son arrestation.

A côté de toutes ces histoires de succès policiers il n'est que juste de relater également une défaite. Otto Homke, prisonnier de guerre allemand, s'échappa du camp Bramley dans le Hampshire. Il ne savait pas l'anglais, il n'avait rien sur lui qui pût cacher sa vareuse grise d'uniforme, son pantalon gris et ses bottes à tiges. Il alla tranquillement vers le premier policeman qu'il rencontra et lui dit d'un ton d'interrogation : « London? » Le policier lui indiqua la grand'route qui passe par Basingstoke et répondit : « Tout droit, monsieur! »

Il avait déjà parcouru quelques lieues quand son évasion fut découverte et qu'on se lança de toutes parts à sa poursuite. Mais il continuait à marcher vers Londres, se nourrissant de pommes et de poires, dormant sous les haies. Pendant dix-sept jours il éluda toutes nos recherches, mais alors, comme il demandait à un policeman de la City la route à suivre pour aller aux docks, sa bonne chance l'abandonna et il fut arrêté. Pauvre Otto; lui du moins méritait de s'en tirer.

XIII

En 1916 plusieurs tentatives de faire sauter des dépôts de munitions eurent lieu en Angleterre. Deux de ces essais échouèrent parce que les complots furent découverts avant leur exécution; un autre réussit en partie, l'explosion se fit, mais ne causa que peu de dommages en raison de l'application immédiate de différentes mesures de sûreté. Ces tentatives cependant nous mirent sur diverses pistes qui aboutirent à un certain nombre de prétendus journalistes américains résidant alors en Angleterre.

Rien ne put être prouvé contre ces hommes dont quinze nous paraissaient suspects en Grande-Bretagne et en Irlande. Ils représentaient différents journaux américains, voyageaient dans tout le pays pour recueillir des nouvelles, tout en se conduisant par ailleurs d'une manière exemplaire. La seule chose douteuse était que l'un ou l'autre d'entre eux était constamment en voyage pour les Etats-Unis de sorte qu'il ne se passait guère de mois sans visite en Amérique; ce qui ne s'accordait pas bien avec la procédure habituelle des reporters.

Au bout de quelque temps nos recherches se préci-

sèrent et nous découvrîmes que ces quinze journalistes de renom étaient tous en relations avec deux personnages vivant aux Etats-Unis et dont l'un était le critique dramatique du *Deutsches Journal* et l'autre un Allemand naturalisé Américain. Cette découverte fut bientôt suivie d'une autre. Ceux qui partaient pour l'Amérique y visitaient chaque fois l'un ou l'autre de ces individus ou les deux. L'Amérique était encore neutre; nous ne pûmes donc savoir exactement ce qui s'y passait, mais les soupçons commençaient à prendre corps.

Un de ces hommes d'allure typiquement américaine s'appelait George Vaux Bacon. Mince, sec, assez bien habillé et portant des chaussures basses en cuir jaune, son accent nasillard était la seule chose qui parût douteuse en lui; car il était un peu trop prononcé. Il voyageait beaucoup en Angleterre et en Irlande et il avait déjà fait deux traversées en Amérique quand nous eûmes quelque chose de réellement suspect à lui opposer. C'était tout juste après Noël 1916.

Il avait passé deux ou trois semaines à Londres en essayant, comme il l'expliqua, d'obtenir pour son journal quelques articles sur la défense aérienne de la ville. Il avait certainement excité des soupçons par l'acharnement avec lequel il recherchait des renseignements sur nos canons antiaériens, sur nos escadrilles d'avions, etc., etc., et nous avions au Yard toutes raisons de croire qu'il en avait trop obtenus. Nous n'avions rien de tangible contre lui cependant et nous espérions le prendre quand il essaierait de communiquer les informations acquises à ceux qui l'employaient aux Etats-Unis. Sa correspondance courante ne nous donna aucune piste; en effet ses amis et lui n'écrivaient que de rares lettres en dehors de certaines communications purement de forme. Mais j'étais absolument et intimement convaincu que cet homme nous espionnait; et nous souffrions assez

des raids aériens à cette époque sans avoir par-dessus le marché l'angoisse de nous dire que l'Allemagne connaîtrait les secrets de notre défense.

Deux jours après Bacon partit pour Dublin et cette fois je pris le même train. Arrivé à Dublin il alla droit dans un hôtel où demeurait un autre de ces pseudo-journalistes. J'y allai également et la première chose que j'appris fut que l'homme qu'il venait voir devait rentrer aux Etats-Unis la même semaine. Couronnant ainsi tous mes doutes, ce voyage était certes des plus suspects. Je compris nettement que j'avais découvert la voie par laquelle les renseignements partaient pour l'Allemagne. Un des journalistes retournant au pays les apportait en personne aux agents résidant en Amérique et ceux-ci les transmettaient ensuite par un procédé à eux.

Quand j'allai le visiter, Mr. Bacon bluffa et fit l'homme d'affaires. Bien sûr, je pouvais jeter un regard dans sa chambre, il se mettait à mon entière disposition pour me rendre service. Mais oui, il était venu pour dire adieu à son ami et lui confier un ou deux petits messages pour ses amis en Amérique. Rien à redire à cela, espérait-il? Et pouvais-je lui dire quelque chose au sujet de la défense aérienne de Londres? Allons donc! un inspecteur de la police savait certainement des choses intéressantes. Il s'intéressait réellement beaucoup à ces questions et il essayait d'écrire un ou deux bons articles présentant un caractère de véracité et de sincérité.

Je ne découvris rien dans cette chambre. L'homme paraissait aussi innocent que moi-même. J'allais donc sortir quand mon regard fut attiré par sa main qui reposait sur la table où il était assis. C'était une main forte et dure aux ongles peu soignés. Et pourtant sur sa toilette se voyait un coûteux attirail de manucure aux instruments montés sur écaille. Or depuis des semaines ces

maines n'avaient connu d'autres soins que la taille courante des ongles. Je revins à l'intérieur de la pièce et remarquai alors pour la première fois le bout d'un roman dépassant sa poche. Il l'avait apparemment tenu caché. Je lui demandai d'y jeter un coup d'œil et il le tira de sa poche et me le tendit de la meilleure grâce du monde. Les pages de ce livre n'avaient rien de particulier, mais à l'intérieur de la couverture aussi bien au commencement qu'à la fin du roman je remarquai un certain nombre de petites piqûres. Je mis le livre dans ma poche et m'emparai du nécessaire sur la toilette. Les différents instruments étaient d'une parfaite netteté, mais l'un d'eux était pointu et pouvait fort bien avoir produit ces piqûres d'épingle. Et le tube de vernis à ongles contenait un liquide fluide et incolore que je n'avais jamais vu auparavant. Ce tube était à demi vide, mais le petit tampon à l'aide duquel le liquide devait s'appliquer n'avait jamais servi.

« Il faut m'accompagner, Mr. Bacon », dis-je d'un ton presque triomphant.

Le sang-froid de cet homme fut splendide. Il manifesta tout juste autant d'ennui qu'il fallait, sans offrir de résistance. Il me dit que nous aurions à payer de gros dommages et intérêts pour arrestation arbitraire et demanda s'il pouvait envoyer une note à son ami. Je lui dis que cela dépendrait de ce qu'il comptait lui écrire et il répondit que je pourrais le lire; comme il n'y avait pas de papier à lettres dans la chambre il me pria de l'écrire moi-même ou de lui permettre de l'écrire sur la page de garde du roman que je lui avais enlevé. Quand je lui dis que je tenais à conserver le roman comme pièce à conviction, mais que j'écrirais la note sur une feuille de mon carnet il parut contrarié et déclara que cela importait peu.

Je crois que ce roman occasionna quelque travail avant

que la couverture n'en révélât le secret. Mais traité chiquement d'une certaine manière on vit apparaître graduellement une carte représentant certaines défenses aériennes et de l'autre côté du livre une deuxième carte indiquant des bases d'avions dans un autre secteur. Cette deuxième esquisse n'était qu'un travail très approximatif et exact en partie seulement; mais l'autre était d'une précision dangereuse. Elle aurait pu nous faire un mal inappréciable en tombant entre les mains de l'ennemi.

Le vernis à ongles était, comme je le soupçonnais, l'encre secrète qui avait servi à dessiner les plans. Les piqûres que j'avais remarquées désignaient les emplacements supposés des canons; en essayant de faire des points Bacon avait percé trop nettement. Il fut traduit devant la cour martiale de Guildhall à Westminster en février 1917. Impressionné par ces débats solennels il perdit son assurance et avoua sa faute; il déclara que les deux Germano-Américains Sander et Winnenberg étaient ses correspondants et que les renseignements leur étaient apportés personnellement par l'un ou l'autre des pseudo-journalistes au cours de leurs voyages aux Etats-Unis. C'est de cette même manière qu'il avait compté envoyer ses plans de notre défense aérienne.

Il fut condamné à être pendu mais la peine fut commuée en travaux forcés à vie. Après une détention de quelques mois et l'Amérique prenant part à la guerre il fut envoyé aux Etats-Unis pour y donner des renseignements sur les espions d'Amérique, Sander et Winnenberg furent dénoncés par lui et arrêtés. Ils avouèrent tous deux, sans vouloir se défendre, afin de ne pas dévoiler les noms d'autres espions résidant aux Etats-Unis; mais Bacon révéla tout ce qu'ils avaient cherché à cacher et réduisit, ce faisant, sa propre peine à une année et un jour de prison ainsi qu'à une amende d'un dollar.

La première affaire inquiétante qui nous échet après cela nous fut signalée par un homme employé au camp de concentration de Coldsterdale, dans le Yorkshire. Un prisonnier de ce camp lui avait remis une lettre adressée à un certain Carl Gustav Vingquist, moniteur de gymnastique médicale à Paddington. La lettre était en allemand et au moment où le surveillant faisait sa ronde dans le camp pour s'assurer que tout y était dans l'ordre voulu, le prisonnier la lui avait glissée dans la main en lui faisant miroiter tout bas une récompense importante dans le cas où il la porterait à destination sans la soumettre à la censure du camp. Mais le surveillant l'envoya au Yard avec une notice explicative.

C'était une lettre sans détours; l'auteur rappelait à Vingquist qu'ils étaient tous deux de vieux amis d'école et lui demandait de l'argent, un faux passeport et une carte de la région où se trouvait le camp. Il priait de joindre à l'envoi, si possible, trois autres passeports pour des prisonniers décidés à tenter la chance avec lui. Nous acheminâmes la lettre après l'avoir photographiée.

La réponse envoyée par Mr. Vingquist contenait une carte à grande échelle de la région de Coldsterdale et déclarait que l'envoi d'argent et de passeports était chose difficile « à cause de ces cochons d'Anglais et de leurs mesures de précaution. » Je dus naturellement visiter cet injurieux gentleman et le prier de répondre de ses péchés devant le tribunal. Il était peut-être expert en gymnastique suédoise, mais il n'en avait certes pas le physique et ne semblait pas avoir travaillé dur un seul jour de sa vie. Il fut encore insolent au cours des débats et se vit condamner à six mois de travaux forcés suivis d'expulsion du pays. L'homme qui lui avait écrit, un Suédois du nom de Lundberg, volontaire de guerre dans l'armée allemande et fait prisonnier sur le front, fut mis en garde contre toute nouvelle tentative d'évasion.

En automne 1917 l'Allemagne perdit un homme qui eût pu réclamer le titre du plus vil de ses espions. Et cet homme ne finit pas à la Tour ou entre les mains du bourreau, mais il fut tué d'un coup de revolver par un jeune officier britannique en permission chez lui. L'histoire est intéressante et je puis la relater brièvement en passant. Elle commença dramatiquement lorsqu'un lieutenant d'artillerie pénétra dans un poste de police d'Edgware Road en déclarant qu'il venait de tuer un individu qu'il désigna comme un « espion juif. » On lui demanda le motif de son acte et il répondit que cet homme avait été trop intime avec sa femme tout en affirmant qu'il n'y avait eu jusqu'alors qu'une tentative de la séduire et de l'enlever pendant qu'il était sur le front français.

Les détails de l'affaire jetèrent un jour sinistre sur le caractère du défunt. Employé chez un marchand de tissus juif, né en Pologne il avait changé de nom à l'âge de vingt et quelques années et pris le titre de comte Antoine de Borch. Il s'appelait en réalité Antoine Baumberg et il avait ainsi modifié son état-civil dans l'intention de cacher ses origines juives. Il était allé à Berlin en 1914, ce qu'il expliquait en disant qu'il y avait cherché du travail. En réalité il avait vécu avec une femme connue qui se nommait baronne de Borch et depuis lors il s'appliquait, d'une manière vile et méprisante, à envoyer en Allemagne des renseignements qu'il lui adressait en Hollande.

En 1914 il s'était engagé et il avait réellement été promu, mais six mois après il fut chassé de l'armée avec cette mention que Sa Majesté renonçait à ses services. Il essaya ensuite d'entreprendre des femmes d'officiers et d'obtenir des informations de cette manière et d'autres non moins déplaisantes; il avait en 1917 rencontré la femme du jeune artilleur, alors sur le front. Dès

sa première permission cet officier avait invité le faux comte à ne plus s'occuper de sa femme et quand au cours d'une nouvelle permission il avait trouvé cet homme en train de persuader sa femme de prendre la fuite avec lui, il avait empoigné son revolver d'ordonnance et en avait vidé le magasin en tirant sur lui à bout portant. En examinant le mort je pus constater qu'il présentait au plus haut point tous les stigmates de la bassesse et de la bestialité. Il recevait des Pays-Bas environ cent livres par an apparemment pour certains renseignements obtenus par l'espionnage et, à en juger d'après ce que nous savions de lui, je crois pouvoir dire qu'il inventait tout ce qu'il racontait. Le lieutenant fut déclaré non coupable et acquitté sans aucune considération déshonorante au milieu d'acclamations et d'applaudissements délirants. Ce fut un jugement et une scène fort rares dans un tribunal anglais, mais en dépit de son irrégularité ce verdict parut le seul possible et juste après les détails produits aux débats.

XIV

L'arrestation la plus étonnante qui ait eu lieu dans notre pays en 1918 fut certainement celle de sir Joseph Jonas, ancien lord-maire de Sheffield, chef d'une aciérie importante et grand fournisseur de munitions de guerre. Cet homme avait été l'ami de deux rois et semblait la dernière personne en Angleterre que pût effleurer un soupçon. Il était né en Allemagne de parents allemands, mais il avait, encore tout jeune homme, acquis la nationalité britannique. Il avait lancé à Sheffield une petite affaire de coutellerie et il avait épousé une jeune fille de Sheffield. Ses affaires avaient prospéré; il s'était

agrandi jusqu'à employer plusieurs milliers d'ouvriers et il avait mérité la considération de ses compatriotes. Fait chevalier en 1905 il avait, au cours des années suivantes, versé de grosses sommes pour des buts charitables, sans compter de larges subsides à l'Université; fort considéré par tous ses concitoyens il avait paru tout spécialement désigné pour le poste de lord-maire.

Il avait naturellement reçu pendant ce temps de nombreux amis allemands parmi lesquels se remarquaient un jeune Allemand du nom de Carl Hahn et le père de celui-ci, résidant tous deux en Angleterre. Un autre ami de famille et d'affaires était un certain Paul von Gontard qui était employé tout juste avant la guerre aux usines d'armes de Krupp à Essen et qui monta pour son propre compte une aciérie à Berlin en automne 1914. En juin de la même année un certain nombre de directeurs des usines Krupp avaient fait une visite commerciale en Angleterre; on leur montra les établissements de Sheffield ainsi que plusieurs autres aciéries importantes du pays.

Au début de la guerre le jeune Carl Hahn changea de nom et prit celui de Deed Poll. Sir Joseph Jonas qui semblait plus anglais de cœur que jamais obtint pour sa maison de plus grosses commandes d'aciers de première qualité que n'importe quelle autre usine de Sheffield. Pendant les années 1915 et 1916 c'est lui qui fournit pratiquement tout l'acier nécessaire pour les baïonnettes des Alliés et sa réputation était des mieux établies.

Je fis un voyage d'enquête à Sheffield et j'emmenai avec moi à Londres le vieux chevalier de soixante-treize ans sous l'inculpation grave d'avoir recueilli des renseignements en vue de les transmettre à l'ennemi.

Puis je me rendis tout aussi rapidement vers le sud en Cornouailles où j'arrêtai Carl Hahn; j'emmenai également son père répondant au même nom. La base du

procès intenté à ces trois personnages fut l'accusation d'avoir essayé d'envoyer en Allemagne certains détails sur un nouveau fusil dont les essais officiels avaient lieu au même moment.

Mr. Tindal Atkinson et Mr. Walter Frampton plaident pour sir Joseph; feu sir Edward Marshall-Hall et feu Mr. Huntly Jenkins pour Hahn fils et sir Ernest Wild pour Hahn père. Ils eurent pour adversaire sir Frederick Smith (procureur général), sir Richard Muir et Mr. G. A. Branson pour la couronne et l'affaire parut devant le juge P. O. Lawrence. Une réunion d'as du barreau et de juristes comme j'en ai rarement vu devant un même tribunal! L'affaire dura du 13 juin au 30 juillet et fut âprement discutée. Mais les preuves de la police étaient indiscutables, bien que même aujourd'hui je ne sois pas autorisé à dire si peu que ce soit comment nous les obtînmes. Finalement l'ancien lord-maire fut déclaré coupable de délit grave et condamné à une amende de 2.000 livres. Hahn fils dut en payer 1.000 — plus les frais qui durent être énormes.

Toute l'affaire ne se borna pas là. A la fin d'août sir Joseph fut dégradé, il perdit par ordre du roi son titre de chevalier ainsi que sa nationalité britannique en raison du rôle qu'il avait joué dans ce complot. Il y eut à cette époque en Angleterre des gens pour trouver ce jugement trop dur, mais ils connaissaient mal les faits eux-mêmes. J'ai parcouru mes propres notes prises alors en pleine connaissance de tous les détours de la cause et je crois fermement que cet homme qui avait été lord-maire de Sheffield s'en tira réellement à fort bon compte, probablement en raison de son âge et des services autrefois rendus au pays par sa maison.

N'importe quelle relation sur l'espionnage de ces années de guerre serait incomplète sans quelque mention de la surprenante carrière de Fritz Duquesne, le

seul dont j'aie jamais entendu dire qu'il pouvait revendiquer le titre de maître espion mondial. Je n'eus pas affaire à lui, car il n'a jamais opéré chez nous, mais j'aurais bien donné mon traitement d'une année pour avoir le plaisir de me mesurer avec cet homme extraordinaire. Il travailla pendant presque toute la guerre en Amérique du Sud, s'étant rendu compte qu'il pouvait nous y nuire beaucoup plus gravement qu'en Angleterre. Cela seul prouve que c'était un homme doué de beaucoup de prévoyance. Nous le connaissions d'ailleurs déjà comme tel car il s'était révélé un espion des plus heureux et il avait plus d'une fois miraculeusement échappé à la justice pendant la guerre du Sud Africain alors qu'il travaillait pour les Boërs avec la plus grande efficacité.

Son premier succès de la Grande Guerre fut l'explosion du S. S. *Salvador* provoquée par du matériel explosif mêlé au charbon; ce bateau avait quitté le port à destination de l'Angleterre avec une cargaison de vivres et personne n'en entendit plus parler. Il n'est pas douteux qu'il ait sauté quelque part en plein Atlantique Sud. Le S. S. *Vauban* fut presque totalement détruit par un incendie subséquent à une explosion de même nature, mais il put se réfugier à Gibraltar avec sa cargaison avariée et sept hommes tués. La station de charbon de Bahia fut mystérieusement incendiée une nuit et les flammes se propagèrent et la détruisirent toute entière. Le navire de guerre anglais *Pembrokeshire* sauta de la même façon que le *Salvador* et quatre autres bateaux de commerce quittèrent l'Amérique du Sud sans jamais atteindre de port; Duquesne les revendiqua dans la suite pour son tableau de chasse, bien qu'il fût, soit dit en passant, un homme singulièrement modeste.

Trois fois au cours de la guerre cet agent plus insaisissable qu'un feu follet fut signalé par des détectives.

Une fois qu'il s'introduisait en rampant dans la cale d'un bateau à demi chargé dans un port sud-américain, un gardien aux aguets se jeta sur lui, mais fut étourdi par un coup de crosse de revolver porté à la tête. Une autre fois la maison dans laquelle il demeurait fut cernée et envahie et il s'échappa grâce aux toitures plates des immeubles voisins. Et une troisième fois, alors que capturé à bord d'un bateau venant de couler il avait été hissé dans une barque pour être emmené à terre il réussit à sauter à l'eau et à plonger et disparut comme si la mer l'avait englouti.

On le crut, cette fois, noyé, mais en 1919 un détective à l'œil exercé le reconnut déambulant dans Broadway en tenue de capitaine des Chevaux-Légers australiens et arborant les décorations des campagnes de l'Afrique du Sud et du Matabélé, ainsi que la médaille pour services prolongés. Il fut arrêté et enfermé dans la plus forte prison de New-York en attendant son extradition en Angleterre sous l'inculpation d'assassinat de marins britanniques. Le lendemain matin, quand les gardiens pénétrèrent dans sa cellule pour lui apporter à manger, ils la trouvèrent vide. Personne n'a jamais su comment il s'était évadé. Les serrures étaient intactes, aucune autre sortie ne semblait exister sauf la porte fermée. Les sentinelles placées dans les couloirs n'avaient rien entendu d'anormal. Un mois plus tard, la police des Etats-Unis reçut une lettre de Duquesne déclarant, dans son style enjoué d'autrefois, qu'il avait fait un excellent voyage en auto de New-York à un champ d'aviation fameux de Philadelphie et qu'il était de là parti pour le Mexique. La lettre portait timbre et cachet mexicains. Depuis, il avait disparu de la circulation jusqu'à sa toute récente et dramatique arrestation à New-York. Sera-t-il envoyé en Angleterre pour y répondre de ses crimes, ou, passant l'éponge, le gouvernement britannique laissera-t-il courir

cet agent secret qui, autant qu'il est possible pour un espion, lutta loyalement au poste où il était appelé?

Parmi les espions que j'arrêtai le dernier mot échu à une femme. En août 1918 fut saisie une lettre adressée à une baronne allemande à Dresde. C'était une missive assez banale, s'intéressant surtout à des affaires de femmes jusqu'au moment où elle fut traitée chimiquement. Une fois encore apparurent les caractères rougeâtres bien connus. En réalité la plupart des renseignements donnés étaient faux et sans grande importance, mais l'intention de nous nuire éclatait dans chaque ligne. Je fus donc obligé d'en arrêter l'auteur, la veuve, née allemande, d'un officier prussien. Dans la même maison de Tulse Hill vivait sa fille, jeune femme mariée encore plus fanatiquement germanophile que la mère. Je découvris dans différents coins de la maison l'encre sympathique, la plume qui avait été employée pour écrire, du papier à lettres identique à celui qui avait servi pour la missive adressée à Dresde et de nombreuses coupures de journaux relatant de légers revers britanniques sur le front manifestement destinées à servir de point de départ pour montrer dans les journaux allemands comment la courageuse armée allemande remportait victoire sur victoire à l'ouest. L'affaire n'était pas grave et les condamnations s'en ressentirent. La mère eut douze mois de détention du second degré, la fille dut payer une amende de cinquante livres et fut ensuite internée. Un mois ou deux après les clairons sonnèrent : « Cessez le feu », et la menace des espions s'évanouit enfin.

Y a-t-il aujourd'hui des espions en Grande-Bretagne? Si je pouvais répondre affirmativement le Yard s'en saisirait vivement et je serais de nouveau dans l'incertitude. Dans l'ensemble je dirai que depuis la guerre l'espionnage est presque sans objet. A moins que les nations n'aient l'esprit guerrier chevillé à l'âme, elles

ne cherchent pas à pénétrer les secrets des voisins. Et comme la dernière guerre a prouvé qu'il s'agit là d'un jeu aussi coûteux pour le vainqueur que pour le vaincu le seul mot « hostilités » provoque la nausée. A part cela le fonctionnement de la police est maintenant si bien organisé, si bien aidé par les études techniques et scientifiques qu'un espion aurait réellement peu de chances de réussite. En y réfléchissant encore bien je dirai que l'espionnage sérieux sera bientôt aussi démodé que les arcs et les flèches. Je crois que les expériences guerrières de l'Angleterre ont écrit le dernier chapitre d'une histoire d'intrigues et de services secrets qui se poursuit depuis les jours des tribus combattantes de la Palestine primitive. La civilisation a enfin réussi à ne plus laisser à l'espion que les pages des livres d'aventures pour la jeunesse. Il n'est plus aujourd'hui de son temps et personne ne le regrette. Qu'il repose en paix et ne nous inquiète plus!

LIVRE III

REFLEXIONS

I

Le point de départ naturel d'un livre sur la surveillance policière moderne est le criminel étranger, car plus de cinquante pour cent des dépenses faites pour notre police sont chaque année directement attribuables aux étrangers que nous hébergeons. C'est un fait acquis que neuf dixièmes des bandits américains sont des Italiens, des Russes, des Scandinaves, des Allemands et des Sud-Américains par leurs origines et que les apaches du ruisseau parisien comptent peu de Français pur sang dans leurs rangs. De même, si la Grande-Bretagne pouvait balayer et empêcher de revenir sur son territoire les éléments non britanniques de ses milieux criminels, les charges imposées aux contribuables pour les frais de police seraient réduites de moitié.

Qu'on me permette de citer un seul cas d'une suite de crimes sans exemple dans les annales de nos criminels anglais. En décembre 1920, un Juif allemand incendia de propos délibéré son magasin de meubles à Shoreditch. Il retira une si belle somme des versements effectués par les assurances qui couvraient ses pertes qu'il conseilla la même manœuvre à un grand nombre de boutiquiers et en partagea les profits avec eux. Il accumula

de nombreux objets d'une valeur particulièrement élevée et les plaça dans les différents fonds de commerce qui furent ensuite incendiés et pour lesquels il fut facile de réclamer de grosses indemnités. Il toucha pour sa propre boutique 1.740 livres, ce qui en dépassait largement la valeur; en 1922 il demanda et obtint une grosse somme pour un cambriolage; quelques mois après il combina une nouvelle supercherie au cambriolage pour laquelle il empocha 1.760 livres; et plusieurs réclamations pour vols et incendies suivirent de différents côtés, toutes suggérées par cet homme pendant les mois suivants. Un complice — un Juif allemand également — réclama 10.000 livres pour deux incendies en deux ans. Ces deux hommes furent présentés au tribunal comme responsables de plus d'une centaine d'incendies et de vols en trois ans, et comme ayant réclamé quelque chose comme 250.000 livres à différentes compagnies d'assurances qui en payèrent la plus grande partie. En 1923 ils brûlèrent plutôt maladroitement leurs vêtements au moment où s'enflamma prématurément une certaine quantité de pétrole qu'ils tenaient prêt pour allumer un incendie. Cet incident les trahit, un agent de police les ayant vu sortir en courant de la maison où le feu venait de se déclarer. Ils furent condamnés à une longue détention suivie d'expulsion.

Ce genre de crime n'a absolument rien d'anglais. Cependant les désordres causés par les éléments étrangers ne se réduisent pas aux délits caractérisés. Sans la présence des Orientaux la peste des stupéfiants serait facilement exterminée, mais ce commerce emploie indirectement pour la vente au détail des milliers de nos aigrefins. La prostitution, cause plus ou moins directe de la plupart des assassinats, est organisée chez nous par des femmes étrangères. Les escroqueries financières de plus ou moins grande envergure et qui entraînent des

centaines de milliers de gens honorables sont généralement le fait d'organiseurs américains ou juifs. En réalité il semble bien qu'on puisse ériger en axiome à l'usage de la police que chaque nation exporte ses éléments les plus inquiétants et reçoit en échange du voisin des oiseaux de même plumage. Les milieux policiers américains prétendent en effet que le plus grand « gangster » des Etats et qui n'est en rien inférieur à Al Capone lui-même, est un gaillard né et élevé à Liverpool.

Quoiqu'il en soit, il n'est aucunement douteux que nos propres lois sur l'immigration aient grand besoin d'être étudiées de près. Certains politiciens font valoir que nous nous rendons antipathiques dans le reste du monde en adoptant un crible trop serré pour éloigner de nous l'écume des autres nations. Bêtise que tout cela! Nous ne cherchons pas à écarter les étrangers de bonne tenue qui viennent ici dépenser leur argent, mais uniquement ceux que le Yard est en droit de soupçonner de venir chez nous pour emporter notre argent de mille manières illicites. Nous avons pour le moment trop de tendance à faire de notre pays un paradis à l'usage de tous les polissons et mauvais sujets dont personne ne voudrait ailleurs. Contrairement à la plupart des autres pays nous refusons rarement à un étranger, quelque soit son caractère, le débarquement sur notre sol, à moins que précédemment déjà il n'ait ouvertement et dans des proportions extraordinaires contrevenu à nos lois.

Nous pouvons fort bien savoir qu'un escroc international vient s'établir à Hatton Garden ou qu'un célèbre cambrioleur français a loué un appartement à Mayfair en pleine saison; tant qu'ils n'auront pas comparu devant nos tribunaux, nous nous contenterons de les surveiller d'un œil vigilant. Il est vrai que s'ils se livrent à quelque méfait, nous savons généralement où les trouver — leurs chances de nous échapper ne sont pas grandes — mais

les individus de ce genre savent ce qui les attend et prennent soin que leur butin soit déjà mis à l'abri au moment où la main de la justice s'abat sur leur épaule. Et dans ce cas, même lorsque nous obtenons un jugement contre eux, le jeu en vaut généralement la chandelle, car les gains d'un escroc vraiment habile sont énormes.

Quand nous expulsions un individu, et cela ne se fait jamais sans motifs des plus sérieux, nos forces de police s'assurent qu'il ne reparait plus et en cela nous sommes nettement supérieurs à n'importe quel autre pays que je puisse citer. Le malfaiteur expulsé est proprement mis à la porte et nos ports reçoivent connaissance de son signalement et de son dossier. S'il revient, quel que soit son déguisement, quelle que soit la perfection avec laquelle a été falsifié son passeport (et généralement un tel homme change rapidement de nom, sans que ce soit nécessairement par des procédés légaux), ses chances de s'insinuer à travers nos cordons de police côtiers sont à peu près nulles. Les criminels expulsés qui sont assez peu sages pour essayer de revenir sont très rares; mais certains « as » du commerce des stupéfiants en courent les risques avec ce résultat presque inévitable de faire d'assez longs séjours dans l'une de nos grandes prisons.

Un des plus grands ennuis que nous créent les étrangers du point de vue policier, c'est l'extrême facilité avec laquelle les femmes étrangères entrent en Angleterre. Malgré toutes nos précautions tous nos grands ports possèdent un type de sans travail hantant les bords de l'eau et de criminels pratiquant d'étranges métiers dont le plus clair revenu provient des mariages de complaisance avec des femmes étrangères en instance de débarquement qui acquièrent la nationalité britannique de leurs « maris » et sont beaucoup plus difficilement punissables.

Le système est des plus simples. Après correspondance avec un compatriote résidant ici une prostituée du continent ou une femme-escroc annoncent leur arrivée pour certain jour dans certain port. Là cette femme rencontre son correspondant qui a choisi dans un bar voisin un de ces maris complaisants. Les trois s'en vont alors au premier bureau de l'état-civil, donnant tous les renseignements voulus, et contractent ensuite un mariage pour la forme; un billet de vingt livres change de main et la femme ne revoit plus jamais son mari. Mais elle est d'autre part toujours à même d'exhiber son certificat de mariage la consacrant Anglaise et il n'est plus possible désormais de l'expulser.

Il est difficile de punir cette espèce de crime et le châtement en est toujours négligeable.

Les lois actuelles permettent de punir la femme pour ses délits sans en autoriser l'expulsion si elle n'est pas étrangère. Elles n'exigent pas la co-habitation du mari et de la femme — théoriquement, s'ils décident de se quitter à la porte du bureau de l'état-civil, c'est leur droit. A moins de pouvoir prouver qu'il y a bigamie, aucune poursuite judiciaire sérieuse n'est possible. Nos ports sont donc toujours ouverts aux proxénètes, aux prostituées, aux voleuses, aux cleptomane et à toutes les indésirables du monde tant qu'elles pourront contracter une union fictive au moment de débarquer. Et une étude même sommaire des rapports policiers de chaque semaine suffit à montrer l'empressement que mettent les étrangers à tirer parti de notre stupidité.

J'ai eu beaucoup affaire, pendant ma carrière, à cette invasion de criminels étrangers. Mon service à la Section spéciale s'occupait de délinquants politiques, d'espions, de sociétés clandestines et m'amenait tout naturellement dans ces milieux étrangers qui aussi bien pour le crime politique que pour celui de droit commun dépassent en

importance nos criminels indigènes. Mes lecteurs seront peut-être choqués d'apprendre qu'il existe dans la plupart de nos grandes villes des quartiers entiers que je pourrais sans crainte de me tromper marquer de jaune, de noir, de brun ou autres couleurs distinctives pour indiquer qu'ils sont habités presque exclusivement par des colonies d'étrangers dont la plupart sont des escrocs par-dessus le marché. Limehouse, par exemple, serait signalé en jaune en raison de ses Chinois; Soho et Clerkenwell parlent italien à tel point qu'il est indispensable à un policier de savoir cette langue pour y assurer son service. Les nègres ont leur quartier général auprès de Commercial Road; une partie du West End et une partie de Liverpool sont presque aussi foncés que Bombay. Glasgow a son quartier chinois où les Européens n'osent guère pénétrer; aux alentours de Glasgow certains districts miniers sont abondamment peuplés de Polonais et de Lettons; et Cardiff compte plusieurs milliers d'Arabes le long de ses quais.

Scotland Yard connaît depuis longtemps tout cela; le public devrait le savoir également car c'est une situation qui menace notre paix sociale d'une manière de plus en plus inquiétante avec chaque année qui passe. Il se commet dans certaines de ces colonies des crimes que notre police, les journaux et le public remarquent à peine. On raconte dans les milieux de marins qui bordent la Tamise (et les marins en savent plus long que les policiers eux-mêmes en raison de leur habitude de jeter l'argent à pleines mains quand ils sont à terre et parce qu'ils deviennent ainsi la proie de toutes sortes d'aigrefins) qu'il existe dans certaines maisons du bord de l'eau des trappes par lesquelles sont hissés des tonnes d'opium et autres drogues et jetés à l'eau des douzaines de cadavres humains; que la ville chinoise est gouvernée selon un système judiciaire qui lui est propre et

qui est par-dessus le marché d'une cruauté, d'une injustice et d'une brutalité sans égales; que les nègres pratiquent au cœur du West End de Londres des rites « vaudou » qui feraient pâlir d'horreur nos assassins les plus endurcis. Et même en admettant des exagérations probables, il faut bien se dire qu'il n'est pas de fumée sans feu, ne fût-ce qu'un petit foyer.

La question présente un autre aspect encore plus grave. Les Etats-Unis d'aujourd'hui se plaignent d'une situation qui sera exactement la nôtre dans un demi-siècle à moins que nous n'ayons modifié nos lois sur l'immigration. Là-bas les représentants des races de couleur et autres immigrés dépassent déjà numériquement — si l'on compte les populations allemande, italienne et scandinave — les Américains pur sang. Il est déjà grave que la chose se présente pour une autre race blanche distincte de la race autochtone mais elle est supportable et l'on pourra même prétendre qu'elle a pour résultat d'améliorer l'ensemble. Mais quand les gens de couleur commencent à pulluler au point de menacer numériquement les blancs, la situation devient plus angoissante. L'Amérique envisage aujourd'hui son avenir avec une grande anxiété; nous en sommes encore fort loin, mais notre immigration de gens de couleur croît de jour en jour; nous leur faisons une existence idéale; ils sont libres d'enseigner, ils ont accès au barreau, à l'exercice de la médecine même; ils ont leurs propres colonies dans nos grands ports de mer — en un mot nous ne prévoyons pas assez l'avenir.

Je ne suis pas un fanatique du péril jaune, mais simplement un homme qui a passé toute une vie à Scotland Yard dans une situation privilégiée qui lui permettait d'observer le flux et le reflux de l'immigration. Si j'ai mon opinion personnelle sur les inconvénients que présente l'admission trop généreuse des étrangers, c'est pour

avoir remarqué que presque tous ceux qui viennent chez nous se marient dans le pays avec des autochtones et que jamais une telle union n'en a favorisé l'élément anglais. N'importe quel policier me donnera raison si je déclare que les métis nés de ces unions finissent dans la pratique et presque toujours par grossir les rangs de nos criminels dont ils constituent les types les plus dangereux et les plus perdus de vices. J'abandonne les réformes sociales à des gens plus compétents que moi, mais je suis bien obligé d'admettre que ce mélange des races favorise dans leurs rejetons le développement de ce qu'il y a de pire dans chacune d'elles et que cette progéniture vaut à la police d'abord et à toute la communauté plus tard des désordres sans fin.

En toute équité je dois ajouter que je ne prétends pas poser au « chauvin anglais » ni incriminer toute autre nation parce que ce n'est pas la mienne. J'ai rencontré de nombreux chefs de la police à Paris, à New-York et ailleurs et j'ai souvent discuté ces problèmes avec eux; et je crois pouvoir dire que tout policier, quelle que soit sa nationalité, convient que presque tous les désordres causés dans son pays sont généralement le fait des éléments étrangers. Et ce n'est aucunement un préjugé; j'ai vu par les dossiers des criminels anglais sortis des prisons américaines qu'ils se distinguent par leur audace et par le fil qu'ils donnent à retordre à la justice.

Il se peut qu'en pays étranger le crime soit le seul moyen de faire fortune pour des hommes et des femmes moralement faibles et perdus de vices. Il se peut que la tendance à se déplacer aille de front avec la disposition au crime, ou que certaine erreur de jeunesse commise au pays rende désirable un changement de climat. Quoiqu'il en soit le problème criminel étranger me rappelle pour toutes les nations celui de la prolifération

des lapins en Australie — ils sont beaucoup moins nuisibles dans leur pays d'origine que dans celui où ils trouvent des champs et des pâturages nouveaux.

II

Parler de sociétés secrètes évoque à l'esprit de la plupart des gens le nom du Ku Klux Klan; ils passent ensuite à d'autres préoccupations avec cette pensée réconfortante que les choses de ce genre n'affectent pas la Grande-Bretagne. Il existe en réalité à Soho et Kensington des quartiers généraux connus des redoutables sociétés de la *Maffia* et de la *Camorra*; il existe plus de douze sociétés anarchistes bien connues qui convoquent d'importantes réunions périodiques dans nos grandes villes; une récente tentative d'assassinat sur un marin chinois a pu être ramenée à l'une des nombreuses sociétés chinoises de Limehouse, et un membre célèbre du Ku Klux Klan américain a été reconnu à Londres il y a peu de semaines par un journaliste américain. De même qu'il y a une magie noire et une magie blanche, il existe des sociétés moins dangereuses, mais tout aussi secrètes exerçant une influence énorme sur la vie quotidienne de l'Angleterre; dont celle des Croisés qui compte des princes et des généraux parmi ses membres, celle des Francs-Maçons et bien d'autres.

Tout le monde connaît la robe longue et le capuchon pointu du Ku Klux Klan qui, dit-on, tire son nom du bruit qu'on fait en armant un fusil. Imaginé tout d'abord pour réprimer les crimes commis par les soldats noirs après la guerre civile américaine, le terrifiant attirail servit à remplir de peur les esprits superstitieux. Aujourd'hui la ligue combat toutes les formes de l'injustice

et de la tyrannie aussi bien dans notre pays qu'aux Etats-Unis. On raconte d'étranges histoires de fantômes vêtus de blanc chevauchant en pleine nuit et s'arrêtant devant certaines maisons de campagne anglaises pour y extorquer des promesses au nom des dirigeants du Ku Klux Klan; d'après plusieurs déclarations faites en Amérique une branche extrêmement puissante de la ligue opère en Grande-Bretagne. Mais comme les Américains eux-mêmes ignorent les noms des membres et de leurs chefs, ces déclarations sont difficiles à contrôler.

Une histoire intéressante m'a été racontée à ce sujet il y a peu de semaines. Un jeune homme titré étudiant à Oxford passait récemment ses vacances dans une grande maison de campagne louée par un Américain de réputation douteuse. A la fin de son séjour le visiteur avait perdu à différents jeux tant d'argent dû à son amphitryon qui avait précisément quitté l'Amérique à la suite d'un scandale occasionné par l'usage de cartes biseautées, que le malheureux jeune homme en était au désespoir et menaçait de commettre un suicide. Un Américain de ses amis apprit la chose et lui fit promettre de ne rien entreprendre avant la fin du délai que lui avait accordé son hôte pour effectuer le paiement. Deux jours avant cette date il reçut de ce dernier une lettre l'informant que les dettes étaient réglées; cependant le jeune homme lui-même n'avait été capable d'en payer qu'une minime partie. S'étant renseigné il apprit que l'Américain avait fermé la maison et définitivement quitté l'Angleterre; et l'un des anciens domestiques jura que son maître avait eu vers minuit la visite d'un groupe de cavaliers silencieux revêtus de l'uniforme du Klan qui lui avaient intimé l'ordre de quitter immédiatement le pays pour ne jamais y revenir.

Je puis affirmer grâce à mes expériences personnelles que la Maffia existe encore et qu'elle est extrêmement

active. C'est une société secrète sicilienne dont les membres prêtent serment d'assistance fraternelle et de vengeance contre quiconque lèse l'un d'eux. En septembre 1892 les autorités italiennes firent un gros effort pour nettoyer le pays de cette secte qui exerçait une influence politique considérable. Près de deux cents de ses principaux membres furent arrêtés et d'autres en grand nombre prirent la fuite outre-mer et fondèrent des succursales de la ligue en Amérique et en Angleterre. Vers la même époque la police de la Nouvelle-Orléans faisait une râfle de « maffiosi » soupçonnés d'avoir assassiné tout un groupe d'Italiens. Sur ce le chef de la police fut tué peu après et les juges furent terrorisés au point de libérer la plupart des partisans arrêtés.

Il existe aujourd'hui à Soho des clubs où les membres de la Maffia — et ils sont plus de mille — se rencontrent régulièrement pour l'initiation secrète des nouveaux adhérents ou pour traduire devant le tribunal de leur société les adhérents accusés d'un crime contre la ligue. Les vendettas sont fidèlement exécutées, malgré que les précautions intenses prises par la police empêchent bien des violences de se commettre sur territoire anglais. Nous avons eu cependant ces quatre dernières années au moins deux assassinats attribués à des « bandes de gangsters » mais qui furent manifestement commis par des sociétés secrètes italiennes poursuivant entre elles des vengeances particulières.

La société secrète peut-être la plus puissante aujourd'hui est la Camorra qui fonctionne dans presque tous les pays civilisés. Pas plus tard qu'en 1900 d'étonnantes révélations furent faites en Italie sur le pouvoir de cette ligue; elles entraînèrent la dissolution du conseil municipal de Naples, où se trouvait le quartier général, et la nomination d'un commissaire royal. L'initiation se fait par une cérémonie au cours de laquelle a lieu un duel

réglé d'avance, l'initié devant être blessé au bras par son adversaire. Si la balle pénètre au mauvais endroit il peut en résulter la mort ou une infirmité persistante, mais c'est un risque que le récipiendaire doit réduire au minimum en restant parfaitement immobile dans l'attente du coup de feu.

Des hommes de la plus haute situation sociale appartiennent à cette ligue et il existe paraît-il un poste de direction à Londres. D'abord destinée à exercer le chantage et à diriger les partis politiques la Camorra est de nos jours plutôt une société particulière ayant pour but officiel le maintien des lois de l'honneur et des sentiments de fraternité entre ses membres. Les novices s'ouvrent une veine du bras, trempent leurs doigts dans le sang et jurent de sacrifier leur vie le cas échéant sur l'ordre du chef local de la société. La moindre désobéissance est punie de mort et le châtement exécuté par un autre membre tiré au sort.

Les « Molly Maguires » avaient été primitivement une société secrète irlandaise; mais elle prit de l'importance aux Etats-Unis pendant la guerre civile et tous ses membres sont aujourd'hui américains. Ils devinrent à la fin du siècle dernier si puissants qu'ils causèrent une grève générale des charbonnages américains. Un détective de la fameuse agence Pinkerton fut envoyé au milieu d'eux, entra dans la ligue, vécut dans son sein pendant deux ans et devint le secrétaire de l'une de ses branches qui se signala par son activité criminelle. Son témoignage, quand il eut recueilli tous les renseignements voulus, entraîna l'incarcération de presque tous les sociétaires importants, dispersa les autres et brisa le pouvoir de la ligue.

Peu avant la guerre cependant nous eûmes affaire à une loge de « Molly Maguires » parmi les mineurs du Lancashire; les buts en étaient bien modifiés comme c'est

le cas de presque toutes les sociétés secrètes sur notre territoire, mais elle restait fidèle à toutes les vieilles règles et formules de l'ordre. Depuis il s'est accru et propagé et compte maintenant plusieurs centaines de membres ici même et en Amérique. Sa tendance actuelle semble être de faire maintenir dans leurs emplois ses membres autochtones et d'intimider, dans une certaine mesure les étrangers qui pourraient tenter de les remplacer dans leur travail de sous-ordres ou de direction.

Limehouse avec ses sociétés secrètes chinoises présente, du point de vue des ligues clandestines que notre police se voit obligée d'affronter, le problème le plus grave. La mentalité de l'Oriental se prête avec une exceptionnelle facilité au mystère et à la souplesse nécessaires pour jeter un voile impénétrable sur ce genre d'action; et ces sociétés ont des raisons bien définies de se perpétuer le long des rives de notre Tamise. Le commerce et la vente des stupéfiants sont une spéculation des plus répandues; elle laisse des gains fantastiques qui fournissent effectivement ses moyens d'existence à plus d'une ligue chinoise.

Toujours imprégnés d'un esprit de romantisme pittoresque les criminels à peau jaune sont enchantés de se liguier sous quelque nom évocateur tel que la Ligue du Lys sacré ou l'Union du Dragon écarlate. Une des raisons principales de la difficulté que rencontre notre police dans l'extirpation de ces sociétés est que presque tous leurs membres sont de passionnés amateurs de « drogue » et font rémunérer leurs services par une prise de cocaïne ou une pipe d'opium. Et quiconque a traité avec un de ces toxicomanes sait fort bien qu'ils semblent inaccessibles au moindre sentiment de morale et de sincérité et rien au monde ne peut leur offrir de récompense comparable à la sensation délicieuse que leur procure leur drogue préférée, ni, sur terre ou aux enfers

de châtement équivalent à la privation qui leur en serait imposée. Aussi les misérables épaves qui semblent vivre à peu près exclusivement d'opium et de spiritueux font-elles preuves d'une astuce vraiment diabolique dans l'accomplissement des différentes tâches qui leur sont dévolues par leurs ligues respectives et sont-elles prêtes à commettre n'importe quel crime pour obtenir le stupéfiant qui leur a été promis.

Autre considération importante : ces sociétés chinoises s'imposent généralement par un régime de terreur que ne pourra jamais égaler la simple crainte du châtement légal. Le Chinois qui encourt la colère de sa ligue est traduit devant quelque tribunal clandestin dans une cave de Limehouse et soumis à des tortures telles qu'il est impossible de les décrire décemment. La police fait tous ses efforts pour empêcher de semblables horreurs, mais elle est handicapée par l'obligation d'agir selon les règles bien connues de la justice britannique et elle ne doit même pas menacer un prisonnier pour en tirer une parcelle de vérité.

Dans plusieurs de nos ports de mer les membres les plus actifs des sociétés secrètes jaunes sont des filles de race blanche qui, ayant épousé des Chinois, font pour leurs maris tout ce qu'ils peuvent demander, soit dans l'espoir de conserver un reste d'incertaine affection, soit dans la crainte de subir, en cas de refus, des traitements d'une inconcevable brutalité. Les gens qui s'intéressent aux questions sociales et qui liront ce livre avec horreur feront bien de se rappeler que l'Oriental qu'ils voient et qu'ils admirent dans leurs rares visites des bords de l'eau à Cardiff, Glasgow ou Londres s'est spécialement préparé à les recevoir afin de leur produire une impression favorable. Ayant fréquenté tout ce monde comme j'ai fait, sans lui laisser le temps de me jeter la poudre aux yeux et de dissimuler le défaut de civilisation de

ses conditions de vie essentielles, j'ai compris qu'il change d'aspect extérieur aussi facilement que moi de vêtements et qu'il le fait chaque fois qu'il peut en tirer quelque profit.

Nous ne pouvons demander à des Orientaux d'avoir le même sentiment de l'honneur que nous-mêmes. Considérés du point de vue de leurs propres lois les gens de race jaune qui vivent dans nos bas-fonds sont rigoureusement honorables. Et c'est là ce qui fait la puissance de leurs nombreuses sociétés secrètes : ils savent très exactement à quel point ils peuvent se fier les uns aux autres, tandis que nous l'ignorons toujours. Le malheur est que leurs ligues clandestines sont, pour ainsi dire sans exception, manœuvrées en faveur du crime et qu'elles constituent ainsi l'un des plus graves problèmes qui se posent à notre police moderne.

III

L'aspect de beaucoup le plus inquiétant des annales criminelles de notre siècle c'est la généralisation du chantage. Jusque vers 1900 cette méprisable pratique était considérée avec dégoût et peu fréquente; les gens de l'ère victorienne se vantaient de n'avoir pas froid aux yeux et n'étaient pas de ceux qui se laissent intimider ou forcer la main. En outre, l'organisation de la police était loin d'être aussi parfaite que de nos jours et le maître-chanteur pouvait s'attendre à un châtement corporel tel qu'il s'estimait heureux de s'en tirer la vie sauve. Mais aujourd'hui les particuliers craignent de se faire justice eux-mêmes par peur de l'envahissante publicité moderne; les communications mondiales sont

tellement plus rapides que la réputation d'un homme peut être compromise dans la moitié du monde en peu de semaines, et cette confiance à tout dire servile dans un ordre de pure convention et dans la paix générale a si gravement sapé toute volonté de résistance sincère que le chantage est devenu quelque chose d'analogue à un cancer qui menacerait la vie même de notre civilisation actuelle. « N'importe quoi pour une vie tranquille » est tombé au niveau d'un mot d'ordre universel. Malheureusement les versements d'indemnités ne procurent pas une vie tranquille. Ils provoquent plutôt le désespoir et le suicide.

Le chantage est généralement considéré comme réservé aux classes les plus riches. Mais n'importe quel policier vous affirmera que c'est en réalité la population pauvre mais respectable qui en souffre le plus. Plus sincère habituellement et douée de sentiments plus profonds, elle est aussi moins indifférente et plus sujette à céder à une émotion passagère. Il y a certainement dans les grandes villes de nos jours des centaines de milliers de cas où un homme ou une femme qui travaillent sont cruellement imposés de paiements hebdomadaires par quelque faux ami qui ayant été mis dans la confiance d'un péché de jeunesse en a constamment profité depuis pour s'en faire un revenu régulier. A tous les degrés de l'échelle sociale, du travailleur, du balayeur à l'employé de bureau et au commis-voyageur, de la dactylo à la directrice, du pasteur à l'évêque, du caporal au général, l'impitoyable persécution suit son cours et chaque semaine des centaines de livres changent de mains à la suite de menaces voilées ou de regards terrorisateurs.

Je citerai quelques exemples que je connais depuis peu. Une jeune ouvrière d'usine fut sauvée il y a une semaine ou deux au moment de se jeter à la Tamise.

Emportée au poste de police voisin pour donner des renseignements sur elle-même et recevoir des vêtements secs, elle pleura amèrement en disant qu'elle ne désirait pas être tirée de là. Finalement elle expliqua pourquoi. Quelques semaines auparavant un vol avait été commis dans sa fabrique un jour qu'elle avait eu l'occasion de pénétrer seule dans la pièce où l'argent avait disparu. Le lendemain matin une de ses camarades d'atelier avait insinué que c'était elle qui avait commis le larcin. Elle nia avec la plus grande indignation, mais l'autre fille ne fit qu'en rire et dit qu'elle communiquerait ses soupçons à la surveillante, si elle ne touchait pas une petite somme. La jeune ouvrière fut assez faible pour verser ce qu'on lui demandait sur son salaire de la semaine plutôt que d'occasionner un scandale; et le chantage continuait ainsi semaine après semaine. Comme elle devait donner à ses parents une partie de ses gains il en résulta qu'elle fut obligée de renoncer à son déjeuner et finalement affaiblie par la faim et craignant d'être accusée elle essaya de se suicider. L'affaire ne relevait guère du juge d'instruction parce que la jeune fille craignait toute publicité, bien que la police elle-même se fût convaincue qu'elle ne pouvait être impliquée dans le vol en question. Mais le brigadier du poste avait lui-même une fille du même âge et voulut avoir la satisfaction d'un entretien personnel avec la jeune extorqueuse d'argent. C'est lui qui m'a raconté l'histoire et je pense, d'après ce qu'il m'a dit, que cette délinquante réfléchira bien avant d'entreprendre un nouveau chantage.

L'autre exemple concerne un haut dignitaire de l'Eglise — un homme dont les cinquante années de vie avaient été consacrées aux bonnes œuvres et qui jouit du respect et de l'affection de tous ceux qui le connaissent. Il vit dans une petite ville perdue de la province et vient à Londres deux ou trois fois par an pour des

conférences du clergé. Il y a environ un an, à l'une de ces occasions, il vit une fille vendant des allumettes dans la rue. Elle tenait un enfant dans un bras et paraissait horriblement fatiguée et le vieux clergyman lui mit dans la main trois ou quatre demi-couronnes. La fille jeta un regard sur cet argent, s'émut vivement et demanda à connaître le nom de son bienfaiteur afin, dit-elle, de pouvoir le nommer dans ses prières.

Touché par cet esprit si manifestement chrétien, il donna son nom et bavarda encore quelques instants avec elle. Elle raconta une triste histoire de séduction et de misère et le bébé pleurait par-dessus le marché. Il écrivit finalement quelques mots de recommandation sur une feuille de calepin et la lui remit en lui disant de la porter à un de ses confrères de Londres qui essaierait de lui venir en aide. Puis il rentra chez lui heureux d'avoir commis une bonne action.

Peu de jours après, cette fille lui écrivait en élevant contre lui d'abominables accusations et en l'avertissant qu'elle les répéterait publiquement dans sa paroisse si elle ne recevait pas encore de l'argent. Très imprudemment, le vieil homme répondit en ajoutant une petite somme et en disant qu'il agissait ainsi par pitié plutôt que par crainte (ce qui sans doute était parfaitement vrai) et que son intention était uniquement de l'induire à renoncer à d'aussi indignes moyens de gagner de l'argent. Quelque temps après cependant survint une deuxième lettre et si habilement tournée qu'elle terrifia le vieux clergyman qui n'avait jamais été dans une situation semblable et qui envoya une fois encore la somme demandée.

Le chantage se poursuivit ainsi pendant des mois et ne fut découvert que parce que sa femme l'en entendit parler dans son sommeil, car ses nerfs étaient gravement attaqués par les tourments qu'il se faisait. Elle, en femme

pratique, le confessa et mit ensuite un détective privé au courant de l'affaire. Cet homme, ancien inspecteur du Yard et que je connaissais bien, découvrit quelques faits intéressants. En premier lieu, la fille louait l'enfant chez une voisine et le pinçait pour le faire pleurer quand passaient des gens ayant l'air accessibles à la pitié; elle accroissait ainsi ses gains qui s'élevaient en moyenne à environ six livres par semaine. Elle avait trouvé l'adresse du clergyman dans un annuaire du clergé et elle avait essayé du chantage accessoirement. Cette industrie s'était révélée si avantageuse qu'elle avait lâché son travail de mendicante et qu'elle vivait comme une dame sans rien faire de ses dix doigts. Le vieux clergyman fut malheureusement encore trop charitable pour la poursuivre devant les tribunaux; l'affaire fut donc arrangée à l'amiable. Il avait perdu son argent, mais retrouvé sa tranquillité d'esprit et il sait que faire si un cas semblable se répète.

La meilleure sauvegarde du chantage dans notre pays est la vive répugnance qu'éprouvent ses victimes à déposer une plainte; il n'est même pas de notoriété publique que le tribunal, quels que soient les détails de l'affaire, supprime toujours le nom de la personne qui a fait l'objet d'un chantage ou qui en est menacée. La loi anglaise ne s'applique pas à juger la moralité ou les méfaits passés des plaignants, mais se contente de poursuivre la tentative de chantage en soi. Même lorsque des détails concernant une contravention préalable aux lois sont cités devant le juge au cours du procès, ils ne figureront pas sur les journaux et ne seront, dans la pratique, jamais invoqués par les autorités tant policières que judiciaires pour mettre dans l'embarras les victimes d'un chantage. La loi n'a dans ce cas d'autre but que de sauvegarder les droits du citoyen contre toute forme de coercition ou de pression.

Dans tous les cas de ce genre le maître chanteur est toujours puni aussi sévèrement que possible car le juge sait fort bien que pour un cas porté devant le tribunal vingt autres sont supportés en silence et il tient, en punissant durement l'un de ces délinquants, à décourager tous les autres. Il n'est qu'une manière de traiter toute tentative de chantage, quelque soit la personne menacée et c'est d'entrer immédiatement en communication avec la police. Aucune publicité d'aucun genre ne sera faite ni sur le moment, ni dans la suite et le secret désiré sera toujours accordé dans la mesure de ce qui est possible et raisonnable. Il ne faut, en tout cas, faire ni versement d'argent, ni promesses quelconques d'en verser. Les instructions officielles disposent que dans un cas de ce genre les plus proches parents de la victime eux-mêmes ne devront pas savoir ce qui se passe, ni que le secours de la police a été imploré. De toutes manières une conversation avec l'inspecteur de police voisin n'engage à rien la victime d'un maître-chanteur et lui montrera certainement la marche à suivre pour se défendre. Tant qu'il s'agit de chantage caractérisé la loi est partielle et prête dans ce cas à soutenir en tous points la victime contre son persécuteur. Il suffirait que cela fût généralement connu pour désarmer considérablement le maître-chanteur; mais dans les conditions actuelles le chantage se répand à tel point qu'il menace environ une personne sur trente de notre population. Le public, toutefois, dispose des moyens de l'enrayer.

De nombreux suicides et quelques assassinats sont dus chaque année à ce genre abominable de crime. Les enquêtes policières révèlent fréquemment à l'occasion d'un assassinat de prostituée que la misérable femme avait menacé de livrer le nom de quelque amant qui pour sauver sa réputation a couru même le risque d'être condamné à mort. Les maisons royales du continent

européen ne sont pas à l'abri du maître-chanteur, au contraire, plus la situation d'un homme est élevée, plus universellement respecté son caractère, plus il semble devenir une proie facile pour ceux qui escomptent un bénéfice certain en le menaçant.

Une maison souveraine se trouva tout récemment dans l'embarras après la mort d'un de ses membres, lorsque certaines personnes écrivirent que le défunt avait été assez imprudent pour laisser des lettres et des cadeaux entre des mains où ils n'auraient certainement pas dû se trouver. On citait même des passages de ces lettres qui, s'ils étaient publiés, pouvaient occasionner de graves perturbations dans tout le pays et finalement provoquer même une révolution.

Un ancien inspecteur de Scotland Yard, célèbre dans le monde entier, au courant des intrigues politiques, fut prié d'arranger les choses. Dans le cas où les lettres seraient authentiques, il devait les racheter à tout prix. Mais elles ne l'étaient pas — elles étaient l'œuvre d'un faussaire des plus habiles. Les détenteurs furent rapidement arrêtés et le faux put être établi sans l'ombre d'un doute. Les délinquants sont encore détenus dans une prison étrangère où ils risquent de rester longtemps.

Cette forme de chantage posthume s'accroît d'une manière alarmante. On a découvert que telles personnes inaccessibles aux menaces quand il s'agit d'elles-mêmes, sont prêtes à tous les sacrifices pour sauvegarder la mémoire d'un parent ou d'un ami et qu'elles étudient de moins près l'affaire pour laquelle on leur demande de l'argent. Cependant neuf fois sur dix ces accusations sont des faux purs et simples. Là encore la seule marche à suivre est d'informer immédiatement la police et de s'en remettre à sa discrétion pour arranger l'affaire sans éclat superflu. Tout le monde devrait savoir que, du point de vue légal, le seul crime est d'essayer d'extor-

quer de l'argent; la justice prendra soin de faire restituer ou détruire les documents en question et de mettre un terme aux menaces à l'insu de tous autres que du maître-chanteur et de sa victime.

Tout récemment un genre de chantage encore inédit a fait son apparition. Les journaux publient des annonces fort habiles pour faire connaître que leurs auteurs sont en mesure de débarrasser clandestinement de ses persécuteurs toute victime d'un chantage. Les malheureux qui répondent s'entendent dire que le seul moyen de parer aux menaces est de faire voler les documents compromettants et l'exécution de ce projet leur est proposée contre paiement d'un bon prix. Celui-ci une fois rayé, les aigrefins qui ont inséré l'annonce en extorquent encore davantage soit parce qu'ils connaissent eux aussi le secret, soit sous prétexte que la victime les a incités à commettre un vol. A première vue cette ruse paraît trop simple pour être efficace, mais la police connaît plusieurs cas de ce genre qui se sont présentés au cours de la dernière année. Le fait est que lorsqu'un homme ou une femme s'affolent devant une menace de chantage n'importe quel paiement aussi exorbitant soit-il, est accordé; n'importe quelle menace aussi absurde soit-elle, fait son effet. Malheureusement les policiers — les seuls qui dans une affaire de ce genre ne cherchent aucun avantage personnel — sont aussi les seuls dont on se méfie instinctivement.

IV

C'est là un aspect spécial du crime; les cas sérieux en sont uniquement sporadiques, mais un certain nombre de facteurs concourent à rendre excessivement diffi-

ciles les mesures efficaces que pourrait prendre la police. Tout d'abord les motifs d'un crime commis par des gens de la bonne société sont presque toujours obscurs et, en conséquence, imprévisibles. Dans les cas de vols commis dans les banques et même d'assassinats les motifs sautent parfois aux yeux avant même qu'une tentative ne soit faite; il est parfaitement exact de dire que pour chaque crime commis deux autres sont empêchés par la police. Mais comme dans la pratique tous les criminels de la bonne société sont absorbés par la sensation psychologique que leur procure le crime à commettre beaucoup plus que par ses résultats tangibles, rien ne permet de le prévoir. Les deux jeunes millionnaires qui tuèrent un jeune garçon en Amérique il y a une année ou deux ont été considérés avec dégoût comme des lépreux mentaux par le monde entier, quand ils prétendirent avoir conçu leur crime pour éprouver une sensation inédite; mais ce même besoin a causé la plupart des vols, des escroqueries, des abus de confiance et autres scandales qui ont étonné la bonne société pendant ces vingt dernières années.

L'ébranlement général des nerfs occasionné par quatre années de guerre a naturellement dans une très large mesure contribué à cette situation. Les classes populaires et moyennes toujours plus calmes et moins nerveuses ont trouvé dans le retour de la paix la panacée à tous leurs maux, mais les membres beaucoup plus nerveux et surmenés des classes supérieures éprouvèrent un besoin malsain de s'étourdir qui ne retombera pas à la normale avant une décade ou deux. On estime généralement qu'il n'est pas équitable d'attribuer le vol dans un magasin à la kleptomanie s'il s'agit d'une femme de la société et à un vulgaire instinct de voleuse s'il s'agit d'une femme du peuple. Et cependant la kleptomanie est une maladie caractérisée, instantanément reconnaissable par un

médecin; elle a été, avec telle ou telle forme de commotion par explosion, responsable de presque tous les crimes de la société depuis 1918. Il est malheureux que lorsque les nerfs de la nation ont été surexcités il appartienne à la police de les calmer à nouveau, mais je ne vois pas d'autre moyen d'arranger les choses.

C'est particulièrement parmi les jeunes gens et jeunes filles d'aujourd'hui qu'éclate ce désir désordonné de sensations et de nouveautés. Il existe dans une Université du Midland un club dont l'initiation comporte certains excès de nature peu grave comme par exemple dérober un casque de policier; dans certaines parties de ce qu'on appelle communément notre brillante jeunesse nous voyons commettre toutes sortes de contraventions aux lois, les unes spirituelles, les autres tout simplement répugnantes et même certains vieux garçons et certaines douairières sérieuses n'y sont pas complètement réfractaires. Le malheur veut que cette société d'après-guerre dont le seul critérium est le bruit que fait une poche pleine de pièces de monnaie soit inextricablement mêlée de spéculateurs, d'intermédiaires et d'opportunistes vivant d'expédients et toujours disposés, par le chantage ou la persuasion, à faire descendre plus profondément dans la boue un malheureux qui s'est laissé entraîner à un premier délit même anodin. L'homme qui a prêté son titre et son nom pour un prospectus d'affaire véreuse, la jeune fille qui par besoin d'émotions malsaines est entrée dans un club mal famé, le jeune homme qui a joué au delà de ses moyens ne sont que trop prêts à se tirer d'un mauvais pas, à se soustraire à des menaces plus ou moins voilées en commettant quelque action encore plus compromettante à l'instigation du « traître de la pièce. »

Il est dans Mayfair et Belgravia ainsi qu'à Deauville et Monte-Carlo des milliers d'hommes et de femmes qui

n'ont jamais travaillé de leurs dix doigts, qui n'ont aucun moyen d'existence contrôlable et qui ne s'en habillent pas moins bien, ne semblent jamais à court d'argent et fréquentent des milieux jusqu'alors très exclusifs. Ce sont de véritables parasites; un corps de criminels aussi caractérisé et difficile à manier que n'importe quel autre dans notre pays. Ils recherchent la connaissance d'un sujet quelconque du sexe opposé pourvu qu'il ait de l'argent et une certaine renommée; généralement ils dansent bien, savent amuser leurs partenaires et sont cosmopolites et charmeurs. Donnez-leur l'ombre d'une chance et ils échafauderont une espèce de situation suspecte pour en vivre ensuite largement. Ce ne sont pas des maîtres-chanteurs dans le sens rigoureux du mot; un faible semblant d'hostilité les fera chercher leur vie ailleurs, ils n'ont pas d'exigences précises; ils vivent simplement aux crochets des autres à peu près comme les chômeurs de leurs allocations, comme s'il s'agissait d'un droit acquis.

Ils se résoudront à contracter une union de convenance si la chose est possible, ne voyant dans le mariage qu'une échelle qu'ils gravissent et dont le divorce remplace les différents échelons. S'ils n'ont aucun autre moyen de lever leurs « impôts » ils mettront leur complet le plus élimé pour se présenter sans être invités à quelque réception organisée par un ancien ami : celui-ci n'a plus alors qu'à leur « prêter » suffisamment pour aller s'habiller dans Saville Row ou bien à les voir jouer un rôle très efficace de trouble-fête. C'est là une existence qui paraît précaire, mais j'ai connu des cas de ce genre qui comportaient, en tenant compte de toutes les ressources disponibles des revenus annuels supérieurs à tout ce que j'ai rencontré dans ma carrière de policier. Il ne faut pour cela qu'un extérieur agréable et un manque absolu de pudeur.

Ces gens sont généralement d'excellents joueurs aux cartes et au billard et ils accroissent leurs revenus en invitant leurs anciens condisciples à jouer aux cartes avec des enjeux à partir d'une livre le point. Ils parient beaucoup aux courses de chevaux, parfois avec des « bookmakers » qui n'existent pas en réalité. Mais ils se gardent toujours des vrais « grecs » qui se présentent dans la société et qui comptent dans leurs rangs quelques rares personnages importants et titrés. Ces derniers sont tolérés à peu près comme les kleptomanes. Tant qu'un individu est intéressant et décoratif, la société accepte qu'il lui vide de temps en temps les poches et les placards.

Non, je n'exagère pas ! Il y a deux mois un comte étranger descendait dans un grand hôtel du West End et ses manières charmantes ainsi que son incontestable aristocratie réunirent bientôt autour de lui les portefeuilles les mieux garnis parmi les nouveaux riches. A son procès qui eut lieu peu après il reconnut avoir gagné 2.000 livres en six mois grâce à ses talents de joueur et d'avoir fait parfois jusqu'à 500 livres par soirée grâce à quelque vol à l'américaine. Il avait également emprunté dans une mesure qui dut causer une certaine sensation lorsqu'on sut que cet argent filait incontinent à l'étranger et qu'il n'avait jamais eu la moindre intention de le rembourser.

De véritables escroqueries sont fréquemment commises par des jeunes filles engagées pour leur jolie frimousse en qualité de gouvernantes, secrétaires ou autres subordonnées en marge de la société. Ici les mobiles — besoin d'argent — sont plus faciles à déceler. Mais comme elles ont généralement fort bonne mine et qu'elles sont disposées à tirer parti de la sensibilité de leurs anciens amis, il est souvent, bien qu'on puisse les convaincre d'être coupables, beaucoup plus difficile de

leur faire infliger un châtement. Quelques larmes de crocodile et un radieux sourire semble exercer beaucoup plus d'effet sur les hommes du monde que sur des gens d'un grain plus dur. Et j'ai vu moi-même deux ou trois cas où une authentique criminelle a obtenu le pardon de celui-là même qu'elle avait volé — et que sans doute elle volerait encore — la victime refusant de porter plainte en raison d'un certain esprit chevaleresque aussi mal placé que compliqué.

Ces jeunes filles qui ont accès à des chambres où des bijoux de grande valeur traînent peut-être dans tous les coins ne sont que trop souvent prêtes à tirer parti des joyaux et de la chevalerie de sorte que toutes espèces de pièges imprévus se trouvent sur le chemin de la police quand elle s'efforce de découvrir l'auteur d'un de ces vols.

Une des plus grandes causes de crime dans les classes mieux éduquées provient précisément de la propagation de l'instruction. Grâce à elle le jeune homme ou la jeune fille qui, il y a cinquante ans, se fussent contentés d'un commerce ou d'un emploi, ont communément acquis la funeste conviction que le travail est indigne d'eux et qu'ils pourront se « débrouiller » dans le monde d'une manière tout aussi avantageuse. Des jeunes filles sorties de l'Université après avoir fait de brillantes études ont récemment en plus d'une occasion déclaré devant les tribunaux s'être rendu compte que le méfait pouvait leur assurer un revenu plus important que le travail et le commerce et qu'elles avaient fait leur choix en pleine connaissance de cause. Je ne prétends point dire naturellement que crime et bonne société sont de nature identique, mais pour la jeune fille ayant du savoir-faire et de l'instruction, le monde est la grand'route de certains succès de nature douteuse.

Mais ce sont peut-être les soi-disant clubs de nuit qui

sont pour la police, par rapport au grand monde, la source d'ennuis la plus abondante. Cinquante pour cent à peine de ces institutions sont réellement des clubs de nuit conformément à l'ancienne acception du mot; certains ne fonctionnent même pas du tout. Mais presque tous vendent de l'alcool aux heures interdites et beaucoup servent des vins qui n'ont pas acquitté les droits; un certain nombre ont des salles de jeux, tandis que d'autres se soustraient aux taxes sur les spectacles et d'autres encore n'ont pas d'autre but que de gagner de l'argent par différents moyens d'une immoralité flagrante.

Certains sont à peine mieux que des maisons de tolérance. L'un de ces derniers a été perquisitionné récemment et l'on s'est beaucoup plaint que les policiers y soient entrés en bourgeois pour en avoir le cœur net. Est-il un autre moyen de faire la preuve? Est-il sensé de supposer qu'une police en uniforme ait dû solennellement envahir le club? Ces locaux ont toujours autant de sorties clandestines qu'un terrier de lapins et ceux qui les occupent sont constamment prêts à s'en évader.

Il y a naturellement un certain nombre de clubs nocturnes parfaitement irréprochables. Je ne m'en occupe point directement, puisqu'ils ne causent pas d'ennuis à la police. Mais tout jeune homme, toute jeune femme du beau monde et un énorme nombre d'étudiants qui ne sont ni stables ni de la bonne société connaissent à Londres des clubs où l'on vit dans la crainte perpétuelle d'une descente de police. Ces jeunes gens les fréquentent uniquement afin de pouvoir se vanter d'y être allés; mais leurs habitués sont des riches anormaux, des prostituées et tout le rebut de la société et beaucoup des spectacles de « cabaret » qu'on y donne sont tellement indécents qu'ils ne seraient pas tolérés un instant par des gens à l'esprit équilibré.

Certains gens du monde comparaissent fréquemment devant le juge pour des contraventions en corrélation avec les clubs de nuit et les condamnations sont ridiculement légères. Il est absurde de prétendre qu'il existe une loi pour les riches et une autre pour les pauvres, mais dans ce cas particulier il est pénible d'être obligé de le dire, les riches peuvent violer la loi à cœur que veux-tu sans autre risque que de payer une amende pour ainsi dire inexistante si on la compare aux gains qu'ils font. Ils gagnent largement en contrevenant aux lois à tout bout de champ; un pauvre est généralement condamné à une longue détention dès son troisième délit. La situation est manifestement injuste; il est grand temps que les lois concernant les clubs de nuit prévoient des peines beaucoup plus sévères.

V

Au cœur même des docks de Londres nous voyons de nombreuses maisons de grandes dimensions, d'aspect morne, où vivent les pires criminels. Les façades sont sinistres et sombres et elles tournent le dos aux eaux huileuses de la Tamise. Quand la nuit tombe se traînent vers les portes de ces demeures des êtres titubants et ivres; ils tirent un cordon, l'écho répond par un bruit de sonnette fêlée derrière la maison; la porte s'ouvre sans bruit, le nouveau venu se glisse dans le couloir et la porte se referme furtivement. A l'intérieur, le visiteur trébuche le long d'un passage sombre, descend des marches de pierre vers ce qui semble une cave, puis il passe par une porte cachée, gravit d'autres marches pour entrer dans une pièce remplie d'une fumée nauséabonde, éclairée par des lanternes de papier, avec de longs

divans aux murs. Là, avec un soupir de soulagement, l'homme se laisse tomber sur un de ces divans, un ou deux fumeurs grognent ou gémissent. Des billets de banque passent d'une main dans une autre; des serviteurs qu'on n'entend pas marcher s'approchent en portant de longues pipes; quelqu'un crie d'une voix rauque; puis tout retombe dans le silence. La maison des rêves...

Autre tableau. Une respectable petite villa dans Tooting ou Wandsworth, derrière son étroit jardin. L'homme qui vient de sonner pourrait aussi bien être un digne commis voyageur; mais s'il était vu par un inspecteur de Scotland Yard, il se ferait emmener vers la prison avec un sentiment de colère qui s'abstiendrait difficilement de la violence. La porte s'ouvre si rapidement que celui qui occupe la maison semble avoir attendu le coup de sonnette; un petit paquet passe d'une main dans une autre en échange de quelques billets de banque et l'homme s'en va rapidement tandis que la porte se ferme derrière lui. A l'intérieur une femme aux traits hagards ouvre le paquet de ses doigts tremblants, en extrait une petite pincée de poudre blanche qu'elle prise avec volupté; elle glisse le reste dans son corsage et s'étend langoureusement sur son petit canapé. Plus aucun bruit, sauf le tic-tac de la minuscule pendule sur la cheminée et la respiration plutôt oppressée de la femme. Elle n'est point plaisante à voir, mais elle est trop absorbée par son hystérique rêverie pour y prendre garde. La cocaïne lui fait perdre tout respect d'elle-même.

La police ne perd pas une minute par jour dans sa lutte et dans ses efforts pour supprimer ces répugnants aspects de notre vie nationale. Mais tant que ne seront pas renforcées nos lois actuelles contre le commerce des stupéfiants tous les efforts de tous les policiers du monde demeureront impuissants. Car nous sommes aujourd'hui

à un point mort. La vérité est que les bénéfiques de ce commerce sont tels que tout homme et toute femme à qui il ne répugne pas trouvent un terrifiant avantage à violer la loi et considèrent amendes et peines de prison comme des frais courants de leur négoce. Un vendeur en grand de stupéfiants réalise facilement, s'il a de la chance, des gains de 2.000 livres par mois et peut — s'il n'en est empêché par la prison — devenir millionnaire en peu d'années. Aucune amende possible aujourd'hui ne saurait sérieusement compromettre ces bénéfiques et la détention n'est qu'un inconvénient passager quand toutes les mesures opportunes ont été prévues. A mon avis aussi bien qu'à celui de tout policier ayant une certaine expérience il n'est que deux châtiments de toute participation au commerce des stupéfiants : emprisonnement à vie et le chat à neuf queues.

Ne nous leurrions pas; la consommation des stupéfiants devient une habitude qui tend à se répandre; chaque année s'aggravent les restrictions mises à la vente de l'opium ou de la cocaïne dans les pharmacies. Mais le pharmacien est bien le dernier qui soit disposé à en courir les risques; pendant ce temps les Orientaux le long des docks et leurs agents en ville et dans les faubourgs importent chaque année en contrebande des tonnes de cocaïne et des quintaux d'opium. Il n'est pas beaucoup plus difficile de se procurer une prise de cocaïne que de prendre un billet à la loterie irlandaise; tout quartier respectable de Londres compte dans sa meilleure société d'incurables amateurs de stupéfiants.

Les véritables rois de la drogue dont Brilliant Chang est un exemple notoire et peut-être connu de mes lecteurs, n'opèrent généralement pas en personne dans notre pays. Ils résident dans un port comme Alexandrie ou Bombay où une importante population indigène leur fournit une armée d'auxiliaires et leurs livraisons sont

acheminées vers l'Angleterre par des marins indigènes dont les services sont payés en drogue. Leurs principaux lieutenants sont généralement des Orientaux vivant à Londres, Cardiff ou Liverpool.

Les stupéfiants sont importés en contrebande et à fond de cale sur de vieux cargos indignes de tenir la mer, ils sont profondément cachés sous une cargaison normale ou ingénieusement dissimulés à l'intérieur de quelque marchandise incapable d'éveiller des soupçons, par exemple, dans une bille de bois. J'ai vu des stupéfiants en comprimés ayant la forme et l'odeur de produits digestifs à raison d'une caisse sur sept au milieu de comprimés d'aspect identique mais composés de chaux et de bismuth. J'examinais un jour un bateau suspect dans le Pool; après avoir passé une heure à en fouiller la cargaison sans aucun résultat je remarquai un nœud dans le bois d'une cloison. L'ayant soulevé à l'aide de mon couteau — parce que j'avais observé que les bords en étaient éraillés — je découvris une cavité contenant des paquets de belladonne. Ces matières sont si précieuses qu'une boîte d'allumettes remplie de cocaïne ou de morphine concentrée laisse un bénéfice de 350 livres; un inspecteur des douanes de ma connaissance trouva un jour de la morphine dans un envoi d'yeux artificiels dont l'un s'était brisé par accident en lui glissant des doigts au moment de l'examen.

Au cours d'une perquisition effectuée tout juste avant de prendre ma retraite je me rendis à Kensington dans la somptueuse demeure d'un riche Hindou qui me menaça aussitôt d'une voix aiguë et douceuse. « Je vous affirme, monsieur l'inspecteur, que cet incident sera rapporté à qui de droit. Je crois que la police commet constamment des impairs de ce genre, n'est-ce pas? Et de temps en temps on renvoie des policiers pour excès de zèle. C'est dommage. »

Mais il devait chanter un autre air avant que j'eusse terminé. L'un de ses talons était légèrement plus haut que l'autre et mon homme eut un accès de colère mauvaise quand je le lui fis remarquer. Il refusa d'abord de m'écouter quand je l'invitai à me laisser examiner sa chaussure. Le talon sonna creux quand je le frappai. Je ne pus le dévisser, mais j'y pratiquai une entaille avec force précautions et il contenait une poudre amère et blanche. En poursuivant mes recherches je découvris dans le pied d'une table orientale délicieusement sculptée une certaine quantité de cette même matière blanche. En dévissant un des pieds (dans le sens inverse d'une vis ordinaire) je constatai qu'il était creux et rempli de cocaïne et c'était de l'espèce qu'on vend généralement après l'avoir atténuée.

Les stupéfiants sont cachés dans des montres, dans des bouteilles d'eau de Cologne, dans des boîtes de poudre de talc, dans des malles à double fond, dans des stylos — en fait dans toutes les cavités concevables.

Parfois ils sont jetés à l'eau dans des ballots étanches, à des points repérés pour être enlevés de nuit par des hommes montant une barque et manœuvrant des rames silencieuses. On a fait deux tentatives d'importer de l'opium par la voie des airs sur des avions de la ligne de Croydon, mais elles ont été déjouées par la douane.

Il est possible de payer à tous ceux qui s'emploient à ce trafic des gages si énormes que les trafiquants trouvent aisément des hommes doués d'une certaine habileté et même instruits pour se charger de distribuer la drogue dans toutes nos grandes villes. Les amateurs se rencontrent parmi les femmes de négociants, les hommes d'affaires de la City, les jeunes filles du monde et aussi dans une moindre mesure parmi ces gens dignes de pitié qui ont souffert de troubles nerveux ou de maladies et qui ont tout d'abord recouru aux stupéfiants comme à

des remèdes. Ce qu'il y a de tragique dans l'affaire c'est que l'usage même provoque une dépravation de l'esprit qui trouve sa plus grande joie dans le recrutement de nouveaux adeptes, et c'est ainsi que le vice se propage. Je conjure toute personne qui lira mon livre de ne jamais toucher à un stupéfiant, quelle qu'en soit la tentation, sauf sur l'ordre d'un médecin qualifié.

J'ai derrière moi une longue carrière policière et je sais qu'aucun supplice terrestre ne peut égaler la torture du toxicomane : je sais aussi qu'il est impossible de s'arrêter en chemin quand on commence à en prendre l'habitude. La drogue empoisonne le corps, le cerveau, l'âme ; sa victime ne se distingue en rien de la bête et la médication est coûteuse et très difficile.

Les médecins qui ne prennent pas de précautions en prescrivant des narcotiques sont gravement responsables de la propagation de ce vice. Chaque année deux ou trois d'entre eux comparaissent devant le juge d'instruction pour s'entendre inculper d'avoir prescrit imprudemment ou même délibérément des quantités dangereuses de cocaïne à des malades qui ne voulaient plus s'en passer. Les lois contre les stupéfiants sont des plus sévères et presque prohibitives quand il s'agit de pharmaciens et de droguistes, mais lamentablement larges pour les médecins et même pour les vétérinaires qui ont besoin de narcotiques pour leurs animaux. Tout le système légal concernant les stupéfiants et leur commerce a besoin d'être resserré ou mieux encore refait de fond en comble. La difficulté n'est pas aujourd'hui de découvrir les cas de consommation et de fourniture illicite, mais de punir d'une manière suffisante ce crime que je suis obligé, avec tous ceux qui s'en sont occupés, de considérer exactement comme un assassinat prémédité et exécuté de sang-froid.

Pour le réprimer, nos détectives passent volontiers des

jours entiers dans les bas-fonds de nos ports de mer ; grimés en marins et en ivrognes ils fréquentent les plus ignobles débits de bière ou patrouillent jour et nuit sans s'arrêter dans les rues où ils risquent constamment un coup de couteau dans le dos. Un toxicomane commettra n'importe quel crime s'il voit menacer la source de son seul bonheur ici-bas et plus d'un attentat meurtrier a été exécuté sur un détective qui s'appliquait à combattre ce trafic illicite.

La police éprouve à l'encontre de ceux qui pratiquent la contrebande des stupéfiants un ressentiment personnel et une véritable soif de vengeance. Ce commerce est si inhumain, si horrible, si parfaitement ignoble que ceux qui l'exercent sont plus dangereux que des assassins. Pour une liasse de billets de banque ils détruisent le bonheur, la santé, l'amour, la vie de famille, l'honneur, la vie elle-même et non par un coup unique, rapide, passionné, mais par des efforts répétés, calculés, torturants, affolants. Tous les policiers et détectives sont d'avis que le seul moyen de faire regretter leurs fautes aux trafiquants est de leur infliger des châtiments corporels. La chose est impossible dans les conditions présentes, malgré toutes les absurdités que répandent des gens qui n'en savent absolument rien sur les prétendues « brutalités » exercées contre certains prisonniers dans les cellules des prisons. Mais si jamais il est permis d'user du « chat » contre les trafiquants de stupéfiants, je crois que cela seul suffira à les exterminer dans un délai de deux années. C'est du moins notre opinion unanime pour le moment.

VI

La prostitution moderne est la plus grande tache de notre civilisation occidentale. Nous, si fiers de notre progrès, nous avons toléré que la situation empirât de jour en jour; la prostitution se pratique plus intensivement aujourd'hui que jamais dans l'histoire de notre pays. Rien ne permet de blâmer la police; ici encore ce sont nos lois qui ont besoin d'une revision radicale. Le système actuel rend à peu près impossible au policier de faire inculper une prostituée à moins qu'elle n'exerce son métier sur une voie publique où il soit possible d'invoquer le témoignage des passants. Nos parcs sont laissés ouverts de propos délibéré chaque nuit et il est impossible d'y trouver les témoins suffisants pour convaincre les milliers de femmes qui y gagnent leur vie; tout adulte sait parfaitement que le nombre des vagabonds qui cherchent dans les parcs un endroit pour y dormir se réduit à quelques douzaines par nuit, tandis que des centaines de prostituées indiscutables passent chaque soir entre les portes de Hyde Park.

Tous les parcs devraient être fermés au coucher du soleil, le châtement légal de la prostitution devrait être aggravé jusqu'à ce qu'il égale celui du proxénétisme, et il faudrait donner la plus entière publicité aux noms et adresses de tous hommes et femmes impliqués dans ces répugnants trafics. A moins qu'on en arrive là, la prostitution ne fera que croître et embellir, la maladie et la mortalité frapperont l'ensemble de notre population et nos voies les plus élégantes seront aussi encombrées d'incontestables courtisanes que la plus malpropre des rues d'Orient.

Cinquante pour cent de tous les crimes se ramènent d'une manière ou d'une autre à la prostitution, leur source commune. De jeunes hommes subissent les chantages de harpies qui n'ont plus de réputation à perdre; des vieillards sont pris d'une espèce de folie pour la satisfaction de laquelle ils sont obligés de payer de plus en plus cher les gourgandines qu'ils fréquentent; les jalousies provoquées par des femmes trop généreuses de leurs faveurs occasionnent meurtre sur meurtre; les frères, pères et amants de jeunes femmes tuent de vieux libertins pour se venger sur eux; les maladies vénériennes causent des milliers de suicides par an; d'innombrables enfants meurent contaminés et la vie de famille s'effondre au milieu d'atroces disputes. Des spectacles obscènes s'offrent dans presque toutes nos villes pour satisfaire les appétits les plus immoraux, des maisons de tolérance s'ouvrent partout où c'est possible impunément; des enfants sortis du ruisseau sont plus ou moins ouvertement envoyés dans la rue pour rapporter de l'argent soutiré aux passants; l'inceste et la violence se répandent d'une façon inquiétante sur toute la Grande-Bretagne. Ce sont les maniaques sexuels qui commettent près de la moitié de tous les meurtres que nous découvrons chaque année. Quelle liste effrayante!

A notre époque de progrès par l'instruction, la prostitution occasionnelle résultant de la connaissance partout répandue des moyens de limiter les naissances prend d'énormes proportions. La crainte autrefois inspirée par les différentes religions a presque complètement disparu. Depuis la guerre les impôts et de nouvelles doctrines ont attaqué la popularité du mariage et il en est résulté tout naturellement que des centaines de milliers de jeunes gens qui jadis se refusaient à toutes relations non matrimoniales par crainte des suites possibles ont découvert maintenant que ces appréhensions particulières

n'ont plus de raison d'être. La rigidité de la morale de l'ère victorienne n'a pas toujours été une bonne chose, mais elle est remplacée par un relâchement général qui — du point de vue de la police du moins — est infiniment pire. Tout habitant de Londres sait que Piccadilly, Boud Street et tout le West End sont encombrés la nuit de prostituées qui s'offrent à tout venant et cet état de choses ne s'améliorera pas tant qu'on n'emploiera pas d'innombrables policemen à surveiller chaque mètre carré de pavé.

Les précautions prises aujourd'hui pour prévenir l'arrestation, sous inculpation de prostitution, de personnes innocentes, sont poussées beaucoup trop loin. Les personnes innocentes peuvent s'abstenir de flâner dans la rue la nuit venue, et de lancer des œillades provocatrices aux passants. Elles n'ont qu'à marcher droit devant elles pour éviter tout soupçon. En réalité, les cas des personnes arrêtées à tort pour prostitution n'excèdent pas deux ou trois par an pour toutes les Iles Britanniques. Nos lois actuelles permettent à de nombreuses prostituées de se faire acquitter par les tribunaux, mais c'est uniquement en interprétant à leur propre avantage les lois sur le témoignage indépendant et en exerçant sur les jurés leur art de séduire les hommes en leur montrant un visage baigné de larmes. Tant que nous aurons les lois actuelles, le policier pourra fréquemment courir un risque grave en opérant une arrestation, d'ailleurs parfaitement justifiée, qui lui vaudra probablement un blâme de la part de la justice et de la presse. Ce sont les lois qui sont en défaut, et c'est elles qu'il faut renforcer.

Je voudrais que la prostitution devînt un délit qui permette d'expulser les prostituées étrangères aussitôt convaincues une première fois. Environ soixante-dix pour cent des courtisanes de Londres sont allemandes,

françaises ou scandinaves. Et presque tous les souteneurs qui les exploitent sont des étrangers. Dans la pratique aucune prostituée dans notre pays ne travaille pour elle-même (sauf quelques dilettantes occasionnelles). Presque toutes remettent loyalement tout ce qu'elles gagnent aux hommes qui les contrôlent comme ferait le directeur d'une affaire commerciale. Si nous pouvions expulser les femmes et fustiger les hommes (la plupart de nos policiers préféreraient les voir pendre) nous pourrions nettoyer toutes nos grandes villes en moins d'une année.

Ces hommes s'occupent généralement aussi de la traite des blanches. On a pas mal écrit tout récemment sur le « mythe » de cet esclavage et deux ou trois policiers de province en ont contesté l'existence. Cela, naturellement, est absurde. N'importe quel inspecteur, n'importe quel détective ayant une certaine expérience affirmera — en étayant sa thèse de cent exemples différents — que l'Angleterre est un des plus riches terrains de chasse de ce genre de négriers. S'il faut des témoignages de plus de poids que l'on feuillette les rapports de la commission spéciale instituée par la S. D. N. pour étudier ce problème. Ils contiennent des chiffres authentiques et des déclarations faites sous la foi du serment par des policiers dignes de confiance et par d'autres informateurs; il en ressort à l'évidence que des centaines de jeunes femmes sont annuellement attirées hors du pays pour peupler les maisons publiques sud-américaines, allemandes et françaises.

La grande difficulté consiste à empêcher ce trafic. Il est parfaitement exact de dire qu'aujourd'hui la violence n'est plus nécessaire pour enlever et emmener des filles à l'étranger; mais la seule raison de cette absence de violence c'est que nous la punissons par l'application du « chat ». Ce qui montre combien cette espèce de

châtiment est appréhendée. Le premier pas est presque toujours la séduction ou même la perspective d'un brillant mariage. Des agents étrangers, souvent de couleur, promettent toutes sortes de félicités à d'impressionnables jeunes filles. Le séducteur fait miroiter à leurs yeux des titres fantaisistes; il leur offre des excursions en autocar; il dépense largement pour elles. Ensuite il leur persuade de partir de leur plein gré pour l'étranger en qualité de maîtresse où il les amène à contracter un mariage, peut-être un genre d'union reconnue par nos lois (quoique l'homme puisse avoir été marié sous d'autres noms des dizaines de fois déjà dans un but identique) peut-être aussi une simple supercherie. Les parents des milieux les plus misérables ne sont parfois que trop heureux de marier leurs filles à des hommes de couleur qui sont prêts à leur verser de quoi monter une maison neuve et même ils sont prêts à faire pression sur elles pour qu'elles acceptent; je sais par expérience que ce genre d'achat et de vente se pratique en Angleterre tout aussi impudemment qu'à Bombay, Singapour ou Hong-Kong.

Une fois que les filles dévoyées sont hors d'atteinte des lois britanniques elles apprennent leur véritable situation. S'il le faut elles sont plus ou moins torturées jusqu'à ce qu'elles acceptent de travailler « en maison », mais la plupart d'entre elles n'y voyant que le choix entre mourir de faim ou porter de beaux atours, s'amuser et gagner de l'argent se sacrifient aisément. N'oublions pas qu'une fille dont la seule existence possible en Angleterre ne comporte que travail exténuant dans une usine, misère et laideur des quartiers pauvres n'a pas besoin de beaucoup de persuasion quand on lui propose en échange les gains manifestes de la prostitution ou de l'esclavage des blanches.

Ce sont les filles elles-mêmes qui opposent le plus grand

obstacle au travail efficace de la police. Combien de fois me tenant aux aguets à la tête d'une jetée et profitant d'une occasion favorable ai-je demandé à une jeune personne prête à s'embarquer avec un authentique négrier si elle ne voulait pas y réfléchir à deux fois avant de sauter le pas. Et j'ai chaque fois reçu une réponse insolente ou rébarbative pour me faire entendre que mon intervention n'était pas désirée. Le malheur est que si ces filles partent de leur plein gré et s'il est impossible de prouver un acte de violence réelle ou des relations avec une maison de tolérance anglaise, la police est complètement désarmée devant ces trafiquants.

Les bénéfices de ce commerce sont si énormes que nos peines actuelles, aisément évitables comme elles le sont, n'opposent aucun obstacle à un enrichissement formidable grâce à la vente à l'étranger de jeunes Anglaises. C'est particulièrement en Amérique du Sud et dans l'Extrême-Orient qu'elles sont recherchées; les tenanciers de maisons y paient couramment de 200 à 500 livres pour une seule belle fille. Comme les frais de voyage sont les seules dépenses qui grèvent l'affaire et que les pertes de temps sont minimales, un même agent peut faire des bénéfices nets de plusieurs milliers de livres par an. Il ne court avec cela aucun risque tant qu'il s'en tient aux seules méthodes de la persuasion et qu'il recourt à de fausses cérémonies de mariage soi-disant imposées par une religion à lui.

Les agents les plus actifs de cette traite sont de jeunes Indiens et des femmes blanches dépravées. Ces dernières, généralement d'anciennes prostituées qui se sont adonnées au trafic beaucoup plus avantageux des maisons de tolérance à l'étranger, sont d'une astuce incroyable dans leurs méthodes; elles ne contreviennent d'ailleurs aucunement à nos lois en persuadant à de jeunes filles de les accompagner à l'étranger dans un but immoral.

La connaissance qu'elles ont de leur propre sexe leur inspire des arguments d'une ruse diabolique et leur permet de faire miroiter des rêves d'or aux yeux de celles qui se méfient. Ces femmes ne voient pas d'inconvénient à faire à une de leurs victimes des avances sur « gages » de 50 livres et lui promettent tout ce qu'elle semble désirer sans avoir la moindre intention de tenir leurs promesses. Finalement elles choisissent un certain nombre de jeunes femmes recrutées parmi les dilettantes de la prostitution, les jeunes ouvrières mécontentes de leur sort et les filles de fermes. Elles leur font subir une espèce de dressage superficiel leur inculquant quelques notions de danse et de chant dans le but avoué de les placer dans des sociétés cinématographiques ou dans des compagnies théâtrales étrangères. Souvent elles trompent les filles elles-mêmes sur leur destination réelle; il y a toujours des contrats à signer qui ont tout l'aspect d'engagements normaux et fréquemment de coûteux costumes à acheter et qui sont fournis par la proxénète de manière à faire contracter des dettes à ses victimes. Un seul voyage de ce genre avec une douzaine de jeunes femmes peut laisser un bénéfice net de trois ou quatre mille livres. Après quoi la criminelle disparaît de la circulation pendant qu'elle dépense son argent ou qu'elle recrute tout simplement dans un autre pays.

En ce qui concerne la traite des blanches aussi bien que la prostitution, notre seul souci doit être de renforcer nos lois, de faciliter les expulsions et d'aggraver les châtements. Tout notre travail policier ne connaît pas de crime plus difficile à prouver, aucun qui se pratique avec une plus flagrante audace. Les familles devraient toujours faire des enquêtes rigoureuses avant de permettre à leurs enfants de partir pour l'étranger dans n'importe quelles conditions et user des plus grandes précautions au lieu d'encourager les demandes de mariages

faites par des hommes de couleur. Ceux-ci, naturellement, ne sont pas tous des criminels, mais ils ont tous sur la morale, la décence et le mariage des idées qui diffèrent foncièrement des nôtres. Pour presque tous les femmes sont des biens meubles moins importants que du bétail; aucune des promesses qu'ils font à une femme ne peut être prise au sérieux.

Il y a aujourd'hui à l'étranger dans les maisons de tolérance, les harems et les bas fonds des grandes villes des milliers de jeunes Anglaises qui pourraient sceller de leurs larmes tout ce que je viens de dire sur la traite des blanches et la prostitution. Plus près de nous, nous avons des autorités comme l'« Encyclopédie Britannique », la S. D. N. et tous les hauts fonctionnaires de notre police. Le problème ne présente aucune probabilité de solution prochaine par l'amendement des lois; la seule chose possible est de porter au plus haut point les précautions des particuliers. Et dans ce cas, comme pour le chantage la seule devise raisonnable est celle-ci : « Si vous ne savez pas, interrogez un policier. » La police vous dira aussitôt si l'étranger est digne de confiance et si des cérémonies de mariage douteuses sont légales. En obtenant des réponses à ces questions vous pouvez vous épargner un monde de douleurs et à d'autres une vie digne de l'enfer.

VII

L'assassin moderne est un type nouveau qui a évolué sous l'influence des conditions de vie nouvelles. Jusqu'au commencement du siècle l'assassinat était toujours l'œuvre d'un homme bas, ignoble, brutal, que son tempérament coléreux poussait à la longue au meurtre. Ce

type ne fournit plus qu'environ cinq pour cent des crimes commis aujourd'hui. Cinq autres pour cent, tels Rouse dans la fameuse affaire de l'automobile incendiée, sont des gens qui espèrent retirer un bénéfice pécunier de leur forfait, soit par une assurance, soit autrement; dix pour cent sont des voleurs qui tuent seulement pour empêcher la victime ou un témoin de parler; trente pour cent sont des libertins qui ne pensent qu'à supprimer l'angle indésirable de l'éternel triangle et les autres cinquante pour cent sont des maniaques sexuels. Ce dernier type est le plus dangereux pour la société. Les autres ne peuvent guère échapper au châtement mérité; mais le lunatique est généralement un commerçant normal, probablement un mari respecté et un père aimant et peut-être un homme des plus populaires parmi ceux qui le connaissent. C'est uniquement dans les cas de déséquilibre mental qu'il devient capable de commettre un crime; il est une espèce de *Jekyll* et *Hyde* dont les souffrances morales sont indescriptibles. Des êtres semblables devraient être internés dans des asiles longtemps avant qu'ils en arrivent à commettre un meurtre; n'importe quel aliéniste compétent est à même de dire après examen si ces troubles mentaux existent et de donner les conseils nécessaires.

Lorsqu'un assassinat a été commis, le fait qui surtout réduit les chances de découvrir les traces du coupable c'est l'attroupement des curieux autour du cadavre. Ce dernier ne devrait être touché par personne et toutes allées et venues empêchées autour de lui. J'ai vu de mes collègues qui ne négligeraient pas la moindre piste, fût-ce un simple cheveu, revenir furieux d'une enquête dont ils étaient chargés et déclarer que l'assassin avait gagné cent chances contre une de leur échapper tout simplement parce que les empreintes de pas et de doigts et tous autres indices avaient été brouillés par une foule

de curieux avides de sensations malsaines avant même que la police eût été avertie. En décembre dernier, un homme a été livré au bourreau à la suite de la découverte d'une simple allumette brûlée et piétinée trouvée dans la boue à côté d'un cadavre. Si l'allumette avait pénétré dans la fange de quelques millimètres de plus par le piétinement des spectateurs, cet assassin pouvait échapper à la justice.

Quelle qu'en soit l'astuce, les méthodes des assassins modernes deviennent de plus en plus fertiles quand il s'agit de tromper la police et ses détectives. La chimie moderne a été portée à une perfection telle qu'aucun poison ne peut plus être administré sans trahir sa présence sur le cadavre. Les analyses de laboratoire dont je parlerai en détail dans mon prochain chapitre distinguent aisément un poil humain du poil d'un animal, peuvent dire en étudiant la poussière trouvée dans les poches d'un homme où il est allé pendant les vingt-quatre heures précédentes, peuvent utiliser les semelles de ses chaussures, la coiffe de son chapeau et jusqu'à la surface extérieure de ses vêtements en quête d'un témoignage qui le fera pendre ou acquitter. Chaque mois qui passe enregistre de nouvelles découvertes dans la science des analyses par les réactifs chimiques; dans ce domaine l'erreur est impossible, car elles se soustraient à tout élément humain susceptible de créer un doute; elles procurent des témoignages qui autorisent un jury à se prononcer en toute connaissance de cause. Simultanément l'organisation de la police s'améliore et se développe et le public lui-même apprend à collaborer intelligemment avec elle. L'assassin moderne a environ une chance sur mille de ne pas être soupçonné et peut-être une sur huit cents d'échapper à la potence.

Cette dernière chance toutefois tend à s'améliorer sous l'influence de gens trop faciles à apitoyer, principalement

de certains membres du clergé et de vieilles filles qui s'agitent sans trêve à l'intérieur et à l'extérieur du Parlement pour obtenir l'abolition de la peine de mort. Ces personnages seraient aussi disposés à s'émouvoir du supplice infligé à un concombre coupé en salade si quelqu'un avait l'idée de fonder une ligue pour protester contre cette cruauté. L'ombre de la corde est dans notre civilisation la meilleure sauvegarde de la vie humaine et de la tranquillité des citoyens.

J'ai été moi-même en contact avec bien des assassins et j'ai maintes fois discuté le problème de la peine de mort avec des fonctionnaires et des juges plus expérimentés que moi. J'en ai retiré cette conviction impartiale et absolue que les assassins sont plus inutiles et plus nuisibles à l'humanité que des sauterelles et que toute personne qui se laisse induire à signer une pétition de sursis, à soutenir un mouvement favorable à la suppression de la peine capitale menace sérieusement notre sécurité nationale.

De mes propres services à la Section spéciale je conclus que si la pendaison était abolie pas un de nos hommes politiques ne pourrait aller tranquillement de chez lui au Parlement. Nous avons vu en Irlande ce dont les assassins sont capables; des écoliers ont été tués dans les rues; de vieilles femmes ont servi de cibles à travers les fenêtres de leurs demeures; des diplomates criblés de balles en plein jour — tout cela parce qu'une minorité politique a cru que le terrorisme lui servirait à gagner des voix. En Amérique où il est reconnu et accepté qu'aucun gangster ne s'assied sur la chaise électrique, mitrailleuses et revolvers peuvent répandre la mort au cœur même de n'importe quelle ville à n'importe quel moment. Et c'est en Angleterre uniquement, où une incorruptible loi ordonne et exécute la peine de mort pour tous ceux qui tuent eux-mêmes, que nous ignorons

les rapt d'enfants, les tortures et les assassinats en masse politiques ou dus aux gangsters. La peine de mort abolie, Londres serait infestée une semaine après de gangsters puissamment armés et la moitié de nos ministres seraient probablement tués dans nos rues.

Je vais citer quelques assassinats récents pour montrer de quelle espèce d'hommes nous parlons. George Joseph Smith, pour obtenir le paiement d'assurances stipulées pour plusieurs femmes, les noya dans sa baignoire en leur immobilisant le corps de manière à leur tenir la tête sous l'eau jusqu'au moment où les victimes étaient suffoquées. Charles Fox empoisonna lentement sa propre mère. Frédéric Bywaters détruisit un ménage jusqu'alors heureux et sut persuader à une femme de l'aider à tuer son mari. Browne et Kennedy assassinèrent sauvagement un policeman qui n'avait manifesté aucune violence à leur égard. Rouse arrêta un inconnu qui marchait paisiblement sur le bas côté de la route, lui offrit une place dans sa voiture, l'étourdit d'un coup à la tête, lui imbiba les vêtements d'essence et y mit froidement le feu tout simplement pour dépister quelques jeunes filles qu'il avait séduites. Quel intérêt aurait eu le contribuable (et remarquez bien que c'est lui qui est invité à consacrer ses gains à la conservation de ces ignobles assassins) à supporter des charges supplémentaires pour entretenir des démons à face humaine tels que ceux-ci? Et ces crimes augmenteraient du décuple aussitôt la peine capitale abolie.

Certains idéalistes prétendent que la nature humaine est toute bonté et que les criminels sont uniquement des malades qui devraient en conséquence obtenir notre pitié et tous nos soins. Malheureusement les idéalistes ignorent totalement les criminels dont ils parlent si facilement; ils ne leur ont jamais adressé la parole, ni vécu parmi eux, ils ne les ont jamais étudiés comme

j'ai eu l'occasion de faire. Ils ne savent pas que ce sont des êtres d'une méchanceté incroyablement endurcie, froide, calculatrice et qui poignarderaient et brûleraient tous les idéalistes du monde pour gagner quelques livres ou pour s'emparer de leurs femmes. Ils n'ont pas rencontré de monstres tels que Neil Cream, condamné à mort et pendu pour avoir administré de la strychnine à plusieurs femmes uniquement afin de jouir de leur agonie sous l'action du plus cruel de tous les poisons. On peut parler avec légèreté du devoir de conserver la vie à de tels individus, mais nous demander à vous et à moi de payer des impôts pour les nourrir et les loger confortablement dans un asile de l'Etat, c'est une tout autre affaire.

Nous sommes déjà suffisamment obérés de dépenses pour les criminels dont la loi impose l'incarcération. Pour ces anormaux qui tuent des petites filles, qui facilitent l'adultère en empoisonnant un mari ou une femme gênante, qui assassinent une mère et des sœurs pour toucher une misérable assurance de quelques livres, qui assomment des femmes et brûlent les cadavres parce que le paiement d'une pension pourrait les gêner — que dire? que la pendaison est un châtement trop humain? Mais c'est tout ce que nous pouvons faire pour eux. Nos juges sont les meilleurs du monde; nous pouvons en toute confiance leur laisser le soin de faire grâce quand c'est réellement nécessaire.

Les assassins eux-mêmes sont généralement aussi insensibles devant leur propre mort que devant celle de leurs victimes. C'est un fait caractéristique que les condamnés font presque toujours un excellent repas le matin de leur exécution; fréquemment ils jouent avec leurs gardiens et parfois ils essaient encore de prendre les attitudes avantageuses au moment où le bourreau leur passe la corde au cou. Presque tous semblent

affectés d'un besoin morbide de publicité; beaucoup d'entre eux tentent d'envoyer des messages à toutes sortes de personnes à qui ils n'ont rien à faire et bien que tous ces messages soient fidèlement transmis quand il y a la moindre raison valable de le faire, il n'est pas d'usage d'en envoyer sans nécessité à des personnalités comme le secrétaire d'Etat à l'Intérieur, à l'archevêque de Cantorbéry ou au roi.

Il est assez curieux que les condamnés affectent une telle indifférence tandis que nos humanitaires s'obstinent à réclamer à grands cris une méthode d'exécution plus humaine. En réalité la pendaison est aussi expéditive et pratique que n'importe quelle autre manière de mettre à mort, et je crois, beaucoup plus immédiatement efficace que la chaise électrique. On a essayé aux Etats-Unis de plusieurs méthodes nouvelles, mais d'aucune avec succès. En dehors de « la chaise », des condamnés ont été officiellement exécutés par des gaz d'acide prussique et de différentes autres manières, mais qui exigent toutes une mise en scène théâtrale, prétexte de tant d'objections, à un point beaucoup plus élevé que notre méthode de pendaison.

Ici aucun aléa de machinerie défectueuse, aucune possibilité de dispositions individuelles déjouant les mesures prises, comme ce fut le cas tout récemment en Amérique quand des condamnés conformés d'une manière toute particulière éprouvèrent seulement un choc un peu rude au passage du courant. La pendaison est humaine, simple, bon marché et efficace et elle est certainement absolument nécessaire pour sauvegarder l'ensemble de l'humanité.

La seule chose qui semble, dans un débat en cour d'assises, impressionner gravement les coupables c'est la « toque noire » (1). Cette coutume a également servi

1. Au moment de prononcer une sentence de mort, le juge — qui

de prétexte à protestations parce que, dit-on, elle constitue une forme inutile de terrorisation, elle n'est cependant pas complètement inutile. Un prisonnier politique arrêté au moment de menacer un policeman de son revolver chargé m'a confessé une fois que la pensée de la toque noire avait été la seule chose qui l'avait empêché de tirer. D'autres inspecteurs de la police judiciaire m'ont relaté des cas du même genre; je dirais facilement que l'incoercible appréhension psychologique qu'exerce cette partie de la tenue légale du juge épargne à la Grande-Bretagne cinq ou six procès capitaux par an. Même les humanitaires ne peuvent rien opposer à cela.

VIII

Quand un homme défend sa vie devant le tribunal, serait-il attaqué et défendu par les meilleurs avocats du monde, le témoignage qu'il appréhende le plus est celui des éprouvettes. Quelques centilitres de liquide coloré qui tourne au rouge alors que normalement il eût dû tourner au bleu; ou qui forme un dépôt presque imperceptible de rouille rougeâtre sur le fond du tube peuvent plus pour lui mettre la corde au cou que les arguments les plus incisifs du Procureur public.

La première mesure que prend la police quand un homme est arrêté sous prévention d'assassinat, c'est de faire examiner ses vêtements au microscope en quête de marques de sang. Mais ce ne sont pas les seuls témoignages recherchés. Taches produites par la graisse ou par l'herbe, particules de poussière, graines de foin, un

siège en perruque — se coiffe d'une toque noire de sorte que l'inculpé et l'assistance savent à quoi s'en tenir avant même qu'il n'ait ouvert la bouche.

(N. d. T.)

simple fil de coton, la boue elle-même qui colle aux chaussures du prisonnier peuvent le faire condamner à mort. Souvent des hommes soupçonnés par nous se débattent sauvagement au poste de police pour conserver des effets sur lesquels pourraient se trouver des traces suspectes.

Une marque rouge sur un vêtement peut être une tache de rouille, de sang desséché, de peinture ou d'une demi-douzaine d'autres matières. Mais il est un réactif chimique infaillible pour le sang et n'importe quel chimiste vous prouvera qu'une solution d'une partie de sang pour cinq cents d'eau ou de tout autre liquide ou mélange est encore susceptible de donner un résultat incontestable quand une goutte de réactif est mise en contact avec le liquide suspect. Aucune substance autre que du sang ne peut produire la même réaction; et serait-il vieux de plusieurs semaines et la tache sèche et décolorée, la réaction est toujours la même.

Bien plus, le sang des êtres humains est divisé par la chimie en plusieurs catégories dont aucune ne donne de résultats identiques. En conséquence s'il ne peut encore être affirmé avec certitude qu'un échantillon donné de sang appartient à telle ou telle personne (mais on y arrivera sans doute d'ici un an ou deux), il est cependant possible de dire si l'échantillon provient de la même catégorie que la victime, comme sir Bernard Spilsbury l'a souvent démontré devant le tribunal ces dernières années. De même, si la victime souffrait d'une des six ou sept maladies les plus communes aujourd'hui la présence du microbe en question se trouvera nettement établie dans l'échantillon et le cercle se restreindra de plus en plus. Une analyse de ce genre décèlera l'emplacement d'une tache de sang même quand le meurtrier aura essayé de la nettoyer à l'essence ou à l'aide d'un autre dissolvant, car le tissu lui-même retient

indéfiniment de minuscules quantités de sang malgré toutes les tentatives de nettoyage.

Dans un cas dont je me suis occupé il y a deux ou trois ans, le gardien d'une usine métallurgique avait été assassiné pendant son service de nuit. Rien n'avait été volé; il n'y avait aucune cause apparente à ce crime et pendant près d'un mois aucune arrestation n'eut lieu. Mais au bout de ce temps deux individus furent arrêtés dans une ville à quatre-vingts lieues de la scène du forfait. Ils jurèrent tous deux ne plus être entrés depuis des mois dans une usine métallurgique et l'un déclara même n'y avoir jamais mis les pieds de sa vie. En examinant les vêtements de ce dernier les revers du bas de son pantalon furent soumis à l'action d'un aimant fort puissant ce qui révéla la présence d'une quantité considérable de minuscules parcelles métalliques comme il s'en trouve toujours dans l'atmosphère poussiéreuse d'un atelier de ce genre. Devant ce témoignage et dans un accès de peur il perdit contenance et admit avoir assisté au meurtre commis par son compagnon qu'il blâma d'avoir voulu se venger de la sorte. Les deux furent convaincus d'assassinat et pendus dans la suite.

Quand la police soupçonne un empoisonnement elle fait analyser les poumons, l'estomac et les intestins de la victime et les résultats de l'analyse sont produits aux débats. Presque tous les alcaloïdes mortels tels que strychnine, noix vomique, arsenic, morphine, belladone sont ce qu'on appelle des poisons cumulatifs, ce qui veut dire qu'ils ne sont pas facilement éliminés et se retrouvent dans le corps des semaines après l'ingestion. Après la mort ils persistent indéfiniment; un cadavre enterré contiendrait encore dans ses cendres des traces d'alcaloïdes longtemps après la décomposition totale. Les plus légères traces de la plupart des poisons de cette catégorie ont chacune leur réaction particulière et après

une heure ou deux les expériences à la flamme, les réactifs et l'électrolyse révéleront sans la moindre possibilité d'erreur la matière contenue en excès dans ce qui reste du cadavre. Les poisons que je viens de citer s'administrent généralement sous forme de médicaments toniques, mais il est toujours possible de dire si les doses médicales ont été dépassées; n'y aurait-il eu que la plus infime fraction de milligramme en excédent dans la dose normale, elle peut être révélée et sa quantité calculée par analyse des organes vitaux.

Du point de vue médical plutôt que chimique un expert pourra dire à une demi-heure près à combien de temps remonte la mort et il sait presque toujours ce qui l'a causée. Dans certains crimes récents, les assassins ont essayé de différentes façons de créer une fausse piste en frappant leur victime ou en la marquant d'une autre manière alors que la mort était due à un poison végétal, parfois aussi en dévalisant le cadavre pour faire croire à la police qu'il s'agissait d'un vol et que l'analyse était superflue. C'est la maladresse pure; aucun détective expérimenté ne se contentera de ce qui manifeste incontestablement une intention.

L'analyse et l'examen microscopique des chaussures donne souvent des résultats remarquables, comme l'a démontré dans certaine occasion le témoignage de sir Bernard Spilsbury. Les criminels qui nettoient méticuleusement leurs vêtements après avoir commis un crime oublient souvent qu'une chaussure ou une botte, même lavées, retiennent fréquemment des particules infiniment petites de poussière, de gravier, etc., qui peuvent à elles seules proclamer la culpabilité ou l'innocence de la personne qui les porte sur sa chaussure. Pour prendre un exemple un peu grossier, un assassinat peut avoir été commis dans une forêt au sol riche et noir. A l'examen de la chaussure on pourra trouver parmi les traces

de cet humus une ou deux miettes de pain, puis des traces d'argile brune et enfin des taches noires et graisseuses par-dessus l'argile. Le plus jeune agent de notre police pourra dire que le propriétaire du soulier est d'abord allé dans une forêt, puis à proximité de certains aliments; qu'il a ensuite marché dans un champ d'argile et finalement nettoyé ses chaussures pour les débarrasser de toutes traces de ses pérégrinations. Si l'homme, pour prouver un alibi déclare alors qu'il est resté au lit un jour ou deux auparavant il se met dans une mauvaise situation devant l'instruction.

Un seul cheveu trouvé à proximité de la scène du crime peut identifier le coupable; la poussière récoltée dans la chevelure d'un suspect montrera s'il est allé récemment dans le voisinage de tel terrain ou d'une prairie ou dans une rue, s'il est passé dans une usine ou dans un moulin, elle peut même révéler qu'il s'est battu tout récemment. Farine, poussières métalliques, gravier d'une route, poussière fine d'un champ labouré et asséché, graines d'herbes, tous diront leur histoire sous le microscope; des cheveux brisés court et qui ne présentent pas toute leur racine ont été arrachés, tandis que ceux qui ont leur racine recroquevillée sont tombés naturellement d'un crâne enclin à la calvitie. Les cheveux indiquent nettement la race de celui à qui ils ont appartenu; ceux du type négroïde présentent une section plane et sont crépus; ceux de l'homme blanc ont une section tout à fait ovale et sont plus droits et ondulés; ceux de l'homme jaune ont une section ronde et ils sont plus raides et plus durs que ceux des autres races.

Le public connaît peut-être mieux l'utilisation des empreintes digitales que celles des analyses. Les archives des polices européennes conservent les empreintes des criminels dangereux qui passent entre leurs mains. La méthode est des plus simples: celui dont l'empreinte

doit être prise presse son pouce sur une feuille de papier saupoudrée d'un peu de poudre spéciale et l'empreinte est ensuite photographiée. Comme il est impossible de trouver deux pouces absolument pareils l'identification peut toujours se faire. Les polices étrangères procèdent de même et elles collaborent toutes dans ce domaine quand l'une d'elles a besoin de renseignements sur un criminel donné.

Lorsqu'un crime a été commis les premières recherches concernent toujours les empreintes digitales. Une poudre adhérente est répandue sur les points où les mains du coupable ont pu toucher le corps et sur tous ceux où pourraient se trouver des empreintes. Celles-ci se révèlent sous la poudre parce que l'humidité de la main humaine laisse une couche légèrement graisseuse sur tout ce qu'elle touche. La poudre en excès est aspirée doucement et les empreintes elles-mêmes deviennent visibles pour l'objectif photographique, car la poudre en dessine les contours et les détails. On les compare ensuite d'abord avec les empreintes conservées à Scotland Yard puis avec celles de toute personne suspecte.

Il y a deux ans, un vieillard et sa femme, qui tenaient un petit dépôt d'essence à Deptford, furent tués pendant leur sommeil et la caisse du magasin volée. Après de longues recherches deux jeunes garçons furent arrêtés. A l'instruction ils nièrent toute participation au crime et s'exprimèrent sur un ton légèrement sarcastique. Alors fut apportée la boîte qui servait de caisse et un microscope. L'avocat des accusés qui dans un discours mordant avait réduit en pièces tous les témoignages précédents se détourna, avec un geste désespéré, du jury à moitié convaincu. Les empreintes digitales visibles sur les bords de la boîte étaient identiques à celles des assassins.

Comme le savent tous les chimistes, presque tous les

métiers, — je ne parle pas des professions libérales — laissent des traces caractéristiques sur ceux qui les exercent. Dans les replis des vêtements, dans les cheveux ou sous les ongles, sous un ruban de chapeau ou même dans le tissu des vêtements l'on peut retrouver des particules de poussière qui prouvent qu'un homme a travaillé ou du moins séjourné dans un moulin, une fabrique de ciment ou peut-être dans un atelier à travailler la nacre. Un mineur de houillères a de la poussière de charbon dans ses vêtements, sous ses aisselles et dans ses poumons; la poussière de bois trahit l'ébéniste ou le charpentier; cependant le boucher ne saurait prétendre qu'une tache de sang humain provient de son travail, car le sang de l'homme donne des réactions différentes de celles qui se produisent dans l'éprouvette, quand il s'agit du sang d'animaux.

J'ai parlé dans certains chapitres précédents du travail d'analyse qui se fait sur des lettres suspectes pour déceler l'écriture clandestine des espions. Ici encore des réactifs connus font changer de couleur les matières chimiques utilisés par les espions et les font apparaître, exactement comme en photographie l'application de différentes solutions fait noircir proportionnellement à la quantité de lumière reçue les sels d'argent dont sont imprégnés les papiers et les plaques. Certains messages clandestins sont révélés ainsi par la lumière aussi bien en paix qu'en guerre, car il advient fréquemment que les renseignements sur les vols et autres faits illégaux se transmettent d'un escroc à un autre par ces moyens entre les lignes d'une lettre ordinaire et d'apparence anodine. En temps de paix toutefois nous n'avons pas de censure pour nous aider et nous avons seulement le droit d'examiner des lettres suspectes lorsque des raisons sérieuses nous autorisent à croire que leurs auteurs sont coupables de violations graves de la loi et

qu'ils se servent de la poste dans l'intention de commettre de nouveaux délits.

D'année en année la science offre de nouveaux concours au travail de la police et il semble vraiment que nous en arriverons avec le temps à une époque où Scotland Yard emploiera quelques centaines de personnes à ses analyses et la moitié seulement du nombre de policiers en service aujourd'hui.

IX

Le personnel de la police s'est modifié et grandement amélioré pendant les vingt dernières années. Il y eut un temps ou presque tout le monde considérait le policeman comme une espèce de brute officielle sous le regard inquisitorial de laquelle les gens les plus innocents n'avaient plus qu'à trembler. Il serait aujourd'hui plus exact de dire qu'il est l'ami de tous, courtois, courageux, serviable, prêt à se dévouer pour la communauté aussi bien que pour chaque individu, du plus riche au moins influent. Nous avons aujourd'hui dans les rangs des agents de police et des simples détectives de la police judiciaire quantité de jeunes hommes sortant de l'enseignement secondaire et qui ont compris que la police offre une des meilleures carrières parmi toutes les professions du monde moderne.

J'ai, quant à moi, fait une carrière que j'ai trouvée agréable et suffisamment avantageuse et je m'y suis engagé avec des espérances assez peu faciles à réaliser. J'ai débuté dans les polices de Durban, Natal et Johannesburg et j'avais à peine vingt-cinq ans lorsqu'on m'offrit une situation importante et rémunératrice dans la police des mines de diamants à Johannesburg. J'au-

rais pu en entrant dans ce corps atteindre une situation de plusieurs milliers de livres par an. Mais j'avais l'ambition de tenter ma chance dans la fameuse C. I. D. (section des enquêtes criminelles) de Scotland Yard et c'est pourquoi je partis pour Londres. Le fait d'avoir pu sans trop de risques négliger la proposition sud-africaine prouve que les possibilités d'avenir ne manquaient pas. Je connaissais bien différentes langues, j'avais une instruction secondaire et un bon physique. J'eus une ou deux offres d'entrer dans les affaires mais je les estimai, elles aussi, inférieures à ce que pouvait me valoir le Yard. Je n'ai pas eu de raison de regretter mon optimisme. Ma connaissance des langues me fit entrer à la Section spéciale; j'ai raconté dans mes chapitres sur l'anarchie et l'espionnage combien il fut pour moi nécessaire d'être quelque peu polyglotte. J'eus aussi dans ma carrière l'occasion d'escorter les membres de notre famille royale à l'étranger et des souverains et grands personnages étrangers en Angleterre, et mes langues vivantes me furent alors aussi très utiles, tandis que mon instruction générale me mettait à mon aise quand mon service m'appelait aux réceptions royales ou quand je pilotais dans Londres un visiteur royal.

Si votre fils désire une carrière réellement intéressante qui ne l'enchaîne pas complètement à une table de bureau et qui lui donnera des émotions, un bon traitement, des compagnons honnêtes, une vie saine et force chances de se distinguer, conseillez-lui de penser à la police. Il y a place chez elle pour des hommes de toutes conditions. Le jeune campagnard qui pourrait faire un charpentier ou même un valet de ferme à défaut de pouvoir entrer ailleurs, peut y devenir agent, puis brigadier, gagner suffisamment pour posséder une petite voiture et être dans une certaine mesure son propre maître. On lui fournira logis et tenue de service, il pourra

obtenir une allocation pour ses frais de voiture et de téléphone et la pension de retraite lui est assurée. Il pourra d'ailleurs se retirer encore jeune pour jouir de la vie à son aise. Qu'il aille demander au poste de police voisin des renseignements sur les examens d'entrée, les épreuves physiques exigées, etc. Un bon physique et une bonne taille sont essentiels.

Pour le jeune homme qui a suivi l'enseignement secondaire les perspectives sont plus belles, bien qu'il n'y ait naturellement aucune raison pour qu'un garçon ayant fait des études élémentaires ne doive pas réussir à devenir l'un des cinq grands chefs de Scotland Yard, à condition qu'il s'instruise lui-même et ne craigne pas de se donner de la peine pour bien faire. Tout le monde est obligé de partir du commencement, même celui qui sort de l'Université; jusque-là les chances sont donc égales. Mais dès le début le novice pourra se spécialiser dans l'une des vingt-quatre branches du travail policier et s'efforcer de parvenir au sommet de la branche choisie. La Section spéciale a besoin d'hommes ayant un tact, un physique et une instruction spéciales; la section des enquêtes criminelles veut des gens doués d'un sens analytique aigu, de vues larges, de talent organisateur, d'un esprit vif et d'une science considérable. Dans tout le Royaume-Uni la police a besoin d'inspecteurs et de surintendants dans chaque grande ville; de mécaniciens pour les escouades volantes et la radio; de chimistes pour les analyses et les examens au microscope; de bibliothécaires et de secrétaires pour les archives et la section photographique. En fait le débutant a le choix entre un grand nombre d'occupations diverses et peut fort bien réussir dans l'une d'elles.

En quittant sa situation l'ancien policeman ne se trouve pas, comme dans de si nombreuses professions, sans possibilité de s'employer à autre chose en cas de

besoin où s'il répugne à rester inactif. A chaque échelon de la hiérarchie policière correspondent des carrières disponibles à l'heure de la retraite. Le simple agent peut trouver un bon emploi de gardien, de commissionnaire ou de surveillant des terrains de jeux dans un club sportif; les grades subalternes peuvent donner accès à des occupations comportant des salaires plus élevés ou faciliter les débuts de l'intéressé dans une carrière particulière. J'ai, quant à moi, fondé en prenant ma retraite une petite agence de police privée qui m'a valu des affaires toute aussi intéressantes et naturellement plus lucratives que ne m'en procurait mon propre service. Là encore je me suis spécialisé, car la spécialisation m'a toujours paru plus avantageuse: je me charge de préférence de certaines enquêtes mi-officielles pour le compte du gouvernement et c'est là un travail pour lequel les expériences faites à la Section spéciale me sont des plus utiles.

Les conditions essentielles du succès sont pour une agence privée la discrétion, la confiance, les relations avec des organisations similaires à l'étranger et des représentants absolument sûrs et discrets. Le détective moderne soit privé, soit officiel, ressemble aussi peu que possible à Sherlock Holmes; ce n'est pas un surhomme, sinon il s'orienterait inévitablement vers la Bourse ou trouverait ailleurs une bonne affaire qui l'enrichirait rapidement. Il doit posséder de la nature humaine des connaissances qui lui permettent de prévoir les actions d'autrui et de savoir si ses interlocuteurs lui disent la vérité (cinquante pour cent des difficultés que nous rencontrons proviennent de ce que les gens qui implorent notre concours dissimulent ou déforment certains faits soit en raison de leur agitation, soit pour des motifs personnels). L'agent doit avoir une intelligence normale, il doit être sain de corps et d'esprit, doué de bon

sens, capable d'observer même les plus insignifiants détails, habile à gagner et à conserver la confiance du client, plein de ressources, persévérant, infatigable au travail, curieux de sa nature; il lui faut aussi de la chance dans ses entreprises. Il peut alors gagner dans les 2.000 livres par an.

C'est l'intelligence qui a fait Scotland Yard ce qu'il est et qui a porté la pratique des enquêtes criminelles à un niveau d'adresse et de perfection bien supérieur à tout ce que nous voyons dans les livres et au théâtre. Mon dernier chapitre s'est quelque peu occupé de la chimie au service de la police; d'autres inventions modernes telles que les automobiles et la radio jouent également un grand rôle. La T. S. F. par exemple interdit virtuellement à un criminel de s'évader d'Angleterre; s'embarquerait-il même sur un bateau, nous pouvons télégraphier à bord; nous pouvons également télégraphier au port destinataire d'arrêter et de nous renvoyer le coupable au moment où il essaiera de débarquer. Le téléphone, installé maintenant dans presque chaque poste de police des Iles Britanniques, permet de répandre dans le délai d'une heure environ et dans tout le pays le signalement d'un individu que nous recherchons et de recevoir de fort loin les rapports que nous attendons sur les arrestations et sur les cas suspects. Il est même possible d'utiliser les avions quand il devient nécessaire de transporter les inspecteurs d'un point à un autre avec un maximum de rapidité.

Les services policiers ont également besoin de médecins et de pathologues et bien des cas importants sont tranchés par l'expertise du médecin légal. Il y a là une branche accessoire qui offre de grandes possibilités à un homme intelligent et des gens tels que sir Bernard Spilsbury sont surtout connus du public pour leur travaux d'expertise judiciaire.

La T. S. F. est de plus en plus utilisée pour prévenir et découvrir le crime. Des inventions nouvelles sont constamment à l'essai et certaines finissent par se faire adopter; à l'avenir le criminel craindra autant le crépitement de la radio qu'il redoute aujourd'hui l'écho des pas de policiers sur le pavé d'une rue. Quant à l'escouade volante elle est également améliorée de jour en jour et devient une menace de plus en plus efficace pour les milieux criminels.

Les inventeurs qui ont imaginé une amélioration quelconque à apporter à la radio ou à n'importe quelle autre manière de combattre et de découvrir un méfait feront bien de se présenter à la police avant de consacrer leurs inventions à un usage purement commercial. Il arrive parfois que l'utilisation d'un brevet par la police ne porte pas préjudice à son exploitation industrielle : cependant le Yard est toujours prêt à payer généreusement idées neuves et inventions utiles et il sert fréquemment d'intermédiaire pour les transmettre aux autorités militaires, navales et civiles au plus grand avantage de l'inventeur.

X

Le nombre moyen des assassinats pour lesquels personne n'est jamais condamné s'élève en Grande-Bretagne à une douzaine environ par an; en France à plus de trente; en Allemagne à près de quarante-cinq et aux Etats-Unis à plus de quatre cents. Il n'y a dans le monde entier aucun pays avec une population approchant de la nôtre qui permette à si peu de criminels d'échapper au châtement. Et même sur notre douzaine de cas le Yard a conscience d'en avoir arrêté deux ou trois qui

s'en tirent uniquement grâce au talent d'un avocat intelligent et d'en connaître encore trois ou quatre autres qu'il ne peut même pas arrêter parce que tout en ayant de nombreuses indications qui toutes dénoncent le coupable que nous soupçonnons, nous manquons de preuves suffisantes pour une action judiciaire.

La plupart des mystères non éclaircis du crime en Angleterre soit dans les cas d'assassinats soit dans d'autres cas sont dus à l'intervention des dilettantes ou encore à la répugnance et aux retards avec lesquels on appelle la police. S'agit-il d'un parent mourant de la fièvre typhoïde rien n'est négligé pour chercher un médecin; mais s'il a été poignardé dans son lit ou s'il est mort d'intoxication arsenicale, tous ceux qui ont des liens de parenté avec lui pâliraient au seul conseil de téléphoner au poste de police voisin. Le surintendant Wensley me dit un jour que chaque minute qui s'écoule entre la perpétration et la découverte d'un crime donne à l'assassin une chance supplémentaire de s'en tirer et que si un cadavre pouvait être caché pendant trois ou quatre jours les probabilités d'en découvrir l'assassin deviendraient infinitésimales.

Le passage auprès du cadavre et sur les lieux du crime de gens non qualifiés contribue également à rendre sa découverte plus aléatoire. Lorsque toutes les traces sont laissées en l'état sans que personne ne les piétine ni ne les touche, il est relativement aisé de recueillir des indices essentiels. Mais un seul spectateur curieux ou trop sentimental peut détruire, en faisant deux pas de trop ou en déplaçant le corps de la victime, toutes chances d'arrestation rapide. Dans un cas de mort par coup de poignard qui s'est présenté il y a deux ans dans le Yorkshire, un individu stupide qui se prenait pour un grand génie tira du cadavre d'un mort dont il n'était ni le parent ni même l'ami une mince dague, instru-

ment du crime; tous les efforts faits ensuite pour relever des traces échouèrent en conséquence de ce geste. L'assassin ne fut jamais découvert, mais environ huit mois après un détective renommé du nord, repassant les particularités de l'affaire, émit l'hypothèse que la dague, au lieu d'avoir été dirigée à la main, avait été lancée par une arme à feu. Si un maladroit ne l'avait pas déjà retirée de la plaie à l'arrivée du policier, celui-ci aurait constaté si le tissu du vêtement était ou non distordu sur les bords de la déchirure par le mouvement rotatoire du projectile et la moindre torsion aurait suggéré huit mois plutôt l'explication soupçonnée par cet inspecteur; d'autres traces qui avaient semblé insignifiantes à l'époque auraient alors pris leur importance, comme les pièces d'un jeu de puzzle, pour aboutir très vraisemblablement à une arrestation.

Il est un facteur important qui milite encore en faveur du criminel et c'est le manque d'organisation de notre police dans son ensemble. Il arrive fréquemment qu'un assassinat ou tout autre crime soit commis dans une province éloignée et que la police locale après avoir prodigué une habileté, un zèle, une énergie incontestables demande malgré tout le concours de Scotland Yard alors que les pistes sont effacées depuis longtemps. Je n'ai que de l'admiration pour les policiers et détectives de province; ce sont des hommes parfaits et tout à fait capables d'affronter les criminels qui opèrent dans leurs districts respectifs. Mais il arrive constamment qu'une affaire présente des aspects inusités et déconcertants, que des traces qui seraient éloquentes pour un détective ayant la longue expérience du pavé de Londres et de la section des enquêtes criminelles ne disent rien du tout au policier qui n'a jamais encore rencontré de cas similaire. Les détectives de province n'ont pas les mêmes occasions d'accéder aux bibliothèques et d'y

puiser une information générale et criminelle, ils n'ont pas non plus habituellement les pouvoirs très étendus et l'autorité que détiennent les hommes envoyés par la direction centrale.

Nous constatons en Amérique le résultat des fautes dont je me plains, mais elles y sont portées à un point qui frise l'absurdité. Le criminel n'a qu'à passer la frontière de l'Etat où il a fait son coup pour entrer dans un autre Etat régi par des lois différentes, ayant une organisation policière autonome avec des fonctionnaires peut-être quelque peu jaloux et il faudra des semaines avant que des accords spéciaux ne fassent harmoniser et collaborer les services des deux systèmes policiers. L'assassinat du bébé Lindbergh en est une preuve qui vient à point. Chez nous, naturellement, la situation n'est de loin pas aussi critique, mais à moins de lui apporter d'énergiques modifications elle peut le devenir. Comme des inspecteurs de plus en plus compétents sont nommés dans toutes les provinces, ils s'estiment naturellement capables de se tirer d'affaire eux-mêmes et répugnent à faire les frais d'un appel au Yard qui leur vaudrait en outre la désapprobation de leurs administrés, car les gens ne sont que trop disposés à réclamer en disant que s'ils paient un service de police local, ce n'est pas pour que les Londoniens viennent débrouiller les affaires importantes.

Cet inconvénient ne sera jamais éliminé tant que ne sera pas créé un conseil central de détectives et d'experts avec la direction absolue pour tous les cas de ce genre. De même que, pendant la guerre la présence de trop de chefs a compromis les affaires jusqu'au moment où le maréchal Foch obtint le commandement suprême, de même le service de la police laissera à désirer tant que ce conseil central n'existera pas. Cornwall, Aberdeen ou le Glamorganshire devraient avoir des experts

aussitôt un crime commis sur leur territoire, exactement dans les mêmes conditions que le Strand ou Piccadilly. Dans les affaires d'assassinat du moins la sécurité générale exige qu'un inspecteur soit expédié immédiatement par le Yard et qu'il collabore avec les fonctionnaires locaux pour leur apporter son expérience en échange de leur connaissance des lieux et des gens. L'esprit de clocher et la jalousie, le risque de léser une réputation en permettant à un inspecteur de Londres de s'emparer d'une grosse affaire au moment même où les pistes semblaient découvertes, le ressentiment possible du spécialiste appelé seulement quand il n'y a plus beaucoup d'espoir — tous ces facteurs agissent à la manière du sable dans les rouages et compromettent l'efficacité et la bonne marche de la grande machine qui devrait réduire en poussière toutes les chances d'impunité que peut avoir un criminel. Il faut éloigner le sable, nettoyer la machine, graisser les rouages et la confier à des mécaniciens éprouvés dépendant de la direction centrale.

Le travail de la police a déjà subi une spécialisation telle que certains détectives sont notés comme experts en assassinats, d'autres se cantonnent dans l'arrestation des voleurs de banques, etc. Je ne vois point pourquoi chaque nouveau venu ne devrait pas être spécialement dressé dans l'une de ces branches tout en ayant la possibilité de s'y perfectionner. Après tout la plupart des criminels se spécialisent également; nous serons toujours en état d'infériorité tant que n'importe quel détective s'efforcera de suivre toutes les différentes voies entre lesquelles a pu choisir n'importe quel criminel intelligent. Cela reviendrait à exiger d'un bon coureur moyen d'affronter le champion du monde des cent yards; il vaut mieux entraîner spécialement pour contester chaque titre un coureur qualifié pour chaque type de compétition.

La plus belle qualité de notre police est incontestablement son intégrité; celle-ci disparue, autant vaudrait jeter aux vieux fers tout l'organisme policier. Je ne veux pas critiquer injustement les Etats-Unis, mais, vue par un Anglais, leur police semble sujette à la corruption et à la vénalité. Chez nous, par contre, il n'est pas un de nos hommes qui se ferait payer la moindre complaisance en contradiction avec son devoir. Il faudra veiller jalousement sur cet état de choses. Le mot d'ordre essentiel de toute police est le service public; aussitôt qu'on autorise le souci du profit personnel on désarme la justice, on fausse ses balances, on rend transparent son bandeau pendant que ses poches se remplissent d'or.

La première mesure à prendre est de maintenir à un niveau raisonnable les traitements du personnel. Ils sont actuellement tout à fait suffisants, mais si le coût de la vie changeait, s'il se produisait une altération qui ne laisserait au policier que le strict nécessaire pour subsister, la vénalité se manifesterait. Car les tentations ne manquent pas. A l'occasion de l'arrestation récente d'un homme public pour un crime des plus sordides, celui-ci, rappelons-le, offrit au policier qui l'avait arrêté de lui assurer son indépendance pécuniaire pour toute sa vie s'il le relâchait avant d'arriver au poste de police. Les propositions de ce genre sont beaucoup plus fréquentes qu'on ne croit. Moi-même en Afrique du Sud, je me suis vu offrir un gros sac de pépites d'or au moment d'arrêter un individu inculpé d'assassinat. Tout récemment encore un jeune agent chargé de perquisitionner dans un club nocturne refusa mille livres qui lui étaient proposées simplement pour mitiger les termes de son rapport sur ce qu'il avait vu. Cette somme eût excédé pour lui les traitements de quatre années de travail et personne n'eût jamais su qu'il l'avait acceptée. Il ne gagna rien en refusant; je ne pense pas que dans

les mêmes circonstances un seul de nos agents eût agi différemment. Voilà l'esprit qu'il faut maintenir.

C'est en grande partie, cela va de soi, de l'esprit de corps tout simplement. Beaucoup de nos policemen parvenus à un certain âge sont légèrement obsédés par la pensée que le public méprise leur uniforme et les considère généralement comme une espèce de tyrans rétribués, vulgaires et indignes de confiance. Je suis convaincu que cette idée est fautive, mais il est impossible de pénétrer dans un poste de police sans constater qu'elle est celle de plusieurs des hommes qui s'y trouvent. Il est vrai sans doute que le public pourrait manifester d'une manière plus convaincante qu'il ne fait aujourd'hui sa reconnaissance pour l'infatigable vigilance, l'incorruptible honnêteté, le courage et la courtoisie de la police.

Il peut également y contribuer en s'abstenant d'offrir des pourboires aux agents. Je sais fort bien qu'une demi-couronne glissée dans la main d'un policeman pour un léger service, comme par exemple de veiller d'un œil sur une auto laissée dans la rue produit l'effet d'une récompense méritée et fait autant de plaisir à celui qui donne qu'à celui qui reçoit. Mais ce n'est pas la question. C'est en réalité l'un des facteurs qui contribuent à créer chez l'agent ce curieux sentiment de son infériorité. Il sait que vous ne donneriez pas de gratification à un propriétaire d'automobile qui, vous voyant dans l'embarras, vous donnerait un coup d'épaule; vous ne donnez de pourboire qu'à un inférieur sur l'échelle sociale. Efforcez-vous d'aider le « bobby » à sentir que vous ne le considérez pas nécessairement comme tel. Remerciez-le comme vous feriez pour n'importe quelle autre personne qui vous aurait rendu service. Et si « vous » êtes une jeune femme, accordez-lui un sourire, car la police a le cœur tendre, c'est connu; mais gardez votre argent.

C'est la seule manière d'empêcher la coutume du

pourboire de se répandre au point de devenir de la vénalité. Si vous créez le type du policier qui boude tant que vous ne le conciliez point par une ou deux pièces d'argent, vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-même s'il accepte les bancknotes proposées par l'individu qui a l'intention de cambrioler votre maison. Aucune somme d'argent ne peut jamais payer de services rendus, lorsque existe le respect mutuel entre celui qui oblige et celui qui est obligé.

Jusqu'à présent, heureusement, notre police ne sait pas ce que c'est que « se faire pistonner » dans sa carrière. Si le fils de l'un des grands chefs s'engageait demain, il débiterait comme agent de police ordinaire avec les mêmes gages, avec le même service aussi dur et désagréable que celui de n'importe quelle recrue sans recommandations. A aucun échelon de son ascension vers le succès son nom, ses relations, son argent ne lui vaudraient le moindre avantage. C'est là un état de choses qu'il faut maintenir religieusement. Si la police devenait un dépotoir recevant d'indésirables fils à papa et des neveux bons à rien, comme c'est le cas aujourd'hui dans certains corps de police célèbres du continent, la morale et l'esprit de corps auraient vécu. Et dans ce cas l'organisation aujourd'hui redoutée plus que toute autre chose au monde par les criminels que leurs sinistres entreprises nous amènent en Angleterre perdrait tout son pouvoir et menacerait même directement notre sécurité nationale. Car une police pour ainsi dire montée en graine grâce au népotisme répandrait aussitôt la mauvaise semence de l'injustice, de l'oppression et du despotisme dans une mesure telle que la sûreté personnelle et commerciale en souffriraient pareillement.

XI

J'ai dit bien des choses au sujet de la spécialisation dans le service policier et mon récit serait, je crois, incomplet s'il ne comprenait quelques-unes de mes aventures dans les missions pour lesquelles je m'étais spécialisé tout juste avant la guerre — je veux dire dans la surveillance et l'accompagnement de différents souverains de chez nous et d'ailleurs. Personne ne verra je pense dans ces historiottes des cas de lèse-majesté — si cela était, la faute se trouverait dans mes récits, et non dans leur matière. Car, avec tous les autres inspecteurs de ma connaissance et qui ont été en contact personnel avec des membres de notre famille royale, je les ai trouvés sympathiques, extrêmement humains, prêts à faire une bonne plaisanterie et à s'en amuser, mais conservant toujours ce sentiment de dignité et de responsabilité qui ont rendu notre roi si universellement populaire.

Plusieurs de mes souvenirs concernent le roi Edouard. Habituellement ses yeux s'éclairaient d'un sourire aimable; mais je me rappelle un après-midi, la première fois que je fus chargé de veiller sur lui, où ses regards étaient sombres et ses sourcils froncés. J'étais précisément debout auprès de la grille de Sandringham Hall quand le roi arriva vers moi tout absorbé par ses pensées. Me voyant il s'arrêta brusquement et me demanda très rudement ce que je faisais là.

« Je veille à la sécurité de Votre Majesté », répondis-je.

Le roi se mit à rire. « Bien, dit-il, je vais tout juste me promener. Vous ferez aussi bien de m'accompagner. »

Nous partîmes ensemble en parlant de différentes choses. En revenant aux portes du palais le roi me dit : « Je suppose que vous ne refuserez pas un coup à boire après la poussière de cette promenade? Allez donc voir le sommelier, mais, par Dieu, je pense que vous y êtes déjà allé! »

A une autre occasion le roi partit pour Paris et j'eus l'ordre de l'y escorter parce qu'à cette époque les assassins anarchistes se remuaient beaucoup dans cette capitale. Il me fut strictement ordonné de ne jamais perdre de vue le roi Edouard tant qu'il serait dans la rue; mais un jour, comme je le suivais à distance raisonnable il fit tout à coup signe à une auto qui passait, conduite par un comte français de ses meilleurs amis. J'étais prêt à quelque aventure de ce genre et j'appelai immédiatement une voiture de police extra-rapide qui croisait dans ces parages à environ quarante mètres de moi. Au moment où le roi montait dans sa voiture, je sautai dans la mienne et démarrai aussitôt en m'efforçant de me faire remarquer par lui le moins possible. Je ne me rendais pas compte de la facilité avec laquelle je risquais de le voir disparaître! Le roi s'était installé à côté du conducteur et son auto partit comme une flèche. Pendant sept ou huit lieues tout ce que nous pûmes faire fut de ne pas perdre de vue la longue voiture de course carrossée en torpédo qui filait devant nous à toute allure le long des routes droites et prenait les virages comme si elle était guidée par un coureur de profession. Finalement elle s'arrêta aussi brusquement qu'elle avait démarré et le roi nous fit signe de le rejoindre au moment même où nous tentions de nous dissimuler. Je me demandai en me rendant à son appel s'il m'en voudrait d'avoir exécuté les ordres qui m'étaient donnés, mais il était au contraire tout souriant.

« J'avais parié avec le comte de..., dit-il, que nous

pourrions nous débarrasser de vous. Eh bien, il a gagné. Je vous félicite pour votre manière de conduire. Il va conduire raisonnablement maintenant. Il a de la chance de ne pas être un criminel. »

Des personnages royaux du continent ont figuré dans de nombreux incidents et aventures mais aucune ne fut, je crois, plus extraordinaire que la suivante : Un de mes amis et collègues de la Section spéciale qui a, depuis, acquis quelque renom, fut chargé de veiller sur un souverain étranger en visite à Londres. A la fin de son séjour ce personnage l'appela dans ses appartements particuliers, lui adressa une belle allocution de remerciements et finit par épingle sur son vêtement l'insigne d'un des ordres continentaux les plus fameux.

C'était une plaque étincelante de pierres précieuses et qui aurait valu près de deux mille livres chez n'importe quel joaillier de Bond Street. En réalité elle valait environ trente shellings, tous les bijoux étaient faux. J'ignore l'explication de l'affaire, et si la plaque avait été offerte par erreur et de bonne foi et pourquoi les pierres étaient artificielles, personne ne l'a jamais su. Mon ami la vendit et employa l'argent à s'acheter une très belle pipe de bruyère qu'il possède encore.

Une anecdote écossaise tout à fait typique concerne lord Curzon que je vis à l'occasion d'une chasse royale dans le Cheshire. Dès le premier jour où il eut un tableau de chasse splendide, lord Curzon alla droit au téléphone et fit appeler un marchand de volailles de la localité. « J'ai une belle quantité de coqs de bruyère à vendre, dit-il, et je désirerais savoir ce que vous pouvez m'en offrir. » Il en résulta une transaction des plus avantageuses et lord Curzon vint rejoindre la compagnie tout rayonnant de satisfaction.

Quand le prince Olaf de Norvège vint à Londres immédiatement après la guerre, il fut très désireux de

voir la ville non pas en visiteur royal, mais comme pourrait faire un touriste ordinaire. Je le pilotai partout en autobus et en « métro » ; nous visitâmes l'Abbaye, Saint-Paul, la Galerie Nationale, le musée Tate, le musée de South Kensington et le Musée Britannique et nous allâmes jusqu'au Monument.

Je fus une fois chargé d'une commission royale bien étrange. La reine Alexandra avait reçu d'une vieille dame de l'East End de Londres une invitation pathétique à lui acheter une calandre. Elle faisait, écrivait-elle, des lessives pour augmenter son petit revenu, mais n'arrivait pas à s'acheter la calandre nécessaire pour rincer le linge. Ces demandes de secours étant parfois des pièges anarchistes, (un prince russe fut tué à bout portant avant la guerre en allant répondre en personne à l'une de ces requêtes) je fus chargé d'une enquête pour voir s'il n'y avait pas anguille sous roche et dans le cas négatif pour remettre la calandre. La vieille dame existait réellement et sembla plus émue d'apprendre que la reine elle-même avait lu sa lettre que de savoir sa demande agréée. Elle reçut en effet une calandre moderne et d'un prix fort élevé que la reine accompagna d'une lettre autographe. Je ne pense pas que l'East End ait jamais abrité vieille dame plus fière que celle-ci au moment d'ouvrir la lettre royale.

Immédiatement avant la guerre, à l'occasion d'une réception donnée par la reine d'Espagne (alors princesse Ena) et la princesse Beatrice à leur résidence de Londres, je fus pris pour un des invités et les valets de service à l'entrée demandèrent mon nom. Je secouai la tête et murmurai tout bas que j'étais détective royal ; mais ils me soupçonnèrent sans doute d'être une espèce de resquilleur et n'en exigèrent mon nom qu'avec plus d'énergie. Pour éviter un esclandre je dis simplement : « Mr. Fitch », et fus introduit sans empressement après

avoir été annoncé à haute voix. La princesse Béatrice sauva la situation en saisissant au vol ce qui était advenu; elle me serra la main comme si j'étais un invité ordinaire, me sourit aimablement et je passai sans incident.

Un jour que le roi Edouard assistait à une représentation de gala d'une pièce de Forbes-Robertson au Théâtre de la Cour, à Sloave Square, à une époque où de nombreuses réunions anarchistes avaient eu lieu à Londres, on crut un instant à un attentat. En pleine représentation retentit le bruit d'une explosion; des nuages de poussière et de fumée s'élevèrent et toutes les lumières du théâtre s'éteignirent. On en alluma immédiatement de provisoires et le roi Edouard se leva ostensiblement sur le devant de sa loge afin de prévenir une panique dans l'assistance. Quand nous revînmes vers lui au bout d'une minute ou deux après avoir constaté que l'accident avait été causé par un défaut de l'éclairage on ne le trouva nulle part; nous le cherchâmes fiévreusement et le découvrîmes enfin près de la scène où il était allé sans la moindre appréhension pour voir ce qui avait causé cet ennui et se rendre compte si personne n'était blessé.

XII

Tout ouvrage sur la police se réduit en fin de compte à se demander si le crime décroît, si les criminels sont raisonnablement traités, si les lois sont équitables et ce que nous réserve l'avenir du point de vue de la réduction du crime et de l'augmentation de la sécurité publique. Créer le ciel sur terre est naturellement une grosse affaire et dépend de bien des facteurs étrangers à l'homme « en tenue bleue »; mais je pense que la courbe

des affaires criminelles pendant les trente dernières années (période dont je puis parler en connaissance de cause) est réellement très satisfaisante. Les crimes brutaux ont diminué notablement; la peste des stupéfiants est enrayée; l'instruction et les institutions sociales nettoient bien des bas-fonds qui en 1900 encore produisaient des centaines de criminels prédestinés, ne voyant dès leur enfance qu'un ennemi naturel dans tout homme de police.

La nature même du crime s'est beaucoup modifiée; le gourdin a cédé la place au revolver automatique, les méthodes de Sykes à l'art aux doigts légers de Raffles. Ce dernier n'est pas plus romantique que Sykes; mais il est plus détestable parce qu'avec son instruction et ses talents il devrait pouvoir trouver un meilleur emploi de ses facultés que de vivre en parasite de la plus honnête partie de la population. C'est un scélérat qui cause à la police beaucoup plus de « tintoin » que ne faisait le vieux bandit aux mœurs brutales qui l'a précédé comme type; il travaille à la nitroglycérine, aux forêts d'acier trempé, aux poisons végétaux modernes au lieu d'emporter un vieux sac pour le butin et un couteau à cran d'arrêt pour son propriétaire. Il déjoue le service des empreintes digitales en portant des gants de caoutchouc; il parle sans accent et s'habille dans Savile Row; dans cinq cas au moins sur dix il s'adonne au crime plutôt pour se procurer des émotions que par faim ou par besoin.

L'instruction, en se généralisant, éliminera peu à peu de l'annuaire du crime tous les types de criminel sauf le pervers qui tue par un besoin d'émotions morbides ou pour se débarrasser d'un rival qui gêne ses appétits libidineux; le faible d'esprit qui vole parce qu'il est un peu fou et l'homme d'affaires véreux dont les méfaits se spécialisent dans le placement d'actions sans valeur,

dans les tentatives de vols à l'américaine et d'escroqueries au mariage commises sur de vieilles femmes. Quand ce temps sera venu — et il ne faudra pas de nombreuses années — le chiffre courant des criminels convaincus par la police se réduira de cinquante pour cent.

Il existe dans notre pays un puissant mouvement qui tend à traiter le criminel en homme ou en femme ayant l'esprit malade, à changer les prisons en sanatoria, à relâcher sur parole les voleurs et les faussaires, à raisonner les brutes qui s'attaquent aux enfants et à procurer aux assassins d'agréables vacances dans les hôpitaux en les nourrissant soigneusement de consommé de volaille en conserve et de tracts religieux qui ont l'efficacité du vent et c'est tout. Je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit dans ce livre : de telles tendances sont encore beaucoup plus dangereuses qu'elles n'en ont l'air. Pour chaque assassin que nous avons aujourd'hui nous en aurions vingt, pour chaque voleur, quarante; pour chaque délinquant, cent. Les hommes ne sont peut-être qu'un peu inférieurs aux anges, si on les prend dans leur ensemble, mais j'ai rencontré de nombreux criminels qui sont à peine moins méchants que des démons, et dont le nom ne vaut pas la peine qu'on le prononce, qui administreraient un poison lent à leur plus cher ami pour lui vider les poches ensuite et qui étrangleraient le bienfaiteur qui plaide pour eux avec autant et plus d'indifférence que la plupart des autres hommes au moment de noyer un chat nouveau-né.

Il est un fait significatif et saisissant signalé par tous les rapports de police qu'il n'a jamais été nécessaire d'administrer le « chat » — un châtiment plus honni que tout autre par les humanitaires — à un même homme pour deux crimes différents. Horrible, affreux! s'écrient ces bonnes âmes. Elles estiment probablement qu'il vaudrait mieux permettre aux individus convaincus de la

plus brutale violence (qui seule mérite cette punition) de renouveler leurs méfaits jusqu'à ce que nos villes soient pleines de brutes aux aguets et qu'aucune femme honnête ne puisse plus circuler seule sur nos chemins de campagne.

Mais cette trop grande indulgence présente encore d'autres et plus graves dangers. La situation si pleine d'illégalité des Etats-Unis d'aujourd'hui est due au défaut de sévérité des mesures répressives. Voilà jusqu'où l'on y va : les criminels finissent par obtenir leur libération le plus facilement du monde en versant de l'argent ou en faisant des menaces; la police se laisse acheter pour fermer les yeux et les politiciens s'adonnant aux affaires marchent la main dans la main avec les éléments ingouvernables.

Sans nos juges et notre police nous aurions dès demain des « gangsters » à Londres. Ou, suis-je peut-être en retard? Y seraient-ils déjà? Les cas d'assassinats par coups de feu signalés au cours des douze derniers mois dans les Iles Britanniques sont beaucoup plus nombreux que l'année précédente et plus du double de ceux de n'importe quelle année jusqu'en 1925. L'assassinat de P. C. Gutteridge n'est pas le seul exemple récent d'un meurtre commis de sang-froid par des gredins sans lois.

Une autre agitation récente s'est élevée contre les prisons modernes. Des gens honnêtes et bien intentionnés ont dit que le système qui consiste à placer un criminel parmi ses compagnons de déshonneur le prive de toutes chances de s'amender et de devenir un bon citoyen. C'est en fait la doctrine chrétienne du pardon répété soixante-dix fois. Le traitement qui s'impose pour les aimables personnes qui créent ces mouvements humanitaires est de les envoyer au milieu des prisonniers et de leur faire toucher du doigt quels ignobles criminels ce sont en réalité — sauf les jours de visite. Les demandes de trai-

tements plus humains, le désir de libérer avec un avertissement le voleur et l'assassin équivalent à peu près à lâcher tous ces beaux lions et tigres du jardin zoologique et à les laisser circuler au milieu de nos enfants en train de jouer.

Il est absurde d'insinuer que les criminels constituent une humanité différente et inférieure; en réalité nous avons tous certains instincts criminels. Mais il est tout à fait juste de conclure que ceux-là qui violent les lois faites dans l'intérêt général doivent être traités de telle manière, pour leur bien autant que pour celui des autres, qu'ils ne recommencent pas. Ces gens ne comprennent qu'une impulsion : celle de la peur. Ils ne savent rien, ni de l'amour ni de la bonté s'opposant au crime, sauf dans très peu de cas; ils pleurnichent et se lamentent dans l'espoir d'un avantage personnel, mais tant qu'on leur offrira seulement des encouragements ils montreront les dents.

Il faut organiser pour tout ce monde des lieux de détention. Le contribuable paiera le logement et la nourriture des prisonniers, mais il n'y a aucune raison pour laquelle ceux-ci devraient tuer le temps en écoutant des lectures édifiantes. Ils devraient au contraire travailler comme y sont bien astreints les honnêtes gens qui paient pour eux. Dans presque toutes nos prisons le travail est obligatoire sous une forme quelconque, les médecins chargés de la surveillance prennent soin qu'il soit proportionné aux forces des différents détenus et accordent toutes les dispenses imposées par les circonstances exceptionnelles. Les prisonniers de confessions spéciales ont toutes les facilités raisonnables de pratiquer leur religion; ceux qui ont besoin d'une alimentation particulière la reçoivent; la discipline est sévère, mais humaine et juste. Les mets servis aux prisonniers sont goûtés par les directeurs et améliorés autant que possi-

ble. Presque toujours la nourriture est meilleure que celle que nous trouverions sur beaucoup de tables honnêtes de l'East End de Londres.

Dans les cas ordinaires de mutineries comme il s'en produit périodiquement, les motifs en sont recherchés avec rigueur et impartialité. La direction porte remède aux causes, mais punit les mutins. La bonne conduite d'un condamné lui vaut des faveurs spéciales; un prisonnier qui fait réellement preuve de bonne volonté obtient toutes sortes de compensations; s'il fait de son mieux pour alléger la tâche des autorités il en est récompensé par un poste de confiance et il n'est guère plus détenu que ses gardiens eux-mêmes.

Je ne crois pas que dans l'ensemble il y ait grand-chose à critiquer dans toute notre organisation actuelle soit légale, soit judiciaire, soit policière. Autant que le solide bon sens du pays saura tenir tête à l'ignorante minorité qui réclame plus de contrainte pour le policeman et moins de sévérité pour le criminel, l'Angleterre restera le pays le plus sûr et le plus heureux du monde. Mais que notre organisation se relâche et nous en arriverons à la situation menaçante et désordonnée de l'Amérique moderne et c'est là un état de choses qu'il est plus facile d'éviter que de corriger. Nous ne voulons pas en Angleterre voir ravir nos enfants, menacer nos femmes et assommer nos hommes pendant qu'ils vont à leur travail ou encore les voir fusiller à bout portant dans leurs lits. Mais aucune de ces horreurs ne pourra s'imposer ici tant que le public accordera toute la confiance et toute l'autorité nécessaires à cette police dans laquelle je suis, quant à moi, très fier d'avoir servi.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

L'ANARCHIE

- I. — L'ennemi parmi nous. Complots contre la famille royale. Pourquoi sir Henry Wilson fut tué d'un coup de feu. Envoi de chocolats empoisonnés au secrétaire d'Etat à l'Intérieur. Le service spécial et sa tâche 7
- II. — Je sers Lenine et Trotski. Lenine me réprimande. Ce que j'entendis dans le placard. Ce que Lenine conseilla pour l'Angleterre. Quelques aventures plaisantes avec les « coiffeurs » étrangers 13
- III. — Arrivée à Londres de Maxime Gorki. La fin de Marie Derval. Leone Provincelli acquitte le prix. Imprimerie clandestine. Karpovitch se cache à Pimlico. Complot pour la mort du Tsar et du Kaiser 21
- IV. — Comment les meurtriers se firent prendre. L'assassinat de sir William Wyllie et du docteur Lalcaca. Les anarchistes derrière les meurtriers 28
- V. — Les assassinats de Gardstein. Dépôt d'armes au domicile de l'assassin et sa destination. Visite de Malatesta. Son histoire et son action en ce qui concerne la Grande-Bretagne. Lettre de Pierre, le peintre 35
- VI. — L'homme avec qui je me battis devant Buckingham Palace. La loge royale de Covent Garden. L'homme à la tête de mort et ce que j'en fis 43
- VII. — Déclaration de guerre. Concentration des communistes dans des camps. Les oiseaux de mauvais augure prennent leur vol vers le Nord-Est. Comment fut ruinée la Russie. Les grévistes chez nous. L'Allemagne suit la Russie 49
- VIII. — J'arrête Morel. Un ancien membre du Parlement arrêté pour distribution de pamphlets dangereux. Les communistes essaient de fomenter la sédition sur le front. Réaction des soldats. Mr. Ramsey Mac Donald sur le front 55

- IX. — J'arrête l'ambassadeur bolchevik au cours de la deuxième révolution russe. Le léopard aurait-il changé de peau? Grève de la police en 1918. Le général Macready devient chef de la police. Militaires au Yard 62
- X. — Après la guerre. Les agents anarchistes rencontrent peu de sympathies parmi les démobilisés. Nous en expulsions quelques-uns. Dégradation de Trebitch-Lincoln, son extraordinaire carrière 70
- XI. — L'homme qui avait apporté des fonds de Russie. Le chef-courrier des Soviets. Anarchistes qui abusent des privilèges de la Presse. Dépôt d'armes d'Acton. Un sans-travail honnête. Un colonel anglais arrêté pour sédition .. 77
- XII. — Adieux à Scotland Yard. L'anarchie de nos jours. Agitations dramatiques des dernières années. La lettre de Zinoviev. La vérité. La perquisition à l'Arcos. L'Angleterre supporterait-elle un dictateur russe? 84

LIVRE II

L'ESPIONNAGE

- I. — Comment travaille l'espion. Espions en temps de paix. Clubs d'espions. Boîtes aux lettres. Agents voyageurs. Pigeons voyageurs. Comment les renseignements passent la mer. Je veille sur le Kaiser 91
- II. — J'arrête un docteur en philosophie au cours de l'incident d'Agadir. L'espion qui implora le concours d'un avocat. L'école d'espionnage d'Amsterdam perd un de ses élèves 98
- III. — Mr. Petersen paraît sur la scène. Le capitaine Grant commet une faute. La marine voit clair. Sortie de Heinrich Grosse; la jeune fille qui lui survécut 105
- IV. — Visite de M. Steinhauer. Quand éclata la guerre. Je me prépare à un nouveau service 111
- V. — La chasse aux espions en 1914. La censure; son action et son développement. Mon œuvre dans l'Est. Des pigeons voyageurs qui volent vers l'Est. La censure me transmet quelques renseignements d'espions. Première escarmouche avec l'ennemi 117
- VI. — La revanche de Witby et de Scarborough. Janssen et Roos à la Tour de Londres. Harwich fait des signaux aux sous-marins 125
- VII. — L'espion collectionneur de timbres. L'espion qui jouait du violon 133

- VIII. — Hahn et Muller sont pris. On me promet la croix de fer. Les plans que j'ai vendus à l'Allemagne. Mr. Roggen s'intéresse aux torpilles 138
- IX. — Je rencontre quelques espionnes. La dame qui partit pour l'Ecosse en auto. Mme Smith et son vivier. Je croise une nouvelle piste 144
- X. — Mr. Rowland part pour la Tour. Le mouchoir de son amie lui sert de bandeau. Histoire tragique de sir Roger Casement 151
- XI. — La tragédie de lord Kitchener. Espions qui revendiquèrent le torpillage du *Hampshire*. Arrestation de Frank Greite. Les complots indiens 158
- XII. — L'espion agent cinématographique. Son travail d'avant-guerre. Un flacon d'ammoniaque. Un député indiscret. Le prisonnier qui marcha jusqu'à Londres 164
- XIII. — George Vaux Bacon et les pseudo-journalistes américains. L'homme qui enseignait la gymnastique suédoise. Le plus dangereux des espions allemands fusillé 171
- XIV. — Ancien lord-maire dégradé. Fritz Duquesne, premier espion du monde. Les espionnes ont le dernier mot. Y a-t-il des espions parmi nous aujourd'hui? 178

LIVRE III

REFLEXIONS

- I. — En considérant le crime de nos jours. La menace criminelle étrangère. Comment deux criminels étrangers furent pris. Comment les exterminer 185
- II. — Sociétés secrètes en Grande-Bretagne. — Membres du Ku Klux Klan chez nous. Sociétés secrètes italiennes à Soho. Sociétés chinoises à Limehouse 193
- III. — Chantage moderne. Le cancer de la société moderne. Toutes les classes sont contaminées. Expériences personnelles. Précautions de la police. Le remède 199
- IV. — Criminels du monde. Jeunes gens qui essaient du crime pour éprouver des émotions. Tapeurs, Grecs, voleurs, jeunes criminels de l'Université. Difficultés policières. Clubs de nuit 206
- V. — Les stupéfiants en Angleterre. Comment ils sont importés. La manière la plus rapide de s'enrichir. Aventures avec les contrebandiers de stupéfiants. Les faubourgs pleins de cocaïne. Docteurs insoucians. Insuffisance des lois. 213

- VI. — Prostitution d'aujourd'hui. Source croissante de criminalité. Comment y mettre frein. La traite des blanches un danger réel. Les femmes criminelles sont les plus dangereuses. 220
- VII. — Assassins modernes et leurs méthodes. La peine de mort seule sauvegarde. Ce qu'en disent les assassins. Dangers de l'indulgence. La Toque noire 227
- VIII. — La chimie et la police moderne. Les éprouvettes plus redoutées que les menottes. Pendu pour une pincée de poussière. Miracles de la chimie en paix et en guerre 234
- IX. — La carrière policière. J'avais fait mes études secondaires. Le Yard a besoin de cerveaux autant que de muscles. Policemen qui gagnent 1.000 Livres par an. La profession du détective privé. Comment les cerveaux ont secouru le Yard. Dernières méthodes d'enquêtes 241
- X. — Mystères non éclairés du Yard. Assassins qui n'ont jamais été découverts. Pourquoi? Nécessités d'organisation. L'intégrité de la police. Les tentations du policeman .. 246
- XI. — Quelques personnalités royales que j'ai rencontrées. Le roi Edouard et le sommelier. Le prince Olaf visite Londres. Quelques anecdotes 254
- XII. — L'avenir de l'œuvre policière. Criminels modernes et leur punition. Les mitrailleurs viendront-ils ici? Les policemen devraient-ils être armés? Vilains jours en perspective si nous sommes trop indulgents 258

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

LES DEUX BATAILLES DE LA MARNE

5-11 Septembre 1914 — 15-18 Juillet 1918

par

**LE MARÉCHAL JOFFRE, L'EX-KRONPRINZ IMPÉRIAL
LE MARÉCHAL FOCH, LE GÉNÉRAL LUDENDORFF.**

Un vol. in-8 de la *Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre Mondiale*, avec 6 cartes 15 fr.

Les deux batailles de la Marne sont d'une tragique grandeur et l'horreur de leurs épisodes est rachetée par le résultat de leur dénouement commun : la ruine, deux fois consommée, des espoirs allemands, et le salut de notre pays.

La Victoire.

Un document unique dont on n'aurait osé espérer l'apparition. Si quelqu'un ne pouvait ou ne voulait lire qu'un seul ouvrage sur la guerre, c'est celui-là qui s'imposerait.

L'Action Française.

Les chefs allemands racontent pourquoi ils ont perdu et les chefs français comment ils ont gagné. Quand on a lu ces quatre récits, où le détail technique est joint à cette puissance d'exposition que seuls les hommes qui ont commandé peuvent posséder, on reçoit une impression d'ensemble définitive sur les deux batailles qui commencèrent et terminèrent la grande guerre.

New-York Herald.

Nous ne possédions pas encore, réunis en un seul volume, les récits des deux grands combats qui ont l'un arrêté la défaite, l'autre déterminé la victoire, rédigés par ceux-là mêmes qui ont alors commandé en chef dans chacun des camps adverses.

Nouveau Journal (Lyon).

L'idée est originale de réunir sous la même couverture les résumés d'une opération militaire rédigée par des chefs qu'elle a opposés les uns aux autres.

Les oppositions d'esprit manifestées par l'ouvrage ne sont pas son moindre attrait.

Journal de Genève.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

RAOUL LABRY

Agrégé des lettres, ancien membre de l'Institut français
de Petrograd.

Autour du Moujik

Un vol. in-8.. 24 fr.

*On ne peut comprendre ce qui s'est passé en Russie si
on ne connaît point la psychologie du moujik.*

*Cet ouvrage documenté est le récit direct, simple, de
choses vues et vécues dans la campagne russe.*

Du même auteur :

L'Industrie russe et la Révolution

Un vol. in-16.. 6 fr.

JULES LEGRAS

Professeur à l'Université de Dijon, membre de la mission
militaire française en Russie, ancien officier d'Etat-Major
au 1^{er} corps sibérien et à la VIII^e armée russe.

Mémoires de Russie

Un vol. in-8 24 fr.

*Un document d'une abondance et d'une sincérité excep-
tionnelles. Ce livre montre la genèse du mal dont souffre la
Russie, il est d'une logique merveilleuse.*

La Gazette de Lausanne.

CONSTANTIN POBIEDONOSTSEV

Procureur général du Saint-Synode.

L'Autocratie russe

Un vol. in-8 40 fr.

*Le célèbre conseiller d'Alexandre III a été appelé le
mauvais génie de la Russie. Sa correspondance secrète
dévoile son action réelle qui devait avoir une influence
capitale sur le destin de l'Europe.*

G. TCHOULKOV

Les derniers Tsars autocrates

Traduit du russe par D. Ergaz. Un vol. in-8 de la *Biblio-
thèque Historique*, avec 8 illustrations hors texte. 30 fr.

S. PLATONOV

Ancien professeur d'histoire à l'Université de Petrograd

Histoire de la Russie

des origines à 1918

Traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur. Un vol.
in-8 de la *Bibliothèque Historique*, de 992 pages avec
4 cartes hors texte, un tableau dynastique, une chrono-
logie et quatre index 60 fr.

COLLECTION *ÉTUDES, DE DOCUMENTS ET DE TÉMOIGNAGES*
 POUR *SERVIR À L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS*

32700 MARSOLAN

A. ALBANOFF, premier <i>Télé 62 69 85 n° 16</i> Anna. — Au Pays de la mort blanche.	18
L. ANDRIEU, ex-préfet de police de Paris. — A travers la République	30
MARGOT ASQUITH. — Autobiographie	24
W. BERDROW. — Krupp, d'après la correspondance privée et les archives de la Maison Krupp	40
Y. BEZSONOV. — Mes vingt-six prisons et mon évasion de Solovki	20
Générale BOGDANOVITCH. — Journal (1879-1912)	24
G. H. BOUSQUET. — Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre	20
A. BOUTARIC, Professeur à l'Université de Dijon. — Marcellin Berthelot (1827-1907)	15
B.-H. CHAMBERLAIN. — Mœurs et Coutumes du Japon	40
P. DEMARTRES. — Les Terre-Neuvas	18
JULIAN DUGUIE. — L'Enfer Vert	20
RENÉ FULOP-MILLER. — Le diable sacré. Raspoutine et les Femmes.	25
E. F. GAUTIER. — Mœurs et Coutumes des Musulmans.	25
— Trois Héros.	15
P. GILLIARD, ancien Précepteur du Tsarévitch et G. SAVITCH, ancien Président de la cour d'Assises de Pétrograd. — La Pausse Anastasie.	20
MADISON GRANT, président de la Zoological Society de New-York. — Le déclin de la Grande Race.	30
A. GUÉRARD, professeur à l'Université de Stanford. — L'avenir de Paris.	30
GUILLEAUME H. — Souvenirs de ma vie (1859-1888).	30
Lieutenant-Colonel HOWARD-BURY. — A la conquête du Mont Everest.	30
WILLIAM JAMES. — Correspondance	18
Dr A. F. LEGENDRE, ex-directeur de l'École Impériale de Médecine de Tchentou. — La Civilisation chinoise moderne	24
LOUIS LEPINE, ex-préfet de police de Paris. — Mes souvenirs.	25
RICHARD LEWISOHN. — A la conquête de la richesse	25
— Zaharoff, l'Européen mystérieux	20
D. MACDONALD. — Mœurs et coutumes des Thibétains.	25
V. MARCH. — Lénine (1870-1924)	30
W. H. MEADOWCROFT. — Edison	18
NÉON. — Une Illusion. La conquête de l'air	25
H. NORDEN. — Sous le ciel de la Perse	20
— En Abyssinie.	18
— A Travers l'Indo Chine	24
Colonel NORTON. — La dernière expédition au mont Everest.	32
KAKUZO OKAKURA. — Les Idéaux de l'Orient	15
LUTHER OURS DEBOUT. — Souvenirs d'un Chef Sioux	25
HARRIET VON RATHLEF-KEILMANN. — Anastasie ? Enquête sur la survivance de la plus jeune des filles du Tsar Nicolas II	20
D. REITZ. — La Guerre des Boers. Mémoires du volontaire D. Reitz.	20
VASSILI SCHOULEGUINE. — La Résurrection de la Russie	20
ERNEST SEILLIERE. — Morales et religions nouvelles en Allemagne.	25
ARTHUR H. SMITH. — Mœurs curieuses des Chinois	25
— La vie des paysans chinois	32
A. SOUVORINE, ex-directeur du <i>Novoje-Vremia</i> — Journal intime.	18
LOTHROP STODDARD. — Le nouveau monde de l'islam	24
ANNA VIROBOVA, dame d'honneur de l'impératrice Alexandra Feodorovna	
— Souvenirs de ma vie.	25
— Journal secret.	20
ALEXIS VOLKOV, valet de chambre de la Tsarine Alexandra Feodorovna.	
— Souvenirs	18
C. WALSH. — Mœurs criminelles de l'Inde	20
M. A. DE WOLFE HOWE. — Vie et Correspondance de Barrett Wendell	60